

Entre la Représentation et l'Interprétation - le Langage

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Le Langage et la Représentation	61
Le Langage et l'Interprétation	121
Index des Auteurs	145

Avant-Propos

Les langues naturelles que nous parlons sont un phénomène si prodigieux, qu'il ne laisse indifférent aucun intellectuel, qu'il soit linguiste, philosophe, poète ou cogniticien. Les angles d'approche de cette merveille sont si nombreux, que des systèmes d'une diversité inouïe naissent des réflexions sur ce flux fabuleux de sons, de sens, de mots, de discours, de jugements. Assez bizarrement, c'est la vision linguistique qui, pour ma vision du langage, présente très peu d'intérêt.

Vu de l'intérieur, le fonctionnement du langage se réduit à la phonétique, à l'orthographe, à la morphologie, à la syntaxe – tout cela jouissant d'un consensus pratiquement universel et définitif. Rien de fondamentalement nouveau ou frais n'est à attendre dans cette sphère.

L'approche poétique du langage est passionnante ; elle se réduit aux concepts musicaux et tropiques, à travers lesquels se manifestent nos états d'âme et notre liberté d'esprit. Ici, tout approfondissement n'est que profanation des hauteurs poétiques et ne peut déboucher que dans une platitude. Mon propos sera donc ailleurs.

Si les linguistes ne se rendent pas compte de la place décisive de la représentation, les poètes répugnent l'interprétation mentale ou intellectuelle. Ces deux clans manquent d'objectivité, ce qui est à l'honneur des seconds est une grave lacune des premiers.

Je resterai donc en compagnie des philosophes *professionnels* et des cogniticiens.

Les premiers, pratiquement tous, sont persuadés que c'est le langage qui représente le monde, tandis que je pense l'inverse : c'est une

représentation qui engendre le langage.

Les seconds comprennent, qu'on ne connaît le monde qu'à travers des représentations, mais ils n'y voient pas clairement la place du langage, puisque pour l'interrogation de leurs modèles représentatifs ils font appel aux langages artificiels, s'inspirant de la logique ou de l'informatique.

Il ne faut pas confondre le mot *langage* avec le mot *langue*. Celui-ci ne s'associe qu'avec les langues naturelles, dans leur isolement de représentations mentales ; celui-là comprend trois composants : une représentation conceptuelle, une langue (même artificielle), bâtie au-dessus de cette représentation, une logique (qui, entre autres, fait déjà partie de toute langue naturelle).

Une représentation est un réseau théorique de concepts et de relations, réseau qui, en principe, ne dépend pas directement d'une langue. Ce réseau reflète, en général, trois aspects des connaissances : le structurel, le descriptif, le comportemental. Aux deux premiers s'attachent des éléments lexicaux et syntaxique d'une langue. Dans les langues indo-européennes, l'aspect structurel est pris en compte par des tournures verbales, l'aspect descriptif – par des noms d'objets et par des adjectifs.

Une interprétation est l'analyse syntaxique, sémantique et pragmatique d'une hypothèse (requête, affirmation, ordre), formulée dans le contexte d'une représentation et dans le langage correspondant.

Le résultat d'une interprétation est triple : la valeur de vérité, la signification (le sous-réseau d'objets et de relations, dégagé de la démonstration de l'hypothèse), le sens (la projection sur la réalité, validant ou invalidant la représentation sous-jacente).

La construction d'une représentation peut être qualifiée de travail de libre-arbitre (seule la logique interne le supervise) du concepteur.

L'interprétation, en revanche, relève, en grande partie, de la liberté, surtout au stade final – à l'attribution du sens.

Entre une représentation scientifique et celle d'amateurs, il y a trois différences : la première a plus de cohérence interne, ses interprétations s'appuient davantage sur la logique que sur l'intuition, et enfin les résultats de ses requêtes sont plus compatibles avec la réalité. Mais la notion de *vérité* (toujours interne à une représentation) a le même sens dans les deux.

PHI,
Provence,
décembre 2016

Généralités

Les philosophes se divisent en trois familles, en fonction du milieu, dont ils se nourrissent : le langage - pour raisonner, le modèle - pour représenter, la réalité - pour s'entendre avec la vie. Ce qui les distingue, c'est le contenu de l'acte : pour les premiers, il est référence verbale, pour les deuxièmes - accès à l'objet référencé, pour les troisièmes - attachement de sens à l'objet. *Il faut une sémiotique à trois termes : signifiant, signifié, référent* – P.Ricœur - ce qui correspond au triangle sémiotique [aristotélicien](#) - les mots, les concepts, les choses.

L'erreur des structuralistes et des philosophes analytiques est de voir le *signifié* dans la réalité, tandis qu'il est toujours dans la représentation, et d'analyser le *signifiant* dans le contexte de la réalité et non pas de la représentation.

L'homme se mesure à la réalité par deux moyens : en monologue-représentation (objets, relations, qualificatifs) ou en dialogue-interprétation (langage, images, allégories). D'où deux types d'intelligence : analytique et synthétique, la réflexion tâtonnante et le réflexe câblé, chacun avec une part préalable d'intuition et d'imagination, qui sont de l'intelligence mystérieuse, opposée à l'algorithmique.

Quatre facultés forment l'intelligence complète : faculté de bâtir des modèles de l'univers, faculté d'élaborer un langage des questions (sur ces modèles), faculté de répondre à celles-ci, faculté d'interprétation des réponses en vue de déboucher sur un comportement sensé.

Ignorer la représentation, le langage et l'interprétation (et ne s'occuper

que de descriptions), telle semble être la démarche phénoménologique. Pourtant, ses trois éléments de base – les *réductions*, l'*intuition* catégoriale et la formation de *chemins d'accès* aux objets, en relèvent : les réductions ne sont que des explicitations d'objets, de catégories et de sujets – tâches interprétatives ; les représentations validées (entre autres, celles de catégories-classes) se câblent et sont visées par nos intuitions ; la fonction dynamique du langage consiste, justement, à former des chemins d'accès à travers les catégories, les mécanismes logiques, les valeurs d'attributs ou de liens.

Quelle misère, ne s'intéresser qu'aux *phénomènes*, auxquels se réduise l'*être* et aux *noumènes*, où se projette l'*essence* ! Les Grecs, comme la théologie chrétienne, se penchaient plutôt sur les *passions*, qu'une divinité docile interprétait ou rendait sacrées. Les phénomènes et noumènes sont des traces muettes, des traductions aléatoires, des passions, dont on ne maîtrisera jamais la langue.

La pensée, le désir, le langage sont le contenu du cycle vital, dans lequel alternent les structures temporelles et spatiales : le vécu dans le devenir, la représentation dans l'être, le désir dans la représentation, le langage dans le désir, l'interprétation dans l'être, le sens dans le devenir. La vraie dualité n'est pas entre le physique et le métaphysique, mais entre le temps et l'espace.

Deux types de franchissement de frontières à maîtriser : entre la réalité et la représentation (d'abord - vers le concept, ensuite – vers le sens), entre la représentation et le langage (d'abord – vers l'expression, ensuite – vers l'unification).

Les coupures épistémiques surgissent dans l'espace plutôt que dans le temps, notamment dans les passages : le monde - la représentation et la représentation - le langage. Les connaissances a priori, transcendantales

(*Bedingungen der Möglichkeit von Erfahrung* - Kant), non langagières, interviennent dans le premier, tandis que toute la poésie et toute l'intelligence interprétative se retrouvent dans le second.

Les adeptes du tournant linguistique (les soi-disant *philosophes analytiques*) croient que tout savoir résulte de l'analyse du langage. Or tout savoir se résume dans les deux seules tâches : la représentation (où le langage est quasi absent) et l'interprétation (où le langage disparaît dès la traduction des énoncés en propositions ; le reste appartient à la logique ou au bon sens : la démonstration, des substitutions puisées dans la représentation, la donation de sens). Jamais, depuis la nuit des temps, on n'entendit chez les sages une pareille aberration ; il fallut attendre les Américains.

On aurait dû avoir au moins cinq verbes différents à la place du *penser* du *cogito* : penser dans l'organique (communiquer, faussement, avec le réel, sans passer par un modèle), penser dans le conceptuel (créer des modèles, en apparence arbitraires), penser dans le linguistique (formuler des requêtes du modèle), penser dans l'interprétatif (analyser la requête dans le contexte d'un modèle), penser dans le pragmatique (tirer des conclusions des résultats de la requête). Le premier et le dernier intermédiaires, pris naïvement pour *solutions*, sont plutôt de véritables *mystères* de la liberté. Au milieu il n'y a que résolution de *problèmes*, l'obsession, par laquelle se justifie l'inversion robotique : *Je suis, donc je pense* ou ironique : *Je suis donc, je pense*.

L'essence a trois interprétations différentes : dans la réalité - matière ou vie ; dans le modèle - points d'attache et connaissances utilisables ; dans le discours - accès aux connaissances et aux objets (*Bemächtigung der Dinge* - Nietzsche). Mais entre ces trois *sujets* en nous - le *physique*, le *mathématique* et le *poétique* - il y a un mystérieux accord. La mécanique quantique et la théorie des nombres exhibent une troublante

ressemblance de leurs modèles, nés des soucis totalement disjoints.

L'informatique et l'Intelligence Artificielle : une application informatique, ce sont des procédures et des données, et son exploitation consiste à lancer des procédures ; une application d'IA, ce sont des connaissances associées aux concepts (sujets et objets), et son exploitation est un dialogue entre la machine et l'homme, où la machine interprète les questions dans cet ordre : de quel type de question s'agit-il ? de quel type d'interprète aurais-je besoin ? quels sujets y sont impliqués ? comment accéder aux objets de la requête logique associée ? quel sens donner aux substitutions trouvées dans des représentations sollicitées ?

L'informatique maîtrise les notions d'objet, de relation, d'attribut, de contrainte, épuisant entièrement la métaphysique [aristotélicienne](#) des substances, des essences, des existences, des accidents ; l'informatique dispose d'outils de représentation sujet-objet et de logiques souples, qui n'ont rien à envier à la philosophie transcendantale [kantienne](#). En philosophie, il est temps d'enterrer la plate métaphysique et la logorrhée transcendantale ou phénoménologique, pour se consacrer à la hauteur des consolations de l'homme et à la profondeur de ses langages. Oublier les coutures des preuves, se pencher sur les coupures des épreuves.

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié [aristotéliciennes](#) tapissent le premier, la volonté de puissance [nietzschéenne](#) permet d'accéder au second.

On prouve son intelligence, quand on apprend à naviguer entre le langage, la théorie (modèle) et la réalité. Mais on n'atteint la sagesse que quand on se contente d'admirer des figures du langage au-dessus des modèles formels, se désintéresse du savoir (contenu du modèle *instancié*)

et se détourne de la réalité (qui, de toute façon, ne fait que confirmer ce que souffle le modèle).

On référence un objet surtout par ses attributs-liens. Quand ceux-ci sont syntaxiques, on y accède par substance ; quand ils sont sémantiques - par essence. Ce qui relève de la représentation et de l'interprétation, donc - des solutions et des problèmes. Mais même dans les hautes sphères mystérieuses, les méthodes d'accès dénotent les initiés : *La plus haute sagesse consiste à savoir comment on accède à l'inaccessible* - Nicolas de Cuse - *Summa sapientia est, ut scias quomodo attingitur inattingibiliter*.

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe, sémantique, pragmatique. Le génie d'[Aristote](#), avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

Le style naît surtout de l'élégance des représentations non-langagières ; c'est pourquoi, de toutes les sciences dures, il n'existe qu'en mathématique, où la puissance interprétative ne vaut que par la qualité représentative.

Fascinante et énigmatique inversion de la chronologie, en théorie ou en pratique de l'usage des représentations. En théorie : concevoir un modèle, bâtir une couche langagière au-dessus du modèle, formuler des requêtes, les interpréter, donner un sens «réel» aux réponses. En pratique : formuler un sens de la réalité, le considérer résultant d'une interprétation, imaginer des requêtes idoines, les placer dans un langage, réduire les représentations au seul domaine visé.

Pour les Professeurs de Philosophie, on ne peut *consolider* le concept que par un développement discursif - la misère ! Le concept évolue surtout

grâce aux trois moyens : introduire de nouvelles propriétés (tâche représentative), imaginer de nouvelles requêtes (tâche langagière), créer de nouveaux outils logiques (tâche interprétative) - on enveloppe par la forme, plutôt qu'on ne développe le contenu.

Toute requête sensée peut se prêter à un approfondissement philosophique ; les motifs, les buts, le vocabulaire peuvent être vus comme de simples contraintes autour de cette requête, langagièrement identique, mais conceptuellement - aux interprétations de plus en plus profondes ; cette vue s'appelle philosophie, regard sur une solution dans la perspective d'un mystère, ou substitution de modèles.

Le comprendre sans le juger aboutit à l'expertise, au consensus et à la statistique ; le juger sans le comprendre - à la bêtise, au lapsus ou à la mystique ; le sot ayant la prétention de pratiquer, simultanément, les deux, le sage dévalue les deux, en mettant en avant - le créer ; créer une représentation, un langage, une interprétation, où règne la liberté et non pas la copie ou l'empreinte.

Il y a trois types de connaissance : l'intuition intellectuelle (avant le modèle), la conceptualisation de métaphores (création du modèle), le sens des réponses aux requêtes (interrogation du modèle). La première est rencontre entre le sensible, le langagier et l'utilitaire, la deuxième est traduction dans l'intelligible, la troisième est épreuve de notre personnalité, de son intelligence et de son imagination. Trois efforts de nature totalement différente.

L'idée a priori aboutit à la représentation, l'idée a posteriori résume le sens ; l'idée tout court est un arbre requêteur, devant la réalité ou devant la représentation : le libre arbitre, la liberté, le langage.

Descartes, Spinoza, Hegel, E.Husserl : tout est réduit aux langages des

problèmes et aux métaphores de leurs solutions. Le langage y est misérable, et les métaphores y sont inexpressives. Une tentative d'un cogito supérieur : il y a deux mystères indubitables – le moi (un corps et un esprit) et le monde (des corps et des esprits), et il y a un troisième – ma faculté de représenter et d'interpréter les deux premiers. La résignation de ne pas s'abaisser au niveau des problèmes distingue un philosophe. C'est pourquoi le cogito phénoménologique (pré-conceptuel, pré-logique, pré-langagier, visant l'accès aux objets et donc – relationnel et pas seulement subjectif) est tout de même supérieur au cogito cartésien.

Se permettre des écarts, par rapport à la langue, à la représentation, à l'interprétation, - tel est le privilège de l'intelligence ; si, en plus, suite à ces écarts, naît un nouveau langage, rigoureux ou harmonieux, c'est de la sagesse. *L'intelligence connaît les secrets de la vie ; la sagesse sait vivre à rebours de cette connaissance – F.Iskander - Умный знает, как устроена жизнь. Мудрый же умудряется жить вопреки этому знанию.*

Le monde ne parle pas ; il faut le doter de langage et de musique. Aucun créateur ne peut échapper à l'interprétation. Sans être obligé à remonter aux causes premières, déjà dans l'inévitable attachement aux classes (visuelles, géométriques, conceptuelles), me voilà interprète !

Trois langages, trois grammaires, trois discours : les mots, les concepts, les images, ou la communication, la représentation, l'interprétation. La merveille de l'homme et le défi de la machine - les fusionner en passant harmonieusement de l'un à l'autre.

La réflexion des logiciens *analytiques* est instructive pour écrire, dans un langage informatique, des grammaires exécutables. En revanche, je ne vois pour elle aucune place dans la réflexion philosophique.

Trois sortes d'intelligence : l'analytique, s'encailler dans des *pourquoi* ; la synthétique, s'enfatuer avec des *comment* ; la thétique ou la romantique, jongler avec des *où* et *quand* (*hic et nunc*).

La pensée accomplie est surtout spatiale, même si l'interprétation de son enveloppe langagière est plutôt temporelle. Donc, la former en *décrivant* les choses (leur existence dans le temps) est plus bête que la créer en *interrogeant* ma conscience (où réside déjà l'essence des choses, au sein d'une représentation spatiale). C'est la qualité des requêtes qui détermine le rang de la pensée.

Tout n'est qu'interprétation - les phénoménologues, les langagiers, les hommes d'action ; tout n'est que représentation - les métaphysiciens, les conceptuels, les hommes du rêve. L'humain finit toujours par l'emporter sur le divin ; le premier est proclamé vainqueur par tous les votes, du multitudinaire à l'élitaire. En plus, ou par-delà, il y a des nihilistes, pour qui l'interprétation est donation de sens, vitalité ou intensité, dans lesquelles se traduit la volonté de puissance.

La représentation, associée à un sujet, offre trois facettes : la descriptive, la structurelle, la comportementale - l'essence ; l'interprétation, elle aussi associée à un sujet, se fait toujours dans le contexte des deux premières, avec les moyens de la troisième et avec les interprètes langagiers (syntaxique, sémantique, pragmatique) et logiques (déductions et gestions d'événements) - l'existence. On devine qui précède qui.

Dans la querelle des Universaux, entre la réalité, la représentation et le langage, il manquent deux éléments : l'interprétation linguo-logique des propositions à démontrer (vers la vérité) et l'interprétation intuitivo-réelle des propositions démontrées (vers le sens).

Qu'est-ce qu'un objet ? - son nom, ses classes, ses relations, ses attributs.

Mais ce sont des caractéristiques de la représentation et non pas de la réalité (que Platon et Spinoza m'excusent...), et elles sont les seuls points de repère permettant de référencer les objets. Dans la réalité, ainsi, il n'y a ni objets ni vérités, puisque celles-ci résultent des propositions portant sur les objets. La réalité réapparaît dans les significations qu'on tire de la proposition interprétée, mais elles naissent d'un processus non-formalisable, intuitif, non-langagier – l'intelligence pragmatique, le dernier chaînon de l'analyse syntaxico-sémantique.

Notre requête sceptique ne porte pas sur la représentation, mais sur l'interprétation de la représentation – Pyrrhon. Cette requête est surtout formulée en un langage hors représentation (et la philosophie *analytique* ne s'intéresse qu'à cela) ; en plus, il y a deux interprétations presque disjointes, linguistique et conceptuelle, que tous confondent. Pour vous, la représentation est dans le sensible, dans le phénoménal, tandis qu'elle ne peut exister que dans l'intelligible, dans le nouménal.

Penser, ce n'est jamais que représenter par signes - Kant - *Alles Denken ist nichts anderes als ein Vorstellen durch Merkmale*. Ce qui exclut le désir, l'image d'un objet, la recherche de sa référence langagière, la constitution d'une formule logique, son interprétation, la recherche du sens des substitutions - cette pensée est du niveau d'une programmation informatique.

Signifier, fonction du numéraire facile et représentatif – S.Mallarmé. Tu vois mal la place du langage. Signifier, c'est interpréter dans un langage, bâti sur une représentation. L'infini du langage et l'infini des interprétations rendent secondaire le rôle de la représentation.

Viser, entendre, choisir, accéder sont des modes d'être d'un étant, de cet étant que nous, qui questionnons, sommes nous-mêmes - Heidegger - *Hinsehen auf, Begreifen von, Wählen, Zugang zu sind Seinsmodi eines*

Seienden, des Seienden, das wir, die Fragenden, je selbst sind. Dans le questionneur et dans le questionné, il faudrait signaler, en plus, deux machines distinctes : dans le premier - l'intuition du modèle et la maîtrise langagière, dans le second - la maîtrise du modèle et l'automatisme de l'interprète-substituteur. L'homme est une combinaison de ces trois machines. Il n'est pas possible que la requête même soit l'être ; elle est toujours sociale et n'est qu'une modulation langagière d'un penser discontinu de l'ego, qui est, tout de même, plus près du *cogito* pré-langagier que du *sum* pré-réflexif.

Avec quelle abyssale profondeur la richesse de l'Être s'abrite dans le néant essentiel - Heidegger - Wie abgründig verbirgt sich im wesenhaften Nichts der Reichtum des Seins. Perdre le pied, c'est *désencâbler* les termes de l'Être, en les *virtualisant* dans une règle (néant), qui résume l'essence. *C'est par le non-être que vous êtes devenu quelqu'un* - Plotin. Un soin du langage conceptuel, qui, à la représentation en dur, substituera un jour une interprétation en sùr. Une vision extraordinaire de l'intelligence ... artificielle - l'existence éphémère des choses le temps d'un déclenchement de règles !

Les faits appartiennent, tous, au problème et non à la solution - Wittgenstein - Die Tatsachen gehören alle nur zur Aufgabe, nicht zur Lösung. Ils n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre ; ils sont au cœur d'une représentation, par-dessus laquelle se construit un langage, dans lequel se formule le problème, et dont la solution est apportée par une interprétation s'appuyant sur les faits.

Au-dessus du monde l'âme en bâtit un modèle. Ce modèle sous les yeux, l'intelligence construit un langage. La perfection, la représentation, la communication. *Le monde est un texte à plusieurs significations, et l'on passe d'une à l'autre comme lorsqu'on apprend l'alphabet d'une langue étrangère* - S.Weil. La bêtise répandue, c'est attribuer à la dernière les

mérites des deux premières.

On place la vérité tantôt dans les mots tantôt dans la réalité. Le mot fournit la requête ; la réalité est remplacée par un modèle ; et la vérité naît de l'effort de l'interprète, qui remplace des références de la requête par des objets du modèle et évalue la formule ainsi obtenue. C'est ainsi que se forme le sens : conception du mot, attouchement des choses, extraction de la vérité...

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni philosophique, il serait de la science ou du bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

Ceux qui calculent les fréquences des voyelles, la place des pronoms ou la longueur des périodes n'ont rien à voir avec mon intérêt pour le langage. La vraie passion du langage commence par la reconnaissance de la merveille de son absurdité, de l'immensité, qui le sépare de la réalité, de l'émoi, qui se fie à lui, et de l'émoi, qui y naît. C'est l'existence, incontournable, mais presque translucide, de modèles, entre le langage et la réalité, qui est la vraie relation, qui lie le mot à l'être, et que ne voit pas Protagoras : *Le langage est séparé de toute relation à l'être*. Les sophistes abusent de la liberté du langage, qui s'adapte au libre arbitre du modèle ; mais les idéalistes font pire : le modèle serait préétabli, asservi et adopté par la réalité.

Quatre merveilleuses machines, qui donnent naissance à la compréhension du discours : la syntaxique (intentions, types de

coordination, ellipses, synecdoques), la logique (négation, quantification, évaluation, connexion), la sémantique (typologies de liens, métonymies, qualification, accès aux objets), la pragmatique (métaphores, goût, conjoncture). La merveille est dans leur coopération, en parallèle, et dans leur contact permanent avec le modèle conceptuel, qui les valide et prépare l'émergence du sens. *Pour atteindre le sens entier du discours il faut atteindre le sens du modèle de la réalité* – R.Searle - *Any complete account of speech requires an account of how the mind relates to reality.*

Un verbe surchargé d'ambigüités - *douter*. Vérifier la véracité d'une proposition, hésiter entre deux modèles concurrents, ignorer les attributs d'un objet, mettre en cause l'interprète, changer de langage - autant de contenus irréductibles.

Le cheminement de l'interprétation *moderne* d'un mot : une *lettre* (un son), un *mot*, une *référence* (de lien ou de modèle), un *réseau*, une *relation* de ce réseau avec un autre, l'intention, la *preuve* de la relation, les *substitutions* dans la preuve, le *sens* des substitutions, l'*action* s'inspirant du sens. On retire les deux dernières étapes - on est dans le langage intellectuel (*antique*) ; on en retire les deux premiers - on est dans le langage *angélique* (*médiéval*).

Dans une espèce de méta-représentation, la réalité est composée de choses et d'esprits, avec un seul lien direct entre eux - le langage. Vu ainsi, le mot s'interprète par l'homme, sans passer par des représentations explicites ; on ne fait appel à celles-ci que pour comprendre le discours, en le traduisant en formules logiques, au-dessus d'un modèle ; ce passage transforme le mot en signe, une métaphore vivante, sonore et elliptique - en simple étiquette collée sur un concept.

Le relief du français fait ressortir les concepts avant les relations, l'anglais fait l'inverse, l'allemand et le russe entourent les deux d'une même

indétermination. Le nombre de concepts dépassant, de loin, celui de relations, le français est la langue idéale du genre aphoristique.

Le sens est la jonction (une forme d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus duquel elle est bâtie, est absurde, et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* – M.Merleau-Ponty. Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique se fixe dans le mot : *Le poème n'est poétique que s'il s'incarne dans les mots* - Hegel - *Das Poetische ist erst dichterisch wenn es sich zu Worten verkörpert.*

Deux rôles, diamétralement opposés, de la pensée : développer en choses mes intuitions, envelopper d'intuitions les choses. Ce qui produit la dualité du monde : ma conscience et mes matières, mon regard et mon écoute, mais le résultat est le même – le langage, approfondi de représentations et rehaussé d'interprétations.

Autant de modèles, énonciateurs ou contextes - autant de significations. La signification unique des énoncés, proclamée par les phénoménologues, est un fantôme, impossible dans ce monde hanté par la polysémie et l'amphibologie. Toutefois, de gros invariants sont propres aussi bien aux modèles qu'aux situations et aux langages du genre humain, et un noyau dur des significations existe bien.

Les chemins d'accès à l'objet sont très loin du réel, de l'être et même de la représentation ; ils sont un phénomène stylistique, mettant à l'épreuve nos goûts et nos interprètes mentaux, ils reflètent le regard du sujet. Dire que *l'accès à l'objet fait partie de l'être de l'objet* (E.Levinas), c'est reconnaître la misère de la vision phénoménologique du langage, vision

ignorant le regard.

Le terme de *déconstruction* se justifie sous deux angles : la même réalité se représente différemment par des personnes différentes ; le même discours peut s'interpréter différemment, dans les contextes des représentations différentes ; donc, ne se fier ni à la réalité trop silencieuse ni au langage trop bavard - (re)bâtir des représentations (aboutissant à une hétéronymie conceptuelle et langagière).

Cette erreur irrécupérable de S.Mallarmé ou de [Wittgenstein](#) - la dissociation entre la langue et ses références extérieures, la source du sens soi-disant gisant dans la langue même. Toute image tropique - dépassant la musique et l'usage - naît déjà dans l'interprétation et celle-ci se fait dans le contexte d'un modèle et non pas d'un banal dictionnaire. Référence, vérité, sens, ces concepts de Frege, furent énoncés dans un mauvais ordre, avec de fausses symétries et analogies.

C'est la part du langage qui rend radicalement différentes les facultés représentative et interprétative : la topique se forme hors la langue et la critique se formule dans la langue. Ce que ne comprirent ni F.Bacon : *Inventer ou juger est une seule et même opération de l'esprit - what is sought we both find and judge of by the same operation of the mind*, ni Goethe : *Tu es l'égal de l'esprit que tu comprends - Du gleichst dem Geist den du verstehst*.

Il n'existe aucun passage direct du signifiant (langage) au signifié (réalité) ; entre les deux il y a toujours au moins trois étapes, extra-langagières et extra-réelles : l'accès aux objets (langage-modèle), la démonstration de la véracité de la requête (interprète-modèle), la recherche du sens (modèle-réalité).

Il y a des langages de représentation, des modèles, et des langages à

proprement parler, des langages d'interprétation, des discours. Le réel se reflète dans des modèles et se creuse dans des proférations. Il faut donc voir le réel à travers un modèle et lire le réel comme un texte.

Où peuvent se trouver - si elles existent ! - ces fichues idées **platoniciennes** ? Dans la réalité ? Dans le modèle ? - Non, presque exclusivement (sauf quelques constantes eidétiques - en physique, en chimie, en biologie) - dans le langage ! C'est à dire dans un outil de critique et non pas de topique. Ni représentation, ni interprétation, mais requête. *Le passage de la vie dans le langage constitue les Idées* - G.Deleuze. Les universaux, en revanche, ne sont ni dans la réalité (*universalia ante res* - le réalisme **platonicien**), ni dans le langage (le nominalisme médiéval), mais bien dans le modèle (*universalia in rebus* - les impressions de l'âme **aristotéliennes**). Quand on comprend, que non seulement les relations, mais aussi les propriétés et les attributs peuvent être représentés en tant que classes, toute discussion sur le lieu de leur existence devient superflue.

La musique naît de la rencontre entre, d'un côté - les instruments et les interprètes (le langage), et de l'autre - la partition et l'orchestration (la représentation). C'est le rôle décisif des premiers qui fait pressentir la poésie et la hauteur ; la priorité des secondes est propre de la philosophie et de la profondeur.

Aucune relation transitive n'existe dans la triade langage - modèle - réalité (interprétation - sens, ou valeurs - significations). **Valéry** confond *transitif* et *transitoire*.

Le mot de la langue (sauf les marqueurs logiques) n'a pas de sens lui appartenant en propre ; il est attaché à plusieurs concepts ayant chacun un sens, et le contexte de la phrase permet de réduire l'espace de recherche des concepts plausibles ; derrière le mot, dans la phrase, ce

qu'il faut chercher ce n'est pas la chose, mais le chemin d'accès aux choses ou relations, chemin, qui s'y inscrit syntaxiquement ; le mot traduit une volonté subjective du locuteur et non pas une représentation objective. Tous ces points sont compris de travers par [Wittgenstein](#).

L'analyse d'une phrase passe par trois types de structures irréductibles : la syntaxe de la langue (test de la grammaticalité), les réseaux de la représentation (unification d'arbres), l'arbre unifié (sens à donner). Le linguiste voit la première, le logicien - la deuxième, le cogniticien - la troisième. Seul le philosophe se penche sur toutes les trois.

Pour l'interprétation de discours, non seulement la pragmatique a le primat en regard de la sémantique, mais même cette dernière est déjà extra-langagière, relevant de la fonction représentative. Après le lumineux W.Humboldt, le tournant linguistique n'a amené qu'une terrible récession intellectuelle.

La signification du mot n'existe pas. *Une* signification du mot, dans un énoncé correct, dans le contexte d'un modèle conceptuel, c'est un concept auquel le mot est associé après une interprétation réussie de l'énoncé ; bref, elle est hors du langage ; dire que *la signification d'un mot est son emploi dans le langage* - [Wittgenstein](#) - *die Bedeutung eines Wortes ist sein Gebrauch in der Sprache* - est une métaphore trop faible, même si elle est plus sensée que de nous renvoyer à un dictionnaire ; elle nous introduit, plutôt, dans ce qui est le sens, mais celui-ci n'est pas associé à un mot, mais à un énoncé entier ; la signification est du libre arbitre, le sens - de la liberté.

Dans les langues indo-européennes, l'analyse d'une proposition suit les étapes suivantes : 1. type d'énoncé (ordre ou requête, ruptures événementielles ou monotonie), 2. arbre de connecteurs logiques, 3. verbes (liens sémantiques, arités, rections, locutions, négations), 4.

références d'objets (liens, négations, qualificatifs) - ce qui aboutit à un arbre non-langagier, une formule logique, commune à toutes les langues. Le reste n'est que la démonstration, l'unification avec la représentation conceptuelle de l'interlocuteur, livrant la signification et préparant la donation du sens.

L'émerveillement devant la réalité et la langue, toutes les deux inépuisables : l'infinité de concepts qu'on pourrait bâtir (la représentation) au-dessus d'un nombre fini de mots, qui couvrent une partie du réel, l'infinité d'images qu'on pourrait créer (l'interprétation) au-dessus d'un nombre fini de concepts accessibles à la langue.

Trois sortes d'absurdité d'une phrase : syntaxique, sémantique, pragmatique - la phrase est agrammaticale (n'est pas une proposition) ; dans le contexte d'un scénario sont référencés des acteurs relevant des classes impossibles pour la scène (et aucun trope n'y palliant) ; des (valeurs d')attributs, incompatibles avec l'essence, sont invoqué(e)s (généralisation d'oxymores).

Apprendre une langue, c'est maîtriser le passage du langage mental (universel) au langage verbal (particulier) - la création d'un arbre de signes à partir d'un réseau de concepts. Dans l'interprétation de discours, le parcours est inverse : l'unification des arbres requêteur (formule logique) et analyseur (émergeant d'une représentation), débouchant sur une signification - un réseau d'objets.

Que [Platon](#) confonde souvent la représentation (concepts) avec les quêtes du représenté (idées) se voit dans l'usage indifférencié, qu'il fait de *eidos* (aspect ou forme) et *idea* (regard ou fond). Les concepts existent dans le modèle, et les idées - dans le langage ; mais ni les uns ni les autres - dans la réalité. Mais est-ce que la *phusis* grecque est notre *réalité* ? Pour [Heidegger](#), elle fut l'*être*, et l'idée - son interprétation, ce qui est plein de

bon sens.

Au-dessus du réel (les nombres), on bâtit des modèles (les symboles) ; au-dessus des modèles, on bâtit soit des mots (les signes), soit des interprètes (les paradigmes) ; philosopher, c'est reconnaître cette chronologie et cette hiérarchie.

Encore du sur-emploi - le mot *idée*. Trois emplois incompatibles : en représentation - fixer un aspect structurel, descriptif ou comportemental du modèle ; en langage - formuler et interpréter des requêtes ; en réalité - donner un sens aux résultats du modèle. Trois tâches disjointes : refléter le réel, examiner le modèle, confronter le modèle à la réalité. Trois types d'appui : la perception, les objets et relations, le vrai et le faux du modèle.

Les mots représentent (étiquettent) des concepts, comme les concepts représentent (modélisent) la réalité ; les structures mentales sont surtout sémantiques, les structures linguistiques sont surtout syntaxiques. À cela s'ajoutent le libre arbitre et la liberté de l'homme, ce qui fait que tout discours contient trois significations : syntaxique (analyse grammaticale, à l'intérieur de la langue), sémantique (interprétation dans le contexte du modèle) et pragmatique (sens à attribuer dans la réalité). Le parallélisme estomaquant de l'exécution de ces trois tâches, par l'homme, de tâches presque disjointes, la grammaticale, l'interprétative, l'intellectuelle, est un admirable mystère.

Quel est le contraire de la Maison de l'être, fonction censée revenir au langage ? - peut-être le cheminement, pourtant symbole du devenir. Le langage assure les deux, étant un pont entre le réel et une représentation (sans doute, la réalité seule est plus à même d'héberger l'être : le langage est fermé, limité dans l'espace-temps, et la réalité est ouverte, dans la représentation-interprétation). Le premier ressort du langage, ou son intentionnalité, ce sont bien les désirs, la liberté de nos choix dans le réel,

bref - l'être irréprésentable, mais son message n'est intelligible que dans le cadre d'une représentation ; tourné vers l'être, il n'avance qu'au milieu des modèles. Le langage est un lieu de rencontre entre le réel, le modèle et la liberté ; s'il doit servir de maison, le style architectural est décisif, pour juger du goût de son locataire. L'évolution irréversible semble être : la Caverne, la Tour d'ivoire, les ruines, le sous-sol, la caserne, l'étable, la salle-machines.

La langue offre ses services et à l'esprit et à l'âme. La première facette réduit le sens du discours – à la rigueur des représentations. La seconde – à l'expressivité des interprétations. L'oubli de la première favorise l'ignorance ou engendre le chaos, l'oubli de la seconde rend la langue – superflue, facilement remplaçable par la machine.

L'analogie entre une logique et une langue : en logique - une représentation Close, une syntaxe, un interprète intemporel qui dégage des substitutions, dans la représentation, et des valeurs de vérité ; la langue - un monde et une représentation Ouverts, une grammaire, un interprète qui dégage un sens dans la réalité temporelle. L'Ouverture signifie une projection vers l'infini, où naissent ou germent la poésie et la philosophie.

Trois facultés si nettement distinctes : la représentation, l'interrogation, l'interprétation – les fonctions synthétique, langagière, analytique ; pourtant, les Anciens employaient le même mot, pour désigner tout cet ensemble – la dialectique.

Une phrase est, à la fois, une construction langagière, soumise à une analyse linguistique temporelle, et une proposition logique, à laquelle on applique une interprétation spatiale : une chronologie presque linéaire et une synchronie en arbres. Deux procédés radicalement différents, ce qui illustre le caractère indépendant et profond du langage : il n'est pas fait

pour *traitement d'informations*, mais pour exprimer la créativité, organique, initiatique, gratuite. Les tâches représentative et interprétative sont essentiellement non-langagières. D'après [Descartes](#), il serait même possible d'*exister* sans langage, puisque le vrai sens du cogito est bien : je représente (*cogito = percipio*), donc je suis. D'ailleurs, pour lui, toute pensée n'est que représentative, et donc – pré-langagière.

Tout discours est la (re)consitution d'accès aux objets et aux relations ; les mots y sont des nœuds ou des arêtes, formant un réseau ou un arbre : les premiers donnent à cet arbre de l'épaisseur, et les secondes - de la hauteur, la profondeur étant déterminée par l'intelligence pré-langagière de la représentation ou par l'intelligence extra-langagière de l'interprétation.

Il existe bien un parallèle profond entre l'interprétation de l'être du monde et l'interprétation d'un discours, intelligent et original : dans les deux cas, on peut, techniquement, faire abstraction du créateur et reconstruire son propre arbre de connaissances ; mais les créateurs ont leur propre arbre, mystique ou artistique, présent derrière tout phénomène et tout mot, avec tant de belles inconnues, qui n'appellent qu'à être unifiées avec des branches interprétatives ; donc, pas de belles interprétations sans grandes représentations ; le monde ne peut pas se réduire à son interprétation, comme le veut [Nietzsche](#).

Dieu le juste, ou la Nature maligne, munirent l'homme de bons outils, pour affronter le monde, aussi bien en représentation - les notions aprioriques d'espace-temps, qu'en interprétation - la logique. Je soupçonne, que les seuls éléments grammaticaux, présents dans toutes les langues du monde, soient de nature logique : connecteurs, déterminants, négations, quantificateurs. Ces deux outils (que de savants jargonateurs appellent, respectivement, grammaire de transcendance ou grammaire d'immanence) ne s'opposent absolument pas, mais se complètent.

Le rôle principal du langage est la formulation d'arbres requêteurs, à partir desquelles un interprète logique dégage leur vérité et un interprète pragmatique résume leur sens dans la réalité. Les Professeurs acculent le langage aux positions intenable : ou bien ils en font un démiurge (qui *représente* le monde), ou bien un figurant, qui enregistre des vérités (résidant dans le *réel*). La vérité n'est associée qu'au discours, et le sens est formé de désirs soit de formuler des requêtes soit d'en interpréter les réponses. L'intelligence est l'art d'un discours minimal, pour dégager un sens maximal.

Dans le regard sur les *composants* de l'homme ou de l'ordinateur - sur l'âme et le corps, *res cogitans* ou *res extensa*, le logiciel et le matériel, il y a des parallélismes frappants, mais des divergences ne sont pas moins frappantes, et elles concernent et la représentation de connaissances et l'interprétation de *requêtes*. Chez l'homme, rien de comparable avec la primauté informatique de la représentation ; tout y est réduit à des (ré)interprétations fulgurantes. Mais dans l'exécution, le contraste est encore plus saisissant : l'équivalent du langage-machine, chez l'homme, semble être un langage de tropes, d'un niveau infiniment supérieur aux langages en logique ou orientés-objets ; les hiérarchies y sont inversées ! L'homme fut poète-né, avant de sombrer dans l'imitation de la machine !

Entendre, c'est s'entendre. *Le modèle de l'entente dialogique est le phénomène premier du langage* – H.Gadamer - *Das Modell eines dialogischen Einverständnisses ist das erste Phänomen der Sprache*. Tandis que la fonction représentative du langage n'est qu'un immense malentendu de ceux qui voient dans le mot l'unique interprète des choses : *C'est en vue de la fonction représentative que le langage est articulé* – P.Ricœur. Avec ces *linguistes*, en tombant sur *vache*, on ne sait jamais si on a affaire à un mot, un concept ou une chose.

Pour échapper au prurit du changement, qui finit toujours par nous laisser avec la même chose, il vaut mieux suivre la devise opposée de Quintilien : *La même chose mais autre - Eadem sed aliter*. Les angles de vue, les langages, reconnaissent, font et défont les choses, c'est à dire leurs modèles.

Dire, que la langue est un système de signes exprimant des idées, est aussi bête que de dire, que les cordes d'un violon expriment des mélodies - confusion entre l'outil et la fonction. La langue permet de formuler des références, pour accéder aux concepts ; l'idée naît de l'interprétation conceptuelle et non pas langagière. Les idées sont faites pour être communiquées, elles naissent donc du modèle ; l'expression naît de la confrontation entre la langue et le modèle sous-jacent ; le gagnant déterminera si le discours est littéraire ou technique.

Les rapports des choses avec les mots sont multiples et allégoriques, puisqu'ils sont, tous, entachés de représentations, par lesquelles transitent les mots. Un cogniticien le comprend, pas un grammairien : *Il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose : un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier, et un verbe pour l'animer* – G.Maupassant. Sa vision est celle qui vise à éliminer le pronom à la première personne du singulier - une vision de robots, encouragée par des doctes : *L'un des modes de représentation les plus erronés est l'usage du mot "moi" - Wittgenstein - Eine der am meisten irreführenden Darstellungsweisen unserer Sprache ist der Gebrauch des Wortes "ich"*.

La référence : une réponse langagière au désir, à la focalisation, à l'intention de désigner un objet ou une relation ; d'autres l'appellent intentionnalité ; sa diversité verbale est générée par des grammaires de réécriture (N.Chomsky). La signification : un renvoi pragmatique, hors du langage, à partir d'un fait conceptuel, établi par l'interprétation d'un discours, renvoi vers les objets réels - c'est ce que d'autres appellent –

dialectique ; l'intuition et l'arbitraire en sont les seuls justificatifs. Wittgenstein nage, au milieu de ses binômes, et s'y noie, faute de trinité salutaire : langue, représentation, réalité.

Ils ne se donnent pas la peine de définir ce que sont le sujet, le sens à rendre et le sens rendu par les mots, mais ils disent : *Pour toute signification X et tout locuteur L, si L veut signifier X, il existe une expression E telle que E soit l'expression exacte de X* – R.Searle - *For any meaning X and any speaker S whenever S means X then there is some expression E such that E is an exact expression of X*. Misérable principe où X précède E, où le *vouloir* de L est tout mécanique, où le langage prétend se plaquer sur le sens.

Face à un discours, on a quatre domaines irréductibles : deux espaces nets - la langue et la réalité, et deux sphères vagues - la représentation-interprétation et la sensibilité mentale ; ce qui est net contient le sens, ce qui est vague contient l'expression.

Dans les discours philosophiques, même en dehors des problèmes lexicaux, le mot *sens* prend au moins trois significations : refléter un réel vague par la clarté des concepts (le passage de la réalité à la représentation), interroger les concepts (le double passage du langage à l'unification dans la représentation), interpréter l'unification conceptuelle dans un contexte réel (le passage des propositions unifiées à la réalité). Mais personne ne se donne la peine de distinguer ces trois cas, et une logorrhée inconsistante en découle.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Les éléments du langage qui préexistent, avant toute représentation : les noms d'objets uniques et consensuels dans les sciences, les connecteurs, la négation, les quantificateurs, l'interprète syntaxique transformant l'arbre temporel de la phrase en arbre spatial logique, les relations d'appartenance, d'inclusion, de composition, les relations spatio-temporelles, causales, la modalité, les variables pour désigner des objets ou relations elliptiques, le mécanisme rhétorique de tropes, le sujet concepteur ou percepteur. Et tout ceci - quelle que soit la famille linguistique.

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots – Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiot du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

Les images naissent non pas dans le langage, mais de l'interprétation du discours dans le contexte des concepts ancrés dans le modèle ; les images se forment en enveloppant les intuitions, les concepts - en développant les représentations. *Les concepts et les images se développent sur deux lignes divergentes de la vie spirituelle* - G.Bachelard. Plus riche en concepts est le modèle, plus vaste et profond est le domaine de définition des images. Mais la valeur de l'image réside surtout dans la nature de sa

déviations du modèle et dans sa hauteur, dimension absente dans le modèle.

Le langage n'a aucun moyen abstrait, pour entretenir une liaison avec la réalité ; il est esclave du modèle ; c'est le modèle qui lui dictera l'interprétation de mots. *La liaison entre langage et réalité n'est faite que par les explications de mots, qui font partie de la linguistique - Wittgenstein - Die Verbindung zwischen Sprache und Wirklichkeit wird allein durch die Wortklärung gemacht. Diese Wortklärung gehört zur Sprachlehre.* Plus d'autonomie on accorde au langage, plus piètre linguiste on est.

Dans le langage lui-même il n'y a ni labyrinthes ni chemins ; la structure la plus complexe n'y est que l'arbre syntaxique temporel. *Le langage est un labyrinthe de chemins - Wittgenstein - Die Sprache ist ein Labyrinth von Wegen.* L'interprète du langage n'est pas de nature langagière ; les chemins se construisent dans la représentation sous-jacente, pour former des réseaux spatiaux de concepts ou de métaphores.

Discours et sa véracité. Deux étapes, pour l'atteindre : analyse et, si besoin est, exécution. On se plante en analyse parce que : 1. le lexique est bon, mais la syntaxe est mauvaise, 2. la syntaxe est bonne, mais des opérateurs inconnus sont invoqués. On se plante en exécution parce que : 1. des références d'objet n'aboutissent pas aux objets du modèle, 2. la proposition s'évalue à *faux*. Le domaine de la vérité est donc le langage : une langue plus un modèle.

L'objet *O* existe - comment le comprendre ? Quelle est la requête et dans quel langage ? Dans le contexte de quel modèle ? Quel en est l'interprète ? *O* existe, si l'on l'interroge bien et si l'on réussit à accéder à lui dans le modèle. L'objet *moi* du *cogito* n'est référencé qu'implicitement, l'interprète est absent et le modèle n'est que polémique.

Par abus de langage on dit, que le système des vérités change, lorsqu'on change de langage. Le plus souvent, ce n'est pas le langage qui change, mais le modèle de l'univers (le *signifié*), dans le contexte duquel on évalue des propositions. C'est de l'union d'une machine linguistique (comprenant la logique) et des lambeaux de la vie modélisée que naît la vérité.

L'acceptation la plus bête, mais la plus répandue, de vérité : ce à quoi on adhère inconditionnellement. Or une vérité ne s'établit qu'à travers les trois types de conditions : de langue, de modèle, d'interprète.

Qu'est-ce qu'une idée ? Une requête syntaxiquement correcte dans un langage ; son analyse sémantique dans le contexte d'un modèle ; sa valeur de vérité ; des substitutions (objets) de ses variables ; des images et des désirs, qui s'en forment dans le locuteur, se tournant vers la réalité modélisée. Il n'y a aucune place à cette fumeuse *adéquation de l'idée et de la chose*. Aucun isomorphisme n'est pensable entre le langage et le modèle, ou entre le modèle et la réalité.

On ne voit aucune raison, pour que la matière suive la loi, que la raison dicte. Pourtant, c'est ce qui se passe. Le sceptique, qui voit des contradictions jusque dans l'être, par là-même se disqualifie. Les contraires ne cohabitent que dans des modèles ou langages différents, dans des *savoirs* à la différence symétrique non-vide. Et Héraclite - *les contraires se font équilibre dans l'esprit, parce qu'ils se font équilibre dans la réalité* - semble ne pas comprendre, que l'esprit n'est pas seulement exploitant, mais aussi fabricant de modèles, la synchronie ne se confondant pas avec la diachronie.

Des trois types de vérités, ontologique, représentative, judgementale, seule la dernière devrait être retenue. La vérité des choses aurait dû être confiée aux sens ; la vérité de la pensée des choses - au bon sens ; mais

le sens ne peut partir que de la vérité des jugements langagiers.

Eux (de St Thomas à [Heidegger](#)), ils veulent constater l'accord entre l'énoncé et la réalité, pour conclure à la vérité. Tandis qu'il faut d'abord constater la vérité (dans le rapport apophantique langage-modèle), avant de songer à l'accord (le sens dans le rapport mental modèle-réalité).

Impossible de parler du vrai en absence d'une requête, articulée dans un langage et interprétée dans le contexte d'un modèle, les deux se trouvant hors de tout être ([St Augustin](#)) et de tout étant (St Thomas).

Si l'on parle de *choses vraies* (*la vérité est aux choses vraies ce que le temps est aux choses temporelles* - Anselme - *tempus se habet ad temporalia, ita veritas ad res veras*), on ne peut être que scolastique logorrhéisant. Ne sont vrais que des énoncés (au-dessus d'un modèle - *veritas cognoscendi*). Le vrai en tant qu'attribut des choses (*veritas essendi*) - tel le temps - n'a aucun intérêt ; il n'appartient qu'aux requêtes-représentations-interprètes. *Verba, res, mores ...*

L'accord du discours avec la réalité - telle est la vision de la vérité du naïf et du savant ; mais le sujet, éliminé ici du débat, a sa réalité et surtout son modèle ; le même discours peut se bâtir au-dessus des modèles incompatibles et être confronté aux réalités différentes. Il vaut mieux oublier la réalité (qui ne doit pas apparaître avant la recherche du sens d'un discours interprété) et laisser l'interprète conceptuel juger de la vérité du discours dans le contexte du modèle.

Comment naissent des vérités sur la réalité ? Toute vérité (préalable) résulte d'une démonstration de propositions ; toute proposition est formulée en un langage ; tout langage se construit au-dessus d'un modèle ; tout modèle se fonde sur le libre arbitre des concepts modélisés ; toute démonstration engendre des substitutions ; le sens des

substitutions résulte de la confrontation avec la réalité ; l'analyse du sens valide le modèle (ou l'invalide, en obligeant à le revoir) et permet de proclamer la vérité du modèle en tant que vérité de la réalité. Il n'est pas un seul exemple de vérité réelle immédiate.

Vérité de fait et vérité de jugement : la première est postulée par un libre arbitre de la représentation (non pas perçu par nos sens, mais conçu par le bon sens), la seconde est démontrée par l'interprétation de propositions, que produit notre liberté. La première existe hors la langue (les philosophes analytiques ne le voient pas : *Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole* – J.Lacan), la seconde ne peut exister qu'à travers des requêtes langagières.

Trois genres de vérités, presque sans un seul point commun entre eux : la vérité interne des formules, la vérité analysée des propositions, la vérité constatée des représentations ; elles logent, respectivement, dans le langage (logique pour seul interprète), entre le langage et la représentation (appuyée sur une théorie), entre la représentation et la réalité (constat d'adéquation).

L'impossibilité d'établir une vérité peut avoir des causes très diverses : la proposition est syntaxiquement incorrecte, l'analyseur grammatical n'arrive pas à en produire la formule logique, la représentation sous-jacente ne s'unifie pas avec la formule (mauvaise proposition, mauvaise formule, mauvais interprète logique, mauvaise représentation ou mauvaise formule), la donation de sens est inacceptable (mauvais interprète pragmatique ou mauvaise représentation). Tant de possibilités de rendre faux ce qui est vrai et vice versa.

Au sujet des *vérités* intuitives ou métaphoriques (donc, poétiques ou philosophiques), n'importe qui peut faire du radotage à l'infini, mais, avant de parler d'une vérité logique (syntaxique ou sémantique), on doit déjà

avoir maîtrisé le modèle, son langage bâti par-dessus, son interprète de requêtes langagières. *La vérité est toujours seconde* - R.Debray - elle est même, au moins, cinquième, si l'on y ajoute l'attribution de sens, qui peut nous amener à modifier le modèle, le langage ou l'interprète.

Les philosophes, qui ne voient dans la vérité qu'une vaseuse *conformité*, ne se rendent pas compte de l'importance des outils et de leur validité ; avant qu'on puisse chercher une *adéquation* quelconque, on doit disposer d'au moins trois outils : un outil conceptuel de représentation, un outil langagier de formulation de requêtes, un outil logique d'interprétation de requêtes. Sans disposer de ces outils, assurant la cohérence du modèle, personne n'est autorisé à parler de vérité comme *correspondance* avec le réel. Par contre, là où aucun outil ne semble possible, c'est l'attribution de sens aux résultats d'interprétation de requêtes, la confrontation satisfaisante avec la réalité étant prise par des mal-outillés pour *vérité*.

À partir de la réalité, on bâtit un modèle, d'une manière *véridique* (*adaequatio* de représentation) ; ensuite, on formule une requête de ce modèle, on démontre la véracité de la proposition associée - c'est la seule vérité technique, vérité interne, vérité au sein d'un langage. Si, en plus, cette vérité satisfait notre vision de la réalité associée, on déclare celle-là - vérité externe (*adaequatio* d'interprétation).

Deux tâches principales, dans notre exploration du monde, - la représentation et l'interprétation, les structures et la logique. La représentation doit préserver, dans ses modèles, la cohérence du monde matériel, et l'interprétation doit refléter la démarche humaine dans la compréhension du monde. La première tâche relève, en grande partie, du libre arbitre, et le terme de vérité n'y a pas sa place ; il s'y agit d'une vague adéquation, que seule l'interprétation formalise ; la vérité est dans les propriétés du discours, interprété dans le contexte d'une représentation. La vérité est donc coupée de la réalité par la

représentation ; la réalité ne dicte que le sens.

La vérité métaphorique, celle d'adéquation, naît entre le réel et sa représentation, entre la représentation et le mot, entre le langage et la réalité, entre la preuve et la réalité. La seule vérité authentique, celle de preuves, naît entre le langage et la représentation, au cours d'une démonstration logique. Le sens, lui, ne peut être que métaphorique, et il accompagne partout la recherche de vérités, même de vérités rigoureuses.

La vérité se réduit à sa formule et à sa démonstration, les deux se réalisant dans le contexte d'une représentation. Donc, le lieu de la vérité est la représentation, et la formule de la vérité est dans le langage (A.Rimbaud fait preuve d'une belle intuition : *moi, pressé de trouver le lieu et la formule*). Le *démonstrateur* est complètement collectif, le langage l'est en grande partie, la représentation est plutôt individuelle. La subjectivité et l'objectivité s'y entre-croisent.

La beauté d'une formule en constitue la vérité esthétique. *Si je trouve une formule qui m'exprime, pour moi ce sera vrai* - Saint Exupéry. Pour être, également, logique, il manqueraient à cette vérité - une représentation conceptuelle, un analyseur linguistique, un démonstrateur logique, un interprète philosophique – le chemin est long.

Le cycle de la connaissance est toujours le même, pour tout le monde. Mais l'étape, où surgit la notion de vérité, est différente, pour les experts de culture différente. Pour les logiciens, la seule vérité rigoureuse loge dans le langage, au milieu de la chaîne gnoséologique ; pour les philosophes, leur vaseuse vérité-adéquation se trouve au début et à la fin de cette chaîne, qu'on pourrait schématiser ainsi : la réalité – *la vérité de l'être* – la représentation – le langage – l'interprétation de requêtes – *la vérité des propositions* – la donation de sens – *la vérité de l'étant* - la

réalité. Le langage se bâtit sur les connaissances (et non pas l'inverse), et la vérité (et non pas l'être) l'a pour demeure.

La vérité métaphorique, vérité-adéquation entre une proposition et la réalité, s'établit en deux étapes interprétatives, la rigoureuse et l'intuitive : la démonstration dans le contexte d'une représentation et la donation de sens dans la confrontation entre la proposition *vraie* (dans la représentation) et la réalité représentée. La rigueur est relative au langage (langue plus modèle plus interprète) et l'intuition est relative à notre intelligence pure, pré-conceptuelle.

L'impossible synonymie des matérialistes : *réel = nécessaire = vrai*. Le réel s'applique aux faits de la réalité, le nécessaire - aux faits du modèle, le vrai - aux jugements, formulés dans une langue et évalués dans un modèle. Toute réduction à un monisme quelconque mène vers un charabia linguistique, conceptuel ou logique. Il faut beaucoup de sobriété, pour répondre à la question : *Où réside la vérité, dans la subtilité verbale ou dans la réalité ?* - L.Chestov - *Где правда, в словесной ли мудрости или в действительности ?* - par le premier terme (le verbe étant et le mot et le modèle), ce que savait déjà l'excellent cognaticien Shakespeare : *La vérité devient vraie au bout d'un calcul - Truth is truth to the end of reckoning.*

L'intellect est une machine produisant représentations, requêtes et interprétations ; les concepts, idées et vérités ainsi produits appartiennent non pas à lui-même, mais au modèle et au langage. Incompatible avec **Descartes** : *La vérité ne peut résider qu'en intellect - Veritatem in solo intellectu esse posse.*

Le sens est à la vérité ce que les propositions sont aux représentations (faits) : exprimés en deux langages différents. Des propositions sans nombre, pour interroger un seul fait. Les excellents logiciens de Vienne,

définissant les représentations à partir des propositions, sont de piètres cognitivistes. L'isomorphisme entre le langage et les faits est aussi absurde que celui entre l'habit et le corps.

Le mot n'est presque pour rien, dans le surgissement de la vérité. Et c'est émettre un double charabia que de dire : *C'est avec la dimension du mot que se creuse, dans le réel, la vérité* – J.Lacan - puisque non seulement la vérité se creuse dans la représentation et non dans le réel, mais le mot, en dehors de l'expression, n'a d'autres dimensions que la grammaticale (règles) et l'instrumentale (étiquette) ; la vérité ne surgît que sur le fond du modèle conceptuel, dont l'origine, le réel, ne reçoit que le sens.

Rien d'élégant ne sort de ces tentatives logiciennes de répartir la vérité entre la réalité et le langage et d'ignorer le modèle. *À l'être en soi correspondent les vérités en soi, et à celles-ci, - des énoncés fixes et univoques* – E.Husserl - *Dem An-sich-Sein entsprechen die Wahrheiten an sich, und diesen - fixierte und eindeutige Aussagen*. Il y a des «vérités» absolues, propres à la matière et à l'esprit, des «vérités» arbitraires, nées de la liberté du concepteur, et enfin, des vérités «univoques» naissant de l'évaluation des énoncés dans le contexte d'un modèle. Que la foi ou la compétence s'occupent des deux premières, seule la dernière devrait être prise au sérieux par un cognitiviste.

En dehors de la logique on ne manipule que des opinions (*doxa*), jamais des vérités. Pour passer aux vérités il faut : placer la proposition dans un langage, reconstituer un modèle de l'univers, évaluer la proposition dans le contexte du modèle, pour déduire sa valeur de véracité. La seule chose méritant d'être retenue dans cette banalité, c'est que le libre arbitre a sa place dans chacune de ces trois tâches.

L'ambiguïté du terme de *vérité* tient au fait, qu'on l'emploie dans trois sphères, aux règles drastiquement différentes : le mystère (de la matière,

de la vie, de la création), le problème (la représentation, le langage, le libre arbitre), la solution (la logique, l'interprétation, la liberté). Techniquement, seul le dernier domaine, tout en s'inspirant du premier et en s'appuyant sur le deuxième, devrait s'en prévaloir.

La représentation n'est validée que par une logique des apparences (la *Scheinlogik kantienne*) : la non-contradiction, les contraintes des liens syntaxiques. L'interprétation, en revanche, n'est qu'une application de la logique formelle au monde fermé d'une représentation fixe : l'analyseur linguistique, l'accès aux objets et relations par substitutions, la démonstration de la véracité, la formulation du sens.

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement – F.Schiller - Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft.*

Trois voies royales d'accès au vrai : le langage, la représentation, l'interprétation. Quand on n'emprunte qu'une seule voie, la vérité, au bout, ne serait que désincarnée, muette ou mécanique. Et peu importe la largeur et l'importance de cette voie, sa force : *Le vrai n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour les forts - Heidegger - Das Wahre ist nicht für jedermann, sondern nur für die Starken.* Bénie soit la Faiblesse, qui nous attire encore vers le Beau et attache au Bien ; le Vrai ne palpète plus et peut être laissé en pâture aux forts de ce jour, au milieu des machines.

La vérité naît d'un *bon* interprète, qui, dans le contexte d'une *bonne* représentation, prouve une *bonne* requête, portant sur de *bons* objets. Ceci crée un *lieu des vérités*, et, tout compte fait, la philosophie n'a de mots à dire, à ce sujet, que sur la qualité des requêtes.

L'enquête, la requête, la conquête - la représentation (mentale), l'interprétation (langagière), la donation de sens (réel) - l'intuition, la logique, le bon sens - le libre arbitre, la rigueur, la liberté - le savoir, la vérité, la science - trois sphères, où comptent, respectivement, l'ampleur, la profondeur, la hauteur.

Il n'y a pas de contradiction entre ceux qui disent qu'on crée, formule, découvre ou ancre la vérité. On la crée en modifiant le modèle (le libre arbitre conceptuel), on la formule dans un langage bâti au-dessus du modèle (l'attachement langagier), on la découvre par un interprète du langage dans le contexte du modèle (la logique de l'unification d'arbres), on l'ancre à la réalité en la confrontant avec le monde modélisé (l'intelligence du sens). Le concept, la métaphore et le sens sont illogiques.

La notion de vérité n'a pas de place au sein de la philosophie, mais elle conduit à former un regard philosophique sur la place du langage, celui-ci devant se trouver au centre de toute réflexion abstraite. On finit par comprendre, que ne peuvent s'évaluer à *vrai* que des propositions, formulées dans un langage, bâti sur une représentation d'une réalité à examiner. La réalité n'y apporte que le sens, que le sujet-interprète retire des résultats de ses requêtes.

Pour un philosophe *pratique*, qu'est-ce que la logique ? - une *représentation*, un *langage* de requêtes, bâti là-dessus, et un *interprète*, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par [Hegel](#) et [Heidegger](#), n'y a pas de

place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt* !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

Pour un nul en astronomie, la vérité de la proposition *la Terre tourne autour du Soleil* est une misérable vérité, établie misérablement dans une représentation misérable. La vérité appartient donc au langage : à la profondeur des représentations et à la rigueur des interprétations. Et la référence à la réalité ne se justifie que chez les compétents.

En fin de compte, la vérité se réduit au chemin d'accès aux objets, sur lesquels elle porte, et le terme de *dévoilement* (*aléthéia*) le reflète bien. Ce qui *voile* ce processus, ce sont deux couches, la langagière et la conceptuelle, qui s'entreposent entre l'interprète et la réalité.

La notion (et pas nécessairement concept) de vérité est évoquée dans des contextes, qui peuvent impliquer cinq domaines : la réalité (R), la représentation (P), le langage (L), l'interprétation du langage au sein de la représentation (ILP), la projection de ILP sur R (ILPR). La vérité présuppose l'usage de L ; quand on se contente de la confrontation directe entre R et P, on ne peut pas parler de vérité, mais seulement d'adéquation (de représentation). L'adéquation d'interprétation ressortirait de ILPR - de la donation du sens. Ces deux adéquations n'admettent aucun modèle logique de validation et ne se fondent que sur l'intuition. Et le seul véritable concept de vérité n'apparaît que dans ILP.

Le langage, c'est une langue, attachée à une représentation, plus un interprète logique des propositions. Tant d'hommes, tant de langages : les différences des cultures langagières, conceptuelles, scientifiques font de chaque homme une source de vérités, puisque toute vérité surgit des

propositions, toute vérité est relative au langage du requêteur. Les vérités *absolues* n'existent pas, bien que le consensus grandissant dans les représentations élargisse le corpus de vérités *communes*. Donc, c'est bien Protagoras qui a raison contre [Aristote](#) (qui ne voit ni la langue ni la représentation) et [Wittgenstein](#) (qui ne voit pas la représentation).

Tout sujet humain a son stock (base) de faits et ses logiques (en représentation ou en interprétation). Ses vérités peuvent avoir trois origines : les faits, les déductions à partir des faits, de pures déductions logiques (sans accès aux faits). Mais dans tous les cas, une requête préliminaire langagière (technique, naturelle ou logique) est indispensable. Sans requête pas de vérités.

Pourquoi la requête *Socrate est mortel* est-elle vraie ? Tout d'abord, elle est vraie pour un sujet, vous ou moi. Elle est vraie pour lui, parce qu'en français, cette phrase est correcte, parce que le sujet dispose d'une représentation, parce que son interprétation conceptuelle, au service de la requête, aboutit au succès logique, parce qu'aucun conflit avec la réalité, qui invaliderait la représentation ou l'interprète, n'est constaté. La vérité, qui se dispenserait de toute référence à la représentation et à l'interprétation, ne peut être qu'un leurre.

Les valeurs de vérité possibles de la proposition *les hommes sont mortels* : 1. *faux*, car la phrase serait syntaxiquement incorrecte (faute de l'émetteur ou de l'interprète réceptionniste) ; 2. *faux*, car un homme, nommé Jésus, est immortel, dans la représentation du récepteur ; 3. *faux*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* ne vaut pas nécessairement *mortel* ; 4. *faux*, car la classe *hommes* est vide ; 5. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de tous les éléments représentés de la classe *hommes* vaut *mortel* ; 6. *vrai*, car l'attribut *mortalité* de la classe *hommes* vaut nécessairement *mortel*. 7. *vrai* ou *faux*, car la représentation est contradictoire (défaut des méta-concepts) ou l'interprétation n'est pas

rigoureuse. Et aucun cas n'y est absurde.

La vérité d'une proposition ne peut être univoque ne serait-ce qu'à cause de deux sujets, qui y sont impliqués – l'émetteur et le récepteur, avec leurs cultures linguistiques, logiques et pragmatiques différentes. Et la vérité n'est ni dans la langue ni dans la réalité ni dans le rapport entre la langue et la réalité, mais dans la représentation et l'interprétation que manipule le récepteur.

Tant qu'on parle de cette fumeuse *adéquation des choses et de l'intellect*, on peut se permettre la grandiloquence gratuite sur l'*universalité* de la vérité et sur le particularisme des erreurs. Quand on touche à la vérité sérieuse, celle des logiciens, on voit tout de suite, qu'elle est on ne peut plus *particulière* (car dépendant de la rigueur de la représentation et du langage associé, de la maîtrise de ce langage, de la rigueur interprétative – bref, tout ce qu'il y a d'individuel). C'est l'erreur qui est universelle, car il est rare qu'on soit en conformité parfaite avec les systèmes des autres, et toute non-conformité y serait jugée comme une erreur.

En Intelligence Artificielle n'est vrai que ce qu'on prouve, mais Gödel nous confirme, que, des trois tâches intellectuelles – la représentation, l'expression, l'interprétation -, l'expression est la plus prolifique, puisqu'on ne prouve que des requêtes exprimées dans un langage. Et tant que l'homme gardera ses cordes poétiques et créatrices, malgré sa robotisation insonore, il restera supérieur à la machine.

La proposition, son évaluation et son sens nous renvoient, respectivement, au langage, au modèle et à la réalité. On peut modifier l'un, sans toucher aux autres. *Une proposition restant absolument la même, tantôt est vraie, tantôt est fautive* - Aristote. Un interprète extrait le vrai (et des substitutions), du couple proposition-modèle, un autre - le sens, du couple substitutions-réalité.

La vérité, c'est l'accord entre les choses et la raison - Thomas d'Aquin - *Veritas est adaequatio intellectus et rei*. Depuis [St Augustin](#), on cherche à nous contenter de cette *veritas optima*, une merveille hors la raison, tandis que *veritas vera*, la seule vérité, ne quitte jamais la raison et ignore les choses. La pensée veut exprimer les choses, en s'imprimant dans les mots : l'arbre intelligible, s'unifiant avec l'arbre sensible, en se servant de l'arbre logique – trois univers qui ne se touchent guère. L'objet est dans le modèle conceptuel, l'affirmation - dans le modèle linguistique, la vérité - dans le modèle logique. Et cet *accord*, ces va-et-vient entre ces modèles, est proprement ce qu'on appelle le *sens*. Dans le meilleur des cas, il est *adaequatio iubilationis et intellectus* ([Nietzsche](#)) !

La vérité est dans les choses et dans l'intellect ... elle se projette sur l'être, comme la représentation - sur le représenté - Thomas d'Aquin - *Verum est in rebus et in intellectu ... convertitur cum ente, ut manifestativum cum manifestato*. Abus de langage : les choses sont dépourvues de mots, et la vérité ne peut exister qu'au sein d'un langage. Ce qui est manifeste dans les choses et dépasse toute représentation s'appelle, justement, - être. La vérité naît en plusieurs étapes : son premier temps est, tout de même, dans les mots d'une requête et nullement dans les choses, le deuxième - dans la pensée extraite de la requête, le troisième - dans les substitutions fournies par la représentation. De la confrontation des objets des substitutions avec les choses naît le sens. De *res fictae* (représentation, *modus essendi*), par *res fatae* (interprétation, *modus intelligendi*), à *res factae* (sens, *modus significandi*). Tu oublies les mots, comme Boèce oublie la représentation.

Il n'y a aucun contact entre le fini et l'infini, ce qui rend l'aspiration du premier pour le second - divin, irréductible aux choses, mystique. L'infini restera isolé, solitaire. Toute image de l'infini s'inspire du fini en mode traduction, en changeant de langage : c'est le langage de représentation

qui change, tandis que ceux de requêtes et d'interprétation peuvent être les mêmes.

L'action et la logique servent à chercher une solution, tandis que c'est surtout le langage qui aide à formuler le problème – deux milieux, deux démarches, deux outils difficilement compatibles. *Les problèmes ne se résolvent pas avec l'état d'esprit, qui nous y a amenés* – A.Einstein - *Probleme lassen sich nicht mit den Denkweisen lösen, die zu ihnen geführt haben*. Comme les mystères ne se dissipent pas avec le même état d'âme, qui nous y a plongés. Les images, les mots, les concepts - dans chaque domaine nous avons un expert indépendant : l'âme, le cœur, l'esprit. Choisir un mystère, énoncer un problème, inventer une solution.

La valeur d'un discours est dans la qualité de son passage au non-verbal, à ce que **Valéry** appelle *acte* ; celui-ci peut avoir deux origines : la profondeur de la représentation sous-jacente (le savoir) et la hauteur de l'interprétation haute (l'imagination). Mais la philosophie académique, c'est de la traduction du verbal en verbal ; sans aboutissement à l'acte non-langagier, au logos, tout discours n'est que de la logorrhée.

Réévaluer n'est pas renommer (*umwerthen* - *umnennen* de Zarathoustra) ; un nouveau langage est changement de modèle, beaucoup plus que de vocabulaire. La raison accepte facilement la mutation du vrai en faux, par une substitution de langages ; mais le cœur renâcle, lorsqu'on procède de la même manière avec le bien et le mal. Pourtant, l'analogie est irréfutable. C'est que la raison est plus près du langage temporel et le cœur - de l'interprète intemporel.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* -

Cicéron - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De même, le jugement (défini par Kant comme *représentation de la représentation - Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

La précision est primordiale, quand la requête est de forme : Que vaut (*pourquoi, comment, quand, où*) X ? Mais l'intelligence, c'est la *spécification* de X : modèles (substances), qualificatifs, négation, quantification, liens entre objets, tournures verbales. La présence d'inconnues, dictée par une intuition ou une foi, peut être plus féconde qu'une mécanique précision en résolution.

Savoir se passer de certains nœuds, dans la chaîne : expérience - représentation - langage - interprétation - sens, s'appelle intuition ; ne pas savoir les reconstituer en remontant les passages entre eux, s'appelle bêtise.

Les représentations du réel sont constituées essentiellement de métaphores, et les métaphores finissent par devenir des réalités langagières. C'est le regard, plus même que le talent, qui est l'outil de la métaphorisation ; et le regard, c'est l'art de lire et de traduire le réel en métaphorique.

Pour les philosophes ignares, la signification d'une proposition est univoque. Ils ne comprennent pas, que cette signification implique la présence de deux personnages – du locuteur et de l'interprète, chacun avec ses représentations, sa culture langagière, ses contextes et ses intentions. En plus, l'interprète doit avoir une idée de l'univers du locuteur et disposer d'outils logiques d'interprétation. Enfin, c'est le contexte réel qui fera clore l'horizon interprétatif. Autant dire que le nom de ces significations imprévisibles est légion.

Le doute fécond est soit purement langagier - inventer de nouvelles requêtes, soit purement conceptuel - modifier un modèle. Puisque nous ne savons de la réalité que ce que nos modèles réussis nous apprennent, tout le radotage sur l'indubitabilité de l'existence est sottise. Le savoir *des* choses et le savoir *sur* les choses sont la même chose (que Wittgenstein m'excuse...) ; la traduction du *cogito* n'est plus : de connaissances à l'être (la verticalité de la pensée, fondant l'horizontalité de l'existence), mais connaître, c'est être (puisque l'horizontalité, pour ne pas dire platitude, les résume, désormais, tous les deux) ; connaître, sur un mode non-géométrique, c'est créer le modèle, l'habiller par un langage, formuler des hypothèses, les interpréter, donner un sens aux résultats.

Le langage creuse et dédouble l'apparence, elle devient apparence-de et apparence-pour – Pyrrhon. Le langage de conception et le langage de requêtes, l'arbitraire de l'un, le style de l'autre - tant de raisons d'abstention ironique. Le langage contient les certitudes conçues ; les apparences, c'est l'être perçu.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongeant nos trois interprètes - l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme - dans un langage, par le cœur - dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

Les mêmes têtes s'occupaient, jadis, de la représentation (la science), de l'interprétation (la technique) et de l'interrogation (la philosophie).

Aujourd'hui, dans ces trois domaines, végètent trois sortes de robots : les premiers ignorent le sens et la forme, les deuxièmes – l'essence et le fond, les troisièmes – la logique et la vie.

La philosophie n'a que deux sujets, autour desquels elle développe son discours : la consolation et le langage. Ces deux genres sont presque disjoints (seuls [Platon](#) et [Nietzsche](#), peut-être, parviennent à les mélanger). Et tout grand écrivain, inévitablement, est touché par l'appel de l'une de ces deux branches philosophiques. Et c'est ici peut-être que réside la différence la plus profonde entre les littératures russe et européenne : la première est toujours dans la sphère de la consolation (le salut, la honte et la pitié), et la seconde – dans celle du langage (les représentations et les interprétations).

Dans la réflexion de [Valéry](#), on trouve toutes les étapes de manifestation de la conscience (qu'il appelle états mentaux) : l'excitation, le désir, la volonté, le langage, la représentation, les formules logiques, les substitutions, la vérité, le sens – une admirable profondeur ! À comparer avec la vaste platitude des consciences [cartésienne](#), [hégélienne](#), [husserlienne](#), où brillent par leur absence et le langage et la représentation et l'interprétation, où règnent le bavardage ou la banalité.

Pour que ma plume parle mon propre langage, il me faut du silence alentour ; les sots écrivent ce qu'ils entendent, par l'oreille ou par la raison, dans le brouhaha ambiant ; il faut que, dans ce que l'esprit solitaire note, l'âme universelle entende la musique - l'interprète amoureux du représentant, Narcisse.

Le vrai se construit (un travail synthétique) et le démontrable s'établit (un travail analytique). Donc, soit la démarche anti-[platonicienne](#) : de la platitude des faits – à la hauteur des idées, soit la démarche anti-[aristotélicienne](#) : de la profondeur d'une hypothèse langagière – à la

platitude de la preuve et du sens. Gödel et l'Intelligence Artificielle montrent que le premier travail, la représentation, apporte de plus vastes résultats que le second, l'interprétation.

Les représentations d'un sot sont si décosues et superficielles, qu'il pense pouvoir s'en passer pour ne faire qu'interpréter (l'illusion, partagée par [Nietzsche](#)). Les représentations d'un savant sont si profondément câblées, que leur accès est presque imperceptible ; on les explicite à reculons. Dire que la vérité n'existe pas, car on n'aurait aucune représentation, est une sottise, entretenue par un mauvais nihilisme.

L'esprit est bien résumé par cette triade antique ou médiévale – *l'intellect*, la *volonté*, la *mémoire*, puisqu'elle correspond à *l'interprétation* de *requêtes* de la *représentation*.

Le vrai savoir ne peut provenir que d'une représentation, et il s'appuie sur la pensée de l'être, avant d'engendrer celle du devenir ; penser, c'est traverser la représentation en ces étapes : sujet, sensations, objets, relations, mémoire, désir, références conceptuelles, et ensuite verbales, d'objets et de relations, phrases grammaticales, leur interprétation, sens de la vérité établie. Vu sous cet angle, ni [Aristote](#) ni [St Augustin](#) ni [Descartes](#) ni [Kant](#) ni E.Husserl ne savent ce qu'est penser. Lever les yeux au ciel et froncer les sourcils, c'est le seul sens plausible qu'ils donnent à cette activité non-élémentaire.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ;

savoir/ignorance – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* - aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* - aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

L'arrogance du bavardage académique autour de la vérité est due à la licence, léguée par les scolastes, distinguant la vérité des choses et celle des discours (*veritas rei, veritas praedicationis*). Or, non seulement la première se réduit toujours à la seconde, mais la seconde est impensable sans une représentation conceptuelle, dont sont incapables les bavards, sans parler de leur ignorance de la logique la plus élémentaire.

Tout fait nouveau, qui réussit à s'insérer dans une représentation, s'ajoute aux vérités *premières* (celles qui n'ont pas besoin de requêtes, pour être établies) ; seule la rigueur du concepteur en est la garantie. Les vérités *finales hégéliennes* se prouvent par l'interprète et se munissent de sens par le sujet.

Le scientifique : il maîtrise les faits avérés (les vérités premières) de sa discipline ; il maîtrise le langage de formulation de requêtes ; dans ce langage il formule des hypothèses, dont la démonstration (par l'expérience ou la logique) crée des vérités finales, qui seraient, éventuellement, ajoutées (câblées) aux vérités premières. Le philosophe titulaire ne maîtrise ni le langage de conception (pour créer des vérités

premières) ni le langage d'interrogation (présupposant une représentation) ni le langage d'interprétation (bâti sur une logique) ni le langage de cognition (permettant de donner un sens à une nouvelle connaissance), et il prétend chercher des vérités... Le philosophe n'a besoin que du seul langage poétique, mais pour cela il faut être né poète.

On emploie le même terme de *vérité* pour désigner deux notions totalement différentes : être vrai *dans* le modèle ou le vrai *du* modèle. La première vérité est démontrable dans le contexte d'une représentation, bâtie par le libre arbitre ; la seconde est indémontrable, s'appuie sur l'intuition et l'expérience et résulte de l'interprétation libre du sens exhibé par le modèle. Le cognicien ne s'intéresse qu'à la première, et le philosophe s'amuse dans l'irresponsabilité complaisante de la seconde.

La représentation est une tâche du libre arbitre, et l'interprétation – celle de la liberté. L'intuition est surgissement imprévu, non-routinier des hypothèses, réclamant une interprétation (preuve), mais [Descartes](#) l'associe à la représentation : *Par intuition j'entends une représentation, qui est le fait de l'intelligence pure*. Mais il est vrai, que la pureté individuelle accompagne plus souvent une représentation qu'une interprétation, celle-ci étant souvent une œuvre mécanique, commune, impure.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (F.Schelling ou [Hegel](#)), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résument que ma *pose*.

La pensée ne peut pas être pure ; elle se relativise par la langue, par la

représentation sous-jacente, par l'interprétation partielle. Ne sont purs que nos meilleurs sentiments, les indicibles, gardant leur innocence même dans l'horreur ou le mystère.

Plus on cerne les attachements subtils du mot aux concepts, mieux il se prête aux interprétations métaphoriques : *Plus on considère un mot de près, plus il vous regarde de loin* - W.Benjamin - *Je näher man ein Wort ansieht, desto ferner blickt es zurück.*

Ma liberté éthique se montre dans mes écarts de la Loi commune ; ma liberté intellectuelle ou esthétique consiste à tenir à la Loi que mes représentations induisent : *Veille bien à tes représentations, car ce que tu as à conserver, c'est la liberté* – Épictète.

Notre conception du monde, c'est à dire la représentation, le langage, l'interprétation, se construit dans cette chronologie : **A.** les connaissances aprioriques se représentent ou s'implémentent : 1. les relations spatio-temporelles (anthropomorphiques), 2. la hiérarchie (anthropomorphique) des classes, 3. la logique (universelle) ; **B.** la langue maternelle s'adapte aux représentations et se prête aux interprétations : 1. une grammaire de la langue maternelle se câble dans le cerveau, 2. son lexique s'enrichit et 3. la mémoire fixe se remplit. Mais si les grammaires nouvelles s'intériorisent, comme la première, dans une mémoire magique, les lexiques nouveaux restent hors de nous, sauf quelques cas invraisemblables de polyglottes surdoués, auxquels le Créateur ne pensa guère.

De l'objectivité de l'être et de l'action, surgit la subjectivité de l'essence et de l'existence, et c'est notre regard créateur qui, à partir de la première, génère des représentations, et, à partir de la seconde, forme des interprétations ; l'intelligence et la noblesse y sont des vecteurs, et le talent – le maître. Quatre étages de la création.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

Dans une représentation, l'existence résulte de l'une des deux opérations : la définition (d'un nouveau concept) et l'instanciation (d'un concept existant) ; les deux se réduisent à un attachement – à un méta-concept ou à un concept – et à une attribution (structurelle, descriptive, comportementale), qui est aussi une forme d'attachement. Toute connaissance est de l'attachement, comme toute liberté est du détachement.

Les charlatans du tournant linguistique (y compris [Wittgenstein](#)) et les bavards phénoménologiques (y compris [Heidegger](#)) méprisent la représentation, la réduisant à la vulgaire *technique*. Ils ne comprennent pas, que tout *souci de l'être* et tout langage sont impensables hors d'une représentation, et que le péquenaud ou le savant y font autant appel, seules la profondeur et la rigueur les distinguent. L'ontologie n'est qu'une partie modeste de la représentation, et le langage n'est qu'une grammaire créée par-dessus une représentation. La vraie porteuse du sens et le vrai garant de l'interprétation est la représentation. [Schopenhauer](#) fut plus intelligent.

Le réel et la représentation (dans le jargon, la *chose en soi* et son *noumène*), le fond (presque) éternel et la forme provisoire, la seconde

résumant l'état courant du savoir du premier, - on est dans l'être spatial ; cet état évolue, suite aux *phénomènes*, ces manifestations du réel, provoquant des adaptations de la représentation, - on est dans le devenir temporel.

Les représentations se câblent (leur accès devient implicite, machinal), la formation d'ensembles de conflit (la présélection de bonnes règles, la première interprétation) s'effectue par l'intelligence synthétique aussi implicitement, tandis que l'interprétation finale (le déclenchement de règles, la réinterprétation) est affaire de l'intelligence analytique explicite. Cette démarche est propre aussi bien de l'intelligence humaine que de l'artificielle. L'inévidence des deux premiers aspects (qui jouent le rôle de contraintes) explique l'erreur de ceux qui veulent tout réduire aux (ré)interprétations, au détriment des représentations.

Toutes les activités (intellectuelles, pragmatiques ou sentimentales) se réduisent soit à la représentation soit à l'interprétation. La volonté les accompagne, toutes les deux, dictée, respectivement, par la connaissance, l'intelligence, la curiosité ou par l'intérêt, le goût, le style. [Nietzsche](#) appelle cette volonté (de puissance) – réinterprétation (ou retour éternel). Il veut donner à ce devenir (propre de l'interprétation) l'intensité de l'être (propre de la représentation). Plus économe en concepts, [Nietzsche](#) est plus complet en éléments dynamiques et créateurs que [Schopenhauer](#).

La pensée – évocation, par un sujet, de relations d'objets dans un langage de mots ou de gestes. Elle peut être émise, perçue, interprétée, munie de sens – par un sujet. La réalité en est le départ et l'arrivée, mais seule la représentation la rend opératoire.

Tout amoureux devient poète et en adopte la langue, incompatible avec les vérités du langage commun. Là où chante l'amour, ces vérités se

taisent ; son arbitraire exclut la logique, et L. Feuerbach : *Pas de vérité où il n'y a pas d'amour - Wo keine Liebe ist, ist auch keine Wahrheit* - confond l'amour avec la raison, la représentation idolâtre avec l'interprétation, seulement iconoclaste. Ce qui surgit de l'amour est non seulement au-delà du Bien, mais aussi au-delà du vrai.

La pensée vise l'éternité, la langue appartient à son siècle, le souci se contamine par le quotidien. Mais, enfin, surgit l'état d'âme, ne débordant guère d'un instant fugitif, et finit par faire oublier le temps et régner l'être. Le point, dont part tout vecteur de l'âme. Et l'on comprend que l'être intemporel n'est point équivalent au néant, mais qu'il est le meilleur interprète de l'éternité. Celle-ci n'est jamais un séjour, mais un point de mire ou d'aspiration.

On gagne en profondeur et en intelligence, quand sa pensée est déjà un réflexe et non plus une réflexion.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

Nos sens constatent l'existence des choses réelles, notre esprit définit les conditions de l'existence des choses représentées. L'esprit cherche à en dégager l'essence, qui est un méta-concept, réservé à la représentation. Dans la représentation, l'existence suppose une vérification réussie par l'essence conceptualisée. Dans la réalité, seule l'existence des instances (premières substances) a un sens ; dans la représentation, existent les deux substances, la seconde (des classes) et la première (des éléments). Tout le charabia philosophique autour de ce thème est dû à l'indistinction entre le réel et le représenté.

L'essence appartient à la représentation (structures arbitraires : catégories, classes, relations) comme l'existence – à l'interprétation (logiques universelles). Dans les deux cas, il est possible d'ériger, par-dessus, un système, mais on a plus de chances de prouver son originalité en représentation qu'en interprétation.

Implicitement, et peut-être inconsciemment, [Schopenhauer](#) voulut défendre le *rêve*, puisque tout en réduisant la *réalité* humaine à la volonté et à la représentation, il prône la non-volonté et montre son désintéret pour toute représentation savante.

Ce n'est ni l'algèbre sèche ni la formule froide qui, aujourd'hui, dévitalisèrent le mot, mais l'image, facile, grégaire, incolore, insipide, athermique. Dans la guerre raciale, le mot, superbe et rare, succomba à l'invasion barbare des images communes et plates.

L'esprit sobre ne peut être que négateur. Pour dire *oui* au monde, on a besoin d'ivresse ou de folie ; l'âme et le cœur en sont porteurs permanents, tandis que l'esprit doit en être contaminé ; ce retournement de la volonté et de la représentation portera le nom de noblesse, complétant ainsi la dyade [schopenhauerienne](#).

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez [Kant](#), l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez [Hegel](#), le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet

et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez [Heidegger](#), le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre V.Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées - Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей*. Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi V.Nabokov fut poète et nullement philosophe.

La douleur, le plus souvent, vient de l'extérieur, frappe mon corps, s'exprime par des signes nets, faciles à *interpréter*. La souffrance naît dans mon âme, suite aux *représentations* angoissantes que produit mon esprit ; elle est, comme toute mon essence immatérielle, - indicible, ce qui, donc, lance un défi à mes pinceaux et plumes. On narre la douleur, on chante la souffrance.

Les paradigmes cognitifs – classes, relations, événements, modalités, hypothèses, scénarios – déterminent et les représentations et les interprétations de toutes les sphères de la réalité. La langue naturelle possède une grammaire générale, indépendante de ces sphères, mais elle s'adapte à chaque sphère par un lexique, des tournures verbales, et l'interprétation de cette *version* langagière dépend, syntaxiquement, de la grammaire et, sémantiquement, – de la représentation de cette sphère. Ainsi, l'organisation des connaissances d'une sphère ne dépend presque pas du langage, et presque exclusivement – de la représentation. J.Derrida a tort : *Le langage est la structure des structures*.

L'être et le devenir logent dans la réalité ; pour les penser, on dispose de deux paradigmes cognitifs, la représentation et l'interprétation, et d'un outil de communication, le langage. Le penser n'est pas moins présent dans le devenir que dans l'être ; c'est pourquoi Parménide a tort, en proclamant l'identité de l'être et du penser.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraites ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

Ne s'adressant qu'au Créateur, mon écrit ne *donne* rien à ses lecteurs improbables, il s'attend plutôt à en *recevoir* un double accueil, une double interprétation : par un esprit - recevoir un sens, une répartition de ses profondeurs et de ses hauteurs, et par une âme - recevoir une émotion, se faire aimer.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Le monde (celui de l'homme, celui que les Allemands appellent *Dasein*),

ce monde est la représentation et l'interprétation. La volonté [schopenhauerienne](#) correspond à la représentation du sujet en tant que faisceau de modalités – vouloir, pouvoir, devoir – et doit être incorporée à la représentation.

Il n'existe aucun élément formalisable de la soi-disant *grammaire universelle* (Chomsky), dont la maîtrise prétendument innée accompagnerait l'apprentissage de n'importe quelle langue. Ce qui est vraiment inné, c'est le besoin *universel* des aspects (extra-langagiers !) suivants : références d'objets, références de relations, structures logiques (quantificateurs, connecteurs, négations), modalités (liées au sujet qui *veut, sait, peut, doit, suppose*). L'apprentissage consiste à établir les passerelles entre ces aspects (innés dans le personnage) et la grammaire (héritée par la nation).

Le philosophe qui n'est capable ni d'éclats hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

Sans interprétation, et donc sans idées, l'existence (les événements, les faits) n'a aucun sens ; mais toute idée se formule et s'interprète dans le cadre des représentations, qui, presque toujours, sont personnelles et non pas universelles. Même si [Platon](#), globalement, est plus raisonnable que [Sartre](#), ses Idées ne pré-existent pas, elles se créent, par invention de représentations ou adaptation d'interprétations.

Dans le mot *réalité* percent les *choses, res*, tandis qu'elle est composée et de choses et d'esprits, d'où l'engouement des philologues-philosophes pour l'obscur *être*. La réalité se reflète, chez un sujet (impliquant des modalités de vue), par, respectivement, des événements et des abstractions, qu'on désignera par *présence* (ou *être-là*, pâles échos d'un ampoulé *Dasein* germanique). Ces reflets modélisés constituent une représentation, dans laquelle le possible (permettant l'*existence* virtuelle,

hors réalité) complète le nécessaire (la misérable *essence*). Toutes nos connaissances proviennent de ces représentations validées. Tout y est naïf, transparent et ... intelligent, mais ignoré par les hordes de professeurs de philosophie, pratiquant le verbiage logorrhéique.

Nous manipulons deux sortes de représentations : des conceptuelles et des pragmatiques. Les premières comprennent des modèles (concepts, classes, relations abstraites) et des instances (éléments, relations entre éléments) ; ces représentations engendrent le langage, qui se projette sur elles. Les secondes tendent à être isomorphes à la réalité et ne contiennent que des instances (projections des objets pseudo-réels) ; ces représentations servent à donner un sens aux propositions, vraies ou fausses, interprétées dans le contexte des premières représentations. On oublie trop souvent, que non seulement la réalité ne contient pas de modèles, elle ne contient pas d'instances non plus.

Dans la représentation conceptuelle, les objets, les attributs et les liens s'attachent aux concepts *naturels*. Un trope est un déplacement de points d'attache, rendant l'accès aux objets moins direct, plus expressif, et donc plus subtil et plus personnalisé.

La vérité surgit d'une interprétation du discours ; elle n'appartient qu'à ce discours ; dans la représentation, il n'y a que des vérités triviales, axiomatiques, apodictiques. Il est bête de dire que *l'art représente, pour un regard sensible, la vérité de l'idée - Hegel - die Kunst stellt die Wahrheit der Idee für die sinnliche Anschauung dar*. La vérité n'est qu'un effet collatéral et inattendu d'une union sensuelle entre l'esprit et l'âme.

Les yeux parcourent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

Le physicien *étudie* la matière dans notre espace tridimensionnel et notre

temps irréversible. Le mathématicien, par son intuition spatio-temporelle, *imagine* des objets artificiels (grandeurs, structures, transformations), obéissant aux concepts de métrique, d'ordre, de limite. Le physicien *doit constater* (et non pas *prouver*, car aucune théorie de validation n'existe) l'adéquation de sa représentation avec la réalité. Le mathématicien *peut ignorer* cette adéquation, puisque même si la réalité est conforme (non-contradictoire) avec ses résultats, cela ne prouve que la mathématique est la véritable ontologie du monde. Mais la théorie de la représentation (avec le langage, y compris la logique) est la même en physique et en mathématique ; le terme de *vérité* doit donc être réservé au langage et interdit aux intuitions de *l'adéquation*.

L'infini pénétra en mathématique presque au même moment qu'il quitta la philosophie, ce qui libéra celle-ci de tant de faux géomètres. De même, les élégantes structures algébriques ridiculisèrent l'ontologie. De deux seuls sujets d'une philosophie non-charlatanesque, consolation et langage, le premier attend ses algébristes d'interprétations et le second – ses analytiques de représentation. La partie est loin d'être gagnée.

D'après la forme de son discours, la philosophie peut prendre l'un des trois aspects : la réflexion, l'intuition, la tonalité. La première philosophie est banale et impersonnelle, la deuxième – logorrhéique et inutile, la troisième – poétique et hautaine. Mais le fond en est le même – nos misères et nos musiques.

Les philosophes reproduisent très précisément les écoles picturales - du réalisme socialiste à l'abstraction holiste, de la nature-morte à l'hagiographie, des scènes de batailles à la dissection de cadavres. Toute élocution se réduit à la musique et à la peinture, même si l'on y perçoit plutôt du bruit et du gribouillage. Pour exclure le peintre du parler, il faut être dogmatique et têtu comme [Wittgenstein](#) ou [Heidegger](#), et supposer qu'il puisse y avoir des idées sans métaphores.

Tant qu'on se réfère à la réalité, on tourne autour de l'être ; tant qu'on reste au sein des représentations, on fait appel à l'Un, à l'unification ; tant qu'on tient à la vérité, on est plongé dans le langage. On est philosophe, lorsqu'on se rend compte, à quel moment on franchit les frontières entre ces trois sphères de l'intellect.

Prenez le syntagme : *X agit comme Y et devient Z*. Secouez le chapeau contenant les mots : *l'Un, l'étant, l'être, la substance*, tirez-en trois, au hasard, et introduisez-les, toujours au hasard, dans les béances du syntagme consentant. Parmi les parménidiens, antiques ou modernes, vous en trouverez certainement au moins un qui ait énoncé la *sagesse*, découverte de cette manière.

Je décris tout objet soit par le chiffre soit par la mélodie - son immanence quantitative ou sa transcendance qualitative. Mais si le chiffre rend le véritable fond, indépendant de mes yeux ou lubies, la mélodie le munit d'une forme, et cette mélodie préexiste dans mon regard. *La musique, dans les choses sensibles, est créée par une musique qui leur est antérieure* - Plotin.

Les rapports entre le langage, la représentation et la réalité : dans le discours, la volonté du sujet vise la réalité, mais l'outil du sujet, le langage, traduit cette volonté en références d'objets qui font partie d'une représentation. Le même discours, proféré par deux sujets différents, peut viser la même réalité, mais leurs représentations ne sont jamais identiques. De plus, leurs outils d'interprétation sont toujours différents. Donc, si nous ignorons le sujet d'un discours, ses symboles linguistiques ne renvoient à aucun contenu représentatif objectif, contrairement à ce qu'en pense Hegel : *Le symbole est un signe, dont l'extériorité comprend déjà le contenu de la représentation* - *Das Symbol ist ein Zeichen, welches in seiner Äußerlichkeit zugleich den Inhalt der Vorstellung in sich*

selbst befaßt.

Le terme de *sens*, par rapport à une phrase, s'emploie dans trois sens différents : dans le langage lui-même – l'arbre grammatical, la formule logique, fixant l'ordre des relations référencées ; dans la représentation sous-jacente – l'arbre conceptuel, les faits, résumant le succès de l'évaluation de la formule logique ; dans la réalité – l'arbre unifié, le degré de congruence des faits avec la matière objective et la logique.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Comme la *blancheur* ne peut pas être définie sans qu'on ait défini ce qui peut être *blanc*, de même manipuler la *vérité* sans avoir défini ce qui peut être *vrai* est une niaiserie, dans laquelle tombent tous les philosophes. La bonne question posée, tout de suite surgira le seul domaine, où la notion de vérité ait un sens sérieux et rigoureux, - le langage. Si, en plus, on veut qu'on soit conforme (adéquat, compossible) à la réalité, on aboutira à la représentation non-langagière ; dans un langage on formule des propositions, interprétées dans le contexte d'une représentation.

Un fait, c'est la triade – objet, attribut, valeur. Un événement – une modification de faits. Or, dans la réalité il n'y a ni objets, ni attributs, ni valeurs ; ce sont des concepts de la représentation. Tous les phénomènes sont des noumènes.

Deux clans d'égale niaiserie : les absurdistes – la contingence est une nécessité à acclamer, et les rebelles – la nécessité est une contingence à

abattre. La même jonglerie verbale qu'avec l'être et le non-être de leurs ancêtres.

Le terme d'*objet* aurait dû être réservé à la représentation (et être exclu de la réalité), où cet objet s'inscrit dans des structures syntaxiques et sémantiques, possède des attributs et propriétés, son cycle de vie étant gouverné par des règles et par son essence. Mais cet objet doit correspondre à un conglomérat d'atomes ou à une image (existante ou pas) dans la réalité humaine (*das Dasein*), et ce qu'on pourrait nommer *chose en soi*. Sans cette notion, il serait difficile de rendre compte du fait, qu'aucun *objet* ne puisse être équivalent (adéquat) à la *chose*. Mais on ne connaît la *chose* que représentée en *objet*.

La partie créative de la vie est dans les va-et-vient entre la réalité et ses représentations ; l'esprit scientifique est dans la recherche d'une adéquation entre ces séjours, et plus convaincante est celle-ci, plus grand est le talent. L'âme d'artiste est dans l'affirmation d'autonomie des représentations, et la distance, ainsi créée, maintenue, maîtrisée, reflète le *même* talent ; c'est celui-ci qui est le *même*, dans l'éternel retour [nietzschéen](#), il est le contenu créatif du devenir – la répétition de la différence, plutôt que celle de l'identité.

Dans la résolution magique de nos problèmes quotidiens - aucune trace d'un *backward-chaining* dans l'emploi de nos connaissances ! Et l'on ne reconstitue notre démarche qu'en remontant la chaîne abductive, justificative. La magie reste entière. *Les connaissances agissent en éclairs ; le discours n'en est qu'un long tonnerre postérieur* - W.Benjamin - *Erkenntnis gibt es nur blitzhaft. Der Text ist der langnachrollende Donner.*

Le Langage et la Représentation

Les rapports entre la valeur langagière 'blanc' et l'instance (élément) 'blancheur' de la classe 'couleur' sont d'une totale banalité (les substances, c'est à dire les instances et les classes, n'étant pas langagières mais conceptuelles). Il fallut toute l'équilibristique sophistiquée de [Heidegger](#), pour l'embrouiller dans les oppositions amphigouriques ridicules : étant - être, présent - présence (*anwesend* - *anwesen*). Des foules de bavards imitèrent cette logorrhée parménidienne, creuse et disgracieuse.

L'idée n'est pas une donnée, qui désigne, mais une requête, qui interroge ; elle est davantage dans le modèle que dans le langage ; l'essence du mot n'existe pas, n'existe que sa fonction désignatrice ; ce n'est pas aux symboles qu'elle renvoie, mais aux objets du modèle.

Toute théorie s'articule dans un *langage* conceptuel de *représentation*, et elle est sondée par un *langage* naturel de *communication*. Le premier n'a presque rien de langagier, le second n'a presque rien de représentatif, et c'est l'imbroglie entre les deux qui est entretenue par les philosophes, attribuant au second des propriétés du premier.

Ce que j'appelle monde conceptuel est un *vécu*, ordinairement chaotique, qu'une sollicitation langagière anime, organise, focalise pour résoudre le problème, que dégage du discours notre machine logique. Toute théorie et tout modèle logent dans ce monde bercé par le désordre. Le langage, lui, ne contient ni théories ni esprit.

Pour les tâches de représentation on devrait exclure le terme de *langage*

et parler d'*outillage conceptuel*. Le langage n'intervient que dans des règles et dans des requêtes du modèle conçu.

Penser, c'est être plus à l'aise à manier les étiquettes des choses plutôt qu'à remuer les choses elles-mêmes.

Le dire de la pensée (Logos), les structures de la pensée (les Écoles), l'image de la pensée (la société) - c'est dans ce sens, que le mot évoluait dans l'Antiquité. Aujourd'hui, il emprunte le chemin inverse.

Il ne faut pas être excessivement perspicace pour voir, que le mythe (discours sans références) rencontre, au sommet, le logos (discours référencé). La réaction intelligente eût été de se rire du logos et de s'adonner au mythe. Mais c'est la réaction bête qui l'emporte : surcharger le logos et laisser s'échapper le mythe. L'inexistentialisme ailé céda à l'existentialisme zélé.

Le regard, en littérature, c'est l'élégance du passage du mot à la vie, sans trop s'attarder au modèle. Se barricader dans le modèle est la tare du scientifique borné.

La quête du réel élabore le modèle ; la quête du concept aboutit à la référence ; la quête du vrai bâtit l'énoncé. Ne pas se tromper de type de quête ni de genre de son produit. Savoir intervertir leur chronologie ; cacher la main et son pinceau, le pied et sa danse, mais pas le visage.

Ce livre a bien une *ambition* philosophique : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble (donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

L'Être est le résumé latent ou le refuge de toutes les *réponses*. Mais *sa maison serait le langage* - Heidegger - *die Sprache ist das Haus des Seins*, langage, qui n'est que l'art des *questions* !? Et l'on ne peut interroger que des modèles, c'est à dire des représentations de l'*être-là* (il est instructif et comique de comparer avec Hegel : *La langue est l'être-là du soi* - *Die Sprache ist das Dasein des Selbsts* - des chiasmes à n'en plus finir...). Leur misérable être est un sédentaire collé aux fenêtres d'un asile pour verbes abusés ; vivent les ruines du *devenir*, de ce vagabond sans toit ni loi, touchant, dans ses souterrains, au Verbe pur et crucifié !

Les philosophes et les poètes d'origine possèdent la Maison, mais restent des errants sans atelier ni maison - R.Char - ruines, le nom que prend la Maison ainsi possédée et qui cesse d'être habitable. Ce qui réside *légalement* dans le langage porte un nom beaucoup moins ectoplasmique - la vérité cadavérique, réceptacle du désoubli de l'Être. Les ruines, cette vénérable demeure, hantée par le rêve et la caresse, où l'on héberge les invariants de tout mouvement (Goethe, n'y voyant aucune tour debout, ne reconnut pas les ruines discrètes). L'être n'habite que la réalité, il est la chose, qui est source des objets de la représentation et cible des mots du langage.

La logique, ce modèle-noyau intemporel, donnant lieu à trois super-structures *spatiales* : la profondeur scientifique, la hauteur philosophique, l'étendue langagière.

Si, à gauche et à droite de l'opérateur indo-européen *être*, se trouvent deux références respectives d'objets, et si la proposition associée s'évalue à *vrai*, on arrive, par unification d'arbres, à l'identité, cette misérable identité, qui donnait tant de mal et faisait plisser tant de fronts, à commencer par celui de Wittgenstein (*l'identité est le diable en personne, et la négation - l'enfer - die Identität ist der Teufel selbst und die Verneinung die Hölle*). C'est la portée des quantificateurs existentiels qui

pose problème, mais c'est une tâche de représentation et non pas de logique. L'ahurissement des philosophes, face à l'existence ou à l'identité, à commencer par [Wittgenstein](#) lui-même, s'explique par leur incapacité de distinguer entre trois domaines, où ces notions ont un sens : la réalité, la représentation, la logique.

Les symboles (ou les signes) sont des représentations minimales, des équivalents de noms, c'est à dire de références directes, d'accès immédiat aux faits par un méta-attribut de dénomination. Mais les connaissances s'attachent non pas aux symboles, mais au nom interne unique, qui, souvent, reste cryptique ou imprononçable tel le nom de Jahwé.

Tout ce que nous connaissons de la réalité provient de nos représentations ; l'appel à la réduction phénoménologique est creux, puisque il est impossible de s'abstraire du réel plus que nous ne le faisons déjà. Mais l'appel à la réduction eidétique est encore plus irrecevable, puisque l'essence pure des phénomènes s'ensuit immédiatement des concepts, formés dans la représentation. La phénoménologie, comme la philosophie analytique, sont deux charlatanismes, fondés sur l'inattention à la représentation, cet univers médiateur, qui se loge entre la réalité et, respectivement, la conscience ou le langage.

Le cerveau de l'homme, ce sont trois machines : la conceptuelle, la linguistique et la logique. Le plus curieux, c'est que chacune d'elles, apparemment, contienne les deux autres ! La mécanique terrienne s'insurge, la mécanique sublunaire triomphe !

Tout événement a trois valeurs : la symbolique (nos langages), la scientifique (nos représentations), la mystique (nos intelligences et sensibilités). Chacune des trois peut ignorer les deux autres ; seule la philosophie en tente l'équilibre.

La représentation est la maîtrise des substances, et la volonté est le reflet des apparences - telle est la banalité pragmatique ; mais pour **Schopenhauer**, c'est l'inverse : la volonté serait une substance transcendante et la représentation - une apparence transcendante. Ces avortons d'adjectifs faussent tant de généalogies.

Tout se modélise dans une représentation complète : la substance, l'essence, l'existence. On peut donc en chasser, techniquement, aussi bien le mot que la réalité, c'est à dire la métaphore et la sensation.

Trois rôles irréductibles du modèle conceptuel : servir de fond pour l'analyseur sémantique des requêtes langagières, évoluer intrinsèquement, mieux refléter la réalité de référence. Rôle d'axiome, rôle de théorème, rôle d'intuition.

Une image mentale peut avoir nettement fixé une chose, mais pour l'évoquer (viser, référencer, y accéder) on doit bâtir un chemin conceptuel ou linguistique, qui résume la connaissance (compétence) ou la maîtrise (performance) de la chose. Vision sans les yeux, lecture sans le texte jaillissent de l'âme à une profondeur, qu'aucun intellect ni aucune langue n'atteignent jamais. Le plus grand mystère de Dieu : l'esprit connaît l'essence avant d'évoquer la moindre représentation !

Les sens apportent à l'esprit des signaux émanant de la surface des choses ; l'esprit y introduit une épaisseur de concepts. Originellement, la langue vise les choses, mais sa richesse intrinsèque la réoriente vers l'univers des concepts ; on préfère l'interlocuteur qui cherche à l'observateur qui trouve. Et l'on finit, dans le plus pur des discours, par ne plus interpeller que les concepts. Les sens de l'homme, l'essence des concepts, les sens des idées - tel est le dénominateur phonétique commun de la triade : sensibilité, créativité, intelligence.

Bâtir un modèle ou l'interroger, l'intelligence de l'âme ou l'intelligence du langage ; la conception, enrichissant un discours intérieur, ou la construction, résumant un discours extérieur. Deux activités dont la seconde se réduit, à moitié, à la première. Pour l'intelligence, le modèle est au-dessus de la requête ; pour le poète, la requête s'émancipe du modèle ; pour le philosophe, celui qui sait préserver le mystère de la conception et du questionnement, - les deux se valent. *L'interrogation véritable n'exprime pas un problème, mais indique plutôt un petit mystère* – M.Merleau-Ponty.

Par complémentarité, on voit dans l'esprit l'opposé de la réalité, dans la liberté - celui de l'algorithme, dans l'être - celui du devenir. Mais ce n'est qu'une astuce verbale, conceptuelle ou réelle, qui détermine ta façon d'être borné.

Les termes préférés des philosophes de profession - l'être, l'essence, l'existence, la durée (comme le savoir apriorique : les substances, la causalité, la finalité, les liens spatio-temporels) - appartiennent surtout au méta-langage et seulement d'une manière exotique au langage lui-même. La manipulation des concepts méta-langagiers ne peut être qu'austère et pauvre, et les traiter rhétoriquement, comme s'ils étaient dans le langage n'est qu'un abus.

L'idée, se virtualisant dans les mots et s'actualisant dans les concepts, est trop près de la réalité, pour que je la prenne pour un point de départ vers la hauteur. Le mot ou le concept, au moins, par leur aspect plus hautain, promettent des chutes plus retentissantes.

La vie de l'homme est la triade : le monde, la représentation et la volonté ; et [Schopenhauer](#) se trompe en mettant *EST* à la place de *ET*. Vu à travers le langage, où se croisent ces trois branches, et en privilégiant la fonction enveloppante, face à la développante, on aboutit à la belle triade

kantienne : *la volonté, le libre arbitre, la maxime - Wille, Willkür, Maxim.*

Spinoza et Leibniz confondent, tout le temps, la représentation avec l'expression, en voyant dans les attributs (ou la monade finie) expression de la substance (de la monade infinie) et non pas représentation ; l'expression n'est qu'un mode d'accès langagier au déjà représenté.

La philosophie est la promptitude et la maîtrise pour sauver le plus défaillant des trois protagonistes : l'intelligence, le langage, la sensibilité. Ce qui est infiniment plus élastique que la vue bien bornée et partielle de Wittgenstein : *La philosophie est une lutte contre la manière, dont le langage ensorcelle l'intelligence - Die Philosophie ist ein Kampf gegen die Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache* - la philosophie, au contraire, est la fusion avec le langage, la confiance faite au langage, au détriment de la réalité et de la représentation.

L'étant représente et le fond et la forme : le fond est l'étant, qui rend l'essence des choses, *la forme est l'étant, qui donne l'être aux choses* - R.Lulle (Heidegger, à tort, attribue cette prérogative de la forme - au langage ; son être est le fond et son étant - le fondé).

La notion de *néant* n'a d'intérêt que lorsqu'une requête infructueuse d'existence peut, sous d'autres conditions, aboutir à l'existence d'objets. Et ces nouvelles conditions de néantisation peuvent être dues à : un autre instant dans le temps, une adaptation du modèle (face à la réalité), une modification du langage (face au modèle). Le Néant général, qui ne serait pas lié à une requête donnée, est un concept creux et vide - l'idée même de néant est un néant d'idées.

Percevoir, concevoir, interroger le conçu - tel est le cycle de la connaissance. Sentir l'existence dans le réel, créer le concept dans la représentation, interpréter la pensée dans le langage, revoir le concept.

L'origine des concepts (objets ou relations) d'une représentation est triple : des espèces-constants de la réalité, la langue, le libre arbitre. Trois clans, qui n'en reconnaissent qu'une seule, sont, respectivement : les **platoniciens**, les philosophes analytiques, les poètes. Avec leurs dominantes – la science, le bavardage, la musique. Vue sous cet angle, la philosophie ne peut être que de la poésie.

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les **kantiens** n'attribuent à la raison que la troisième tâche : la faculté unificatrice de l'entendement. *Comprendre, c'est, avant tout, unifier* – A.Camus.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Comme le signe d'égalité, '=', en mathématique, le verbe indo-européen *être* est employé pour désigner des relations différentes, dont les principales sont l'identité (y compris l'instanciation comme cas particulier) et la copule (impliquant des valeurs d'attribut). Dans le cas de l'identité, le domaine d'évaluation comprend toutes les substances représentées (au sens **aristotélien**), ce qui résout complètement le problème d'existence.

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fâcheuse *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendantal* sont des fumisteries gratuites, nées

dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

Il y a bien une philosophie du fond (autour de l'être, présent en réalité, en représentation, en langage) et une philosophie de la forme (autour du devenir, traduisant la création divine ou humaine). Plus d'intensité comporte la création, moins d'importance préservent les choses invoquées. Et lorsque la même intensité couvre de vastes ensembles de choses, on parle d'éternel retour, qui est oubli des choses et fusion avec le flux créateur. Le retour est antonyme d'approfondissement, de progrès, de négation ; il est la voix d'acquiescement au monde.

Dans la représentation, inévitablement, il y a des parties homomorphes à la réalité modélisée ou au langage bâti par-dessus : la réalité fournit des espèces et genres physiques, chimiques et biologiques, et le langage - certains concepts nés dans la civilisation correspondante. Mais l'essentiel de la représentation est construit par un libre arbitre du sujet-modeleur (les Grecs appellent la représentation - *fantaisie*). *Pour passer à une autre philosophie, on passe, forcément, à un autre langage, à d'autres représentations, à d'autres noms, que choisit notre libre arbitre -* J.G.Hamann - *Bei einer andern Philosophie, ist eine andere Sprache unvermeidlich, andere Vorstellungen, andere Namen, die jeder aus seiner Freiwilligkeit bezeichnet.*

Non seulement mes sensations sont communes au genre humain tout entier, mais elles n'entrent jamais en contradiction avec la réalité des choses ; le bon sens ne fait que ratifier les données des sens ; la connaissance représentée est donc en contact direct, même inconscient, avec le réel. La gnoséologie contient peut-être l'ontologie, mais l'observation ouverte, évidemment, est plus vaste que la connaissance fermée. Les modèles ont beau se ressembler, les langages divergents créent des copies-requêtes non-unifiables.

L'être, c'est ce fond de la réalité, matérielle ou mentale, qui joue trois rôles dans trois domaines disjoints : il guide la représentation, inspire les requêtes, sert de référence pour valider la représentation. Et son maître s'appellerait le *moi transcendantal*, celui qui défie toute science ; il est le complément intellectuel de son homologue artistique, du *moi inconnu*.

Kant traite les catégories aristotéliennes de rhapsodies et propose sa propre Table, où apparaissent, en plus, *modalité, négation, causalité*, mais qui se réduisent, pourtant, aux *règles et relations*. Tous les deux pensent qu'ils creusent l'être, tandis qu'ils ne font qu'effleurer le travail préliminaire de toute représentation. À ce stade, l'intelligence consiste à se débarrasser des traces de la langue ; celle-ci ne doit apparaître que par-dessus une représentation achevée.

Toute partie du réel peut être confiée soit à nos yeux soit à notre regard, soit à un examen rationnel soit à une (re)création artificielle. Dans le premier cas, les mots et/ou les concepts développent suffisamment les choses dociles, c'est le cas de la science et de la vie au quotidien. Dans le second cas, les mots et/ou les concepts ne font qu'envelopper les choses insaisissables en s'en émancipant (*émancipation* aurait dû signifier – renoncer à la mainmise sur les choses ou les actes par les *mains*, au profit de la tête), c'est le cas de la philosophie et de la poésie.

Les modèles résument les sensations et pré-formatent les idées. On ne demeure que dans la réalité ou dans les modèles, et c'est plutôt les idées, c'est à dire requêtes ou hypothèses, qui pourraient servir de ponts, construits sur des modèles et maintenus par le langage. Plus vaste et mieux organisé est l'intelligible, plus souvent il sert d'origine aux idées, puisque le sensible devint docile ; la représentation munit le sensible de corps, c'est à dire de squelette et de muscles, que le langage anime par son souffle.

La matière de la représentation est de nature factuelle, ce sont des substances modélisées. La matière de la pensée est réelle par son sujet, virtuelle par son dialogue, conceptuelle par son moteur de recherche, langagière par sa forme. Deux univers disjoints, sauf des pensées élémentaires, triviales.

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

Les égarements aussi bien du premier que du second [Wittgenstein](#) sont dus à la même méprise : occulter la place de la représentation entre la réalité et le langage. Opposer les faits aux choses est absurde, puisqu'il n'y a pas (dans la représentation) de faits sans choses ni de choses – sans faits ; l'analyse du langage, dans l'oubli de la représentation, est une tâche banale et superficielle, n'apportant pas grand-chose de la réalité, puisque le langage interroge la représentation plus que la réalité.

Nos pensées ont trois sources : la scientifique (les représentations), l'empirique (les réflexes appris ou innés), la poétique (le langage). La pensée est d'autant plus pure, qu'une seule source la détermine.

Je n'aime pas l'étrangeté de l'interrogation, j'aime l'étrangeté des liens interrogés.

Dans la triade réalité - représentation – langage, les philosophes stoïciens et analytiques veulent occulter la représentation ; en plus, les premiers ne comprennent pas le langage et les seconds négligent la réalité ; ils restent en compagnie d'une réalité indifférente ou d'un langage désincarné. Tu ne seras ni scientifique ni philosophe ni poète, si tu cherches à *ne pas te*

laisser subjugué par la représentation - Épictète.

Le senti se rapporte à la réalité, mais le dit s'interprète exclusivement dans une représentation ; on ne peut strictement rien *dire* sur la réalité, ni sur les agglomérats d'atomes (minéraux, végétaux, animaux) ni sur les propriétés d'esprit (beauté, douleur, sens). Ce sont des choses en soi : *La chose en soi n'a que l'être* - Valéry.

Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y inscrire un savoir réel - Hegel - *Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein.* Que tu appelleras *savoir absolu*, où l'on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu (comme dans la *Science de la Logique* - qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè* - *Discours et Savoir* - *Von der Vernunft zum Verstand* - on ne trouve ni science ni logique). La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

Ma philosophie ne tend qu'à représenter et à tenter de voir ce qu'une représentation suggère de changer dans les valeurs et les connexions - Valéry. C'est la définition même du modèle ! Qui est non-langage, au-dessus de la vie-réalité. Aujourd'hui, tu serais cogniticien ! Comme Aristote et Kant !

Le problème ne vit que dans son langage, tandis que la solution consiste en substitutions, hors du langage, dans un modèle. *L'existence d'un problème suppose l'inexistence d'une solution* - F.Pessoa. On peut continuer à chanter une chanson même sans les oreilles, auxquelles elle fut destinée.

L'intelligence est dans la qualité du dialogue entre le mystère et le modèle.

Les mots sont une navette intelligente. *L'intelligence ne peut jamais pénétrer le mystère, mais elle peut et peut seule rendre compte de la convenance des mots, qui l'expriment* – S.Weil.

Le mot, dans ce livre, s'oppose tantôt à l'action sur les choses, tantôt au reflet prévisible des choses, tantôt au discours au niveau des choses. Il y perd, respectivement, en étendue, en précision et en pertinence, en ne gagnant qu'en hauteur. Ce qui est peut-être la première fonction du langage : *La langue apporte aux représentations une plus haute existence* - Hegel - *Die Sprache gibt den Vorstellungen ein höheres Dasein.*

Le rapport entre l'idée et le mot est celui entre *eidos* et *eikon*, entre représentation et expression, entre idole et icône, entre langage parlé et langage parlant. Platon, en donnant sa préférence à *eidos* au détriment d'*eikon*, nous voue aux idoles. Mais Heidegger, n'accordant de manifestation à son fantomatique être qu'en tant qu'un *devenir-mot* (*Wortwerden des Seins* ou *Offenbarung des Seins durch das Wort* - *révélation de l'être à travers le mot*), charge le mot d'un faix ou d'un fait impossibles ; à moins que ce fantôme ne soit qu'une ivresse qu'on provoque rien qu'en manipulant des étiquettes.

Le mot a deux entrées et deux sorties : il s'imprègne de la représentation et porte la volonté du locuteur ; il renvoie aux concepts et traduit les états d'âme ; ces deux courants s'entre-croisent, et, pour les démêler, on fait appel à la *déconstruction*.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des *concepts* d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* (Heidegger) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel)* – M.Tsvétaeva - *Französisch : Uhr ohne Nachklang,*

deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag).

Heidegger ne voit pas, que l'appel des choses et des relations retentit avant que ne soit prononcé le premier mot : *Aucune conscience ne précède la langue - Der Sprache geht kein Bewußtsein voraus.* Que St Augustin est brillant, avec la plus exacte des images : *Les mots ne font que nous avertir, pour que nous cherchions les choses - Hactenus verba valuerunt, quibus ut plurimum tribuam, admonent tantum, ut quaeramus res !*

Dans ma langue maternelle, les mots résultent de deux courants opposés, mais équilibrés : je l'écoute et je la fais parler. *L'arbre, au lieu de se dissoudre en représentations, peut me parler et susciter une réponse -* E.Levinas. Une langue étrangère est souvent, hélas, muette, et je la mets sous question et je cherche à faire passer ses aveux pour spontanés et sincères. Comment m'enraciner dans une langue, qui ne connaît pas mon enfance ? - et sous une torture verbale puis-je espérer une éclosion florale ?

Il n'existe pas de miroir fidèle, pour refléter l'homme ; la brisure ou la réfraction est dans chaque mot. C'est la routine des reflets-clichés qui fait croire en justesse de certains traits. Toute entrée dans l'univers des mots est métamorphique.

À part quelques traits phonétiques ou idiomatiques, la métaphore prend son envol dans la représentation sous-jacente et non pas dans la langue elle-même. Même le rapport entre les choses et moi-même, rapport reflété dans certaines métaphores, n'est pas une exception, puisque mon soi est également présent dans la représentation, comme tout autre sujet. Et je ne suis même pas sûr, que mon soi, surtout avec sa facette inconnue, y soit mieux représenté que celui des autres.

Formé sous l'influence des langues indo-européennes, le regard philosophique européen sur la structure du langage - sujet, verbe, objet - est sans intérêt. Tout langage doit offrir trois types de références : d'objet, d'attribut et de lien entre objets. Les catégories - syntaxique du sujet, lexicale du verbe, sémantique de l'objet - sont purement linguistiques, sans rapport avec le modèle conceptuel. La langue fournit le noyau (verbes, quantificateurs ou connecteurs) de l'axe syntagmatique, l'axe paradigmatique étant alimenté par le modèle.

Le pourcentage de présence, respectivement, du langage, de la représentation, de la réalité : en poésie - 80, 15, 5 ; en philosophie - 30, 50, 20. Dire, que le *langage est tout*, est exagéré.

La langue et la représentation du monde : la langue influe sur l'organisation du modèle conceptuel (qui est le seul à représenter le monde !). Aux hiérarchies de nature linguistique d'une langue peuvent correspondre des hiérarchies psychiques d'une autre. Ce qui se réduit au structurel ici peut n'être que descriptif ou déductif la-bas. On peut avoir un nœud unique dans un modèle à la place d'un beau branchage dans un autre. Mais tous les arbres possèdent les mêmes *cryptotypes*, de la racine aux fleurs.

La licorne n'existe pas : dans la langue, cela voudrait dire, que l'étiquette *licorne* n'est associée à aucun concept du modèle ; dans le modèle - que le concept *licorne* n'a pas été modélisé (mais il aurait pu l'être, pour exister au même titre que *vache*) ; dans la réalité - qu'aucun genre d'être vivant (corps organique) portant ce nom n'existe (et n'aurait pas pu exister). [Hegel](#) et Sartre (ou, avant eux, - Parménide et [Platon](#)) nagent au milieu de leurs avortons de termes - *non-être, néant, négation, exister* - qu'ils sont incapables de définir et se contentent d'un verbiage borborygmique et difforme.

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts, en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie la vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

Le langage, en mode routinier, n'est qu'un code d'accès, et très rarement, en mode-rupture, - une courroie de création. L'esprit possède et les langages et les modèles, et le premier critère de sa qualité est le contenu de ses modèles, auxquels renvoie un langage. C'est une question de goût et d'intelligence - avec quoi peupler ses modèles dynamiques : avec des fantômes ou avec des bases de connaissances, avec des déductions ou avec des faits. Le sot croit *créer en nommant* (M.Proust), l'artiste nomme en créant.

L'analyse linguistique est banale, rigoureuse et consensuelle, la synthèse des représentations est délicate, libre et individuelle - d'où l'engouement actuel pour la philosophie analytique et le désintérêt académique pour la représentation.

L'ambigüité de *bilden* : *éduquer* ou *produire une image*, d'où l'intérêt de la langue, *formant* la pensée. Le *fond* de la pensée ne s'éduque guère grâce à la langue ; tout ce qu'une langue apporte à la *forme* de la pensée est sa réceptivité face aux métaphores. La langue ne *modèle* pas, elle interroge des *modèles*. Sans le moindre élément fractal commun, les langues recouvrent pourtant les mêmes surfaces conceptuelles. Et surtout, les mêmes *types* de structures conceptuelles *a priori* leur sont sous-jacents et les mêmes types de logique *a posteriori*.

Dans l'esprit s'entrechoquent des *images*, dans l'intellect - des

représentations (*idoles*), dans la langue - des *signes*. Chez tout le monde - trois voies vers Dieu ; chez les créateurs - trois voix à *partir de* Dieu. Le mot, au sens noble, est un habile et *haut* réseau de signes, s'inspirant ou s'adressant aux images ou représentations *profondes*.

La fonction instrumentale est la fonction principale du langage dans tous les domaines, sauf en poésie, où le mot peut s'émanciper de la représentation sous-jacente ou n'en utiliser que les ressources métaphoriques.

La représentation, elle aussi, dispose de son propre langage, mais qui a, vis-à-vis de la langue naturelle, à peu près le même statut qu'un langage de programmation, surtout lorsque celui-ci est fondé sur la logique et est *orienté-objets*. Les requêtes, formulées dans ce langage artificiel, seraient l'équivalent des idées *platoniciennes*, indépendantes des mots et classées par type de fonction, de prédicat, d'événement, de substance !

Toute métaphore traverse le langage, le modèle et la réalité. Elle s'appellera *mot*, lorsque l'essentiel de ce parcours est langagier et débouchant sur un état d'âme *réel*. Elle s'appellera *idée*, lorsqu'elle s'attarde au milieu des objets-concepts du modèle.

J'use de mon français, comme j'use de mon algèbre ; des Bourbaki littéraires relèveront des bizarreries dans la notation de mes opérandes, mais ils devront s'incliner devant mes opérateurs aux singularités mieux dessinées que les leurs.

L'admirable langue allemande sachant si ironiquement rapprocher le sens des sens : *be-stimmen, définir* - munir de voix, *ge-hören, appartenir* - munir d'ouïe, *ent-sprechen, correspondre* - interdire de parole, *be-greifen, appréhender* - tenir avec les mains. Et ces belles oppositions : *gestimmt (accordé)* - *bestimmt, aufhören (cesser)* - *gehören, versprechen*

(promettre) - entsprechen, angreifen (attaquer) – begreifen.

Ce n'est pas la langue qui rend le monde intelligible, mais la représentation, de nature extra-langagière. La langue crée un dialogue avec le monde, elle le rend questionnable ou *demandable*.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Bon discours, poétique ou philosophique : le verbal (explicite) renvoyant au conceptuel (implicite). Mauvais, anti-poétique et professoral : le verbal sans attaches échafaudant le conceptuel gratuit et ad hoc. Le verbal sans contre-partie conceptuelle est du faux-monnayage.

Le langage, en tant que domaine, n'est pas plus énigmatique que la mécanique ; toutes leurs faces sont accessibles. En tant qu'instrument, il est une interface entre le modèle et l'homme, pour mieux appréhender la réalité. Les sommets et les gouffres, mathématiques ou poétiques, appartiennent au modèle ; le langage y apporte de la musique, qui ignore la profondeur et n'exprime que la hauteur. La partie commune et à la musique et à l'algèbre ne peut être que de l'algèbre, c'est à dire de la grammaire. Le langage est un outil d'entretien de l'arbre, pour manier les paraboles du grain, les hyperboles des floraisons, les ellipses des ramage.

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression

(structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

Quand on attend de la langue une tâche de représentation, on est plongé dans un emboîtement de matriochkas, une galerie de Dresde, une mise en abyme, une récursivité abusive. Le mot n'est pas signe (c'est le concept qui l'est) mais métaphore (par-dessus les concepts), tableau référentiel hors galeries facticielles.

Dans l'émergence d'un nouveau concept, les mots ne sont presque pour rien. Le concept doit sa détermination à la place dans un arbre (graphe) conceptuel, à ses liens sémantiques avec d'autres concepts, à ses attributs, aux rôles qu'il pourrait jouer dans des scénarios impliquant d'autres concepts. Magnifique prémonition de Valéry : *Au lieu de concept, on peut former une Scène*, réalisée en Intelligence Artificielle ! Les mots ne servent que de mode d'accès plus ou moins paraphrastique aux objets. Dire que les concepts proviennent du langage et non pas de la science (W.Benjamin) est une pitoyable ânerie !

La mathématique est la seule science, où le conceptuel coïncide presque d'avec le langagier et où les modèles ne *représentent* pas la réalité, mais sont des produits de notre esprit. Et les *représentations* algébriques sont beaucoup plus élégantes que les représentations empiriques. Hélas, la beauté des constructions mathématiques ne peut pas être rendue dans une langue naturelle.

La première fonction du langage est la requête du modèle, non de la réalité. Plus on est intelligent, plus près du moi, et plus détaché de la réalité, est le modèle. Et je finis par remonter du mot vers sa source intérieure en moi au lieu d'en chercher une projection extérieure.

Le verbe *être* dans l'intelligence artificielle (ou épistémologie appliquée). Il

peut être syntaxique - par dérivation ou instanciation, sémantique - par attribution ou liaison, pragmatique - par réaction verbale associée aux liens. L'être ontologique s'ensuit d'un *attachement* syntaxique réussi. Tout cela est parfaitement opératoire, à comparer avec le délire verbal sur ce sujet chez les *penseurs*, qui en torturent les modes, temps et aspects.

Le mot est défini par la triade - ses relations avec la réalité, la représentation et la langue ; un métèque peut maîtriser parfaitement les deux premières facettes, mais tant de nuances purement langagières lui échapperont à jamais ; tant de ses idées aériennes dégringoleront à cause de la lourdeur de ses mots désarticulés.

La vivacité d'un discours est fonction d'audace des hypothèses et de pittoresque des chemins d'accès aux objets ; le calme n'y a pas beaucoup de place, il sied plutôt à la représentation qu'à la donation de sens. *Aux turbulences des hypothèses nous préférons une calme énumération de faits du langage - Wittgenstein - Statt der turbulenten Mutmaßungen wollen wir ruhige Erwägungen der sprachlichen Tatsachen* - comme si les faits du langage étaient libres de la formulation d'hypothèses turbulentes !

Trois vues du langage, à partir : de la réalité, du modèle, de la langue. La première, pragmatique (sciences humaines) - la plus vaste et vague ; la deuxième, conceptuelle (mathématique) - la plus haute et ouverte ; la troisième, fonctionnelle (linguistique) - la plus profonde et fermée.

L'unité sémantique première n'est ni le mot ni la proposition (Frege et Wittgenstein), mais la référence d'objet, de valeur ou de relation, qu'il s'agit d'unifier avec la représentation.

La pensée n'est pas nécessairement plus objective que la représentation (Frege) ; elle fait appel aux mystères (la nécessité divine) de la réalité, aux problèmes (le libre arbitre) de la représentation, aux solutions

langagières (la liberté stylistique) ; mais, peut-être, ce qui mériterait le nom de pensée ce serait un énoncé, qui spécifie, à la fois, le domaine du réel, se limite à une théorie représentative, et accuse un genre littéraire, - ce ne serait qu'une pensée mécanique, la vivante violentant et le réel et le représenté et l'exprimé.

Le terme de langue couvre trois entités profondément différentes :

- un système de signes faisant abstraction de son usage et comparable en tout point avec un langage de programmation : alphabet, vocabulaire, morphologie, grammaire - astucieux, rigoureux et délicat, mais sans vraiment de merveilles
- un système bâti au-dessus d'un modèle conceptuel - un outil de connaissance et de communication ; on devrait parler de langage
(*Le langage est relais par signes* - Valéry - la plus précise des définitions !)
- un outil d'expression, le modèle sous-jacent fondé sur l'esthétique ; strictement parlant, à chaque usage on y crée une nouvelle langue.

Trois domaines, dans lesquels se définit l'existence : dans la réalité, l'essence, ce sont des contraintes que vérifient les objets, - déjà *existants* ! - et l'existence, ce sont les pourquoi et comment, accompagnant les vicissitudes des objets ; dans la représentation, l'essence, ce sont des contraintes que doivent vérifier les candidats à l'existence, et l'existence, c'est le constat de la réussite des candidatures ; dans le langage, l'existence, c'est la présence dans un vocabulaire, accompagnée d'une définition de son essence.

La langue n'est fidèle qu'au modèle, au-dessus duquel elle est bâtie ; face à la réalité, tout langage est ésopique ; et le poète est celui qui contourne le modèle et s'adresse directement à la réalité, en préférant *la vicissitude du tâtonnement à l'éloquence du fait* - B.Pasternak - *красноречью факта превратности гаданья*, les «faits» faisant partie du modèle.

Le sobre partisan de l'objectivité dénonce l'ivresse du subjectif ; mais il ne voit pas que, tous les deux, ils aboutissent aux mêmes modèles, et que la seule chose, qui les distingue, c'est le langage catégorique du premier et le langage métaphorique du second. L'oubli ironique de l'Être intouchable n'a aucune influence sur l'édifice de l'Étant ; c'est le langage qui en fait caserne ou ruines, étable ou souterrain, langage, qui serait (l'architecture de) la demeure de l'Être (Heidegger).

La représentation est une tâche conceptuelle, où la langue n'intervient presque pas ; la langue y est statique et la conception - dynamique ; l'expression, en revanche, résulte de la confrontation entre une représentation statique et une langue dynamique. *Conception instrumentaliste : on rattache aux représentations, conçues au niveau pré-linguistique, des signes, afin de faciliter les opérations de pensée – J.Habermas - Die instrumentalistische Auffassung, wonach den vorsprachlich ausgebildeten Vorstellungen Zeichen angeheftet werden, um Denkopoperationen zu erleichtern.*

La langue, visiblement, participe à la formation des conceptions du monde, mais pas tellement à la représentation de la réalité ; la trace langagière la plus visible y consiste à choisir, pour une tâche représentative, entre soit un accident soit un concept, concept traduisant le doute, l'ironie, l'activisme, l'émotivité. Mais le gros noyau de la représentation ne dépend guère de la langue.

Quand on refuse au modèle et à sa supra-structure, le langage, le rôle créateur de vérités, c'est à dire d'identités, de mesures et de logiques, on devient pyrrhonien, pour qui toute chose est *indifférente, immesurable, indécidable*. Le dialogue *moi-réalité* n'existe pas ; il fait partie du tétralogue : *moi - modèle - langage - réalité* (je sais, qu'il n'y a pas de nombre deux dans *dialogue*, et, par exemple, dans la plupart des dialogues *platoniciens* figurent plus de deux interlocuteurs).

L'intelligence la plus profonde consiste à savoir naviguer au milieu des modèles, sans me laisser dominer par des courants langagiers ; ce sont ces courants, dans lesquels se noient la plupart des jargonautes ontologiques. Mais l'intelligence la plus haute est dans l'art des voiles sachant se servir du souffle de la langue, maîtriser le cap orphique de moi-même et lire les cartes de mes modèles stellaires.

Le summum de l'intelligence artificielle sera atteint, lorsque sera créé un modèle du monde, dans un langage logique universel comprenant un noyau déductif et abductif, avec l'ensemble de ses relations syntaxico-sémantico-pragmatiques, et dont les langues vivantes seraient interfaces.

La langue a un double rapport : à l'art et au savoir, d'où ses deux manifestations - le style et la quête. Elle est active et créatrice, sur la première facette, passive et subordonnée - sur la seconde. La représentation, implicite ou fantomatique, fait que la langue touche au réel toujours à travers le voile des concepts ou images, qui, à leur tour, en attendent l'écho : *La connaissance pressent la langue, comme la langue se souvient de la connaissance* – F.Hölderlin - *Wie die Erkenntniß die Sprache ahndet, so erinnert sich die Sprache der Erkenntniß.*

Une langue, c'est une forme qui se plaque sur un contenu ; sa forme, c'est sa grammaire (syntaxe et morphologie) et son vocabulaire auxiliaire (lexique logique et utilitaire) ; le contenu (strictement parlant, - hors de la langue), c'est le modèle (objets et relations) auquel elle est superposée. Sans le modèle - pas de signification de mots, et même pas de mots.

Strictement parlant, les seuls mots du vocabulaire à avoir un sens (indépendamment de la représentation sous-jacente) sont les mots auxiliaires de la logique (les concepts logiques sont les mêmes pour toutes les langues, mais leurs traductions portent des traces grammaticales et

morphologiques de chaque langue particulière). Ces mots reflètent les négations, les quantificateurs, les déterminants, les connecteurs, les modalités. Chaque langue a, en plus, une hiérarchie *spatio-temporelle* implicite de ces constantes méta-logiques, sous forme des priorités dans l'analyse et la transformation des phrases en propositions (distribution de parenthèses).

Les mots exprimant la modalité (par laquelle un sujet formule sa vision des objets – hypothèses, intentions, mémoire, connaissances), sans avoir un sens sémantique propre, ont un méta-sens, sous forme de mondes hypothétiques, éventuellement incompatibles avec les mondes avérés ou validés.

Finalité sans fin, ce charabia est la traduction officielle en français de la définition [kantienne](#) du beau. Joli pour l'oreille et idiot pour la jugeote. *Vorstellung ohne Interesse an seinem Dasein und ohne Begriff* – *représentation, sans renvoi à la réalité et sans concepts* – une belle définition de la poésie (qu'il ne faut pas généraliser à l'art tout entier) : les concepts naissant de l'expression, cette représentation métaphorique, détachée de la réalité par l'audace du langage.

Le dualisme [cartésien](#), réduisant le monde soit à l'âme soit à la matière, infligea une grande injustice à la langue, qu'il classa parmi la matière (les philosophes analytiques, pour réparer les dégâts, tombèrent dans une hérésie encore plus grave). Or, l'âme qui conçoit et l'âme qui exprime, l'esprit et le goût, le modèle ou la quête, ce sont deux facultés si différentes et si autonomes, que la sainte triade, réalité - modèle - langage, s'impose. D'ailleurs, [Descartes](#) voit dans l'homme non pas une dualité, mais une triade, puisque les sens n'appartiennent ni à l'âme ni au corps, mais à leur fusion inextricable.

F.Hölderlin et [Heidegger](#) ont tort d'opposer le pathos sacré de la quête

grecque à la sobriété junonienne du don de représentation - ce sont deux dons incomparables, l'un artistique et l'autre intellectuel, l'un langagier et l'autre conceptuel. Nietzsche trouve une opposition plus juste entre deux types d'art, entre deux genres de pathos : Apollon et Dionysos.

Face à un modèle du monde, la fonction première de la langue, comme d'une interface graphique en informatique, est la fonction instrumentale ; mais la langue, comme le graphisme, dispose de ses propres ressources d'expressivité, et quand elle y place son message principal, elle devient art et rend secondaires et le savoir et l'intelligence ; l'essentiel n'y sera plus l'accès aux objets, mais l'harmonie du parcours.

La vie se compose d'empreintes et de rêves. L'évoquer dans un langage est également ardu, mais la difficulté de la seconde tâche est qu'il faille s'interdire l'usage de miroirs, tandis que la première est toute de miroirs. L'artisanat de l'axe et l'art du levier.

Dans la réalité on trouve les visages, dans la représentation – les rôles, dans le langage – les masques. Le bon écrivain est un dramaturge, sachant choisir son genre, son drame et sa scène, mais il doit se résigner à ne manipuler que les masques, tout en songeant aux visages.

Il y a maintes facettes de la réalité, rendues si parfaitement par nos représentations et nos langages, que leur mystère ontique devient inutile et superflu ; mais les meilleures des facettes humaines, où se croisent les émotions, les beautés et les rêves, sont si incompréhensibles et irréproductibles, que le seul but de notre *dit* devrait y être - faire ressentir l'*indicible*.

Le signe n'a pas deux (comme disent les structuralistes), mais trois faces : morphème dans la langue, référence d'objet-relation dans le modèle, référent d'espace-temps dans la réalité.

La représentation répond à la question *qu'est-ce qu'un tel objet ?* Le langage (aussi bien le naturel que l'artificiel) offre des moyens de répondre à la question *comment peut-on référencer un tel objet ?* C'est ainsi que naissent les métaphores ou les formules logiques.

Pour interroger nos modèles, nous avons deux langages : le premier, pour requêter l'aspect syntaxique (connaissances aprioriques), ne faisant même pas partie de la langue naturelle, et le deuxième, celui des propositions en langue naturelle, pour sonder la sémantique ou préparer la pragmatique. Dans le premier, l'homme dispose d'une véritable *bibliothèque* de requêtes prédéfinies, commune pour toutes les langues et semblable à ce qu'on trouve dans des langages informatiques.

Chaque langue a son magnétisme particulier, dû à la civilisation nationale et non pas à la langue elle-même : dans des langues différentes, la référence des mêmes objets et liaisons provoque des ondes esthétiques différentes, ce qui disqualifie toute traduction mot-à-mot. Le plaisir de la forme peut s'émanciper du contenu, ce que n'admet pas M. Bakhtine : *Hors d'une référence au contenu, la forme ne peut être signifiante au plan esthétique - Вне референций на содержание, форма не может быть значимой в эстетическом плане.*

L'affligeante cécité des philosophes du langage, qui voient l'unité sémantique de base dans le mot, la phrase ou le discours. Chez les linguistes, c'est encore plus bête – les groupes verbaux ou nominaux. Seule la philosophie comparée, pratiquée par des polyglottes, désigne les références d'objet ou de relations comme entités, suivant immédiatement les appels infra-langagiers.

Les linguistes cherchent la source de la sémantique dans de vagues sens lexicaux du signifiant, tandis que cette source est ailleurs et elle est

double : les relations dans la représentation non-langagière (liens sémantiques – spatio-temporelles, causaux, mais aussi liens syntaxiques – références des substances) et le style dans la langue (les tropes).

La langue et la pensée. Leurs rapports avec le réel et le modèle sont assez proches, mais leurs structures sont fondamentalement différentes : la pensée suit la représentation, c'est à dire des objets et des relations, tandis que la langue s'occupe surtout des chemins d'accès à ces entités, et ces chemins peuvent être très différents dans des langues différentes, les pensées reflétées étant identiques. C'est ainsi que naît un véritable style littéraire - de la subtilité des accès.

La philosophie n'habite que le langage (et non pas les concepts ou les vérités), puisque la consolation ne peut venir que du langage, et que, pour le philosophe trop réaliste et trop borné, la réalité et la représentation devinrent trop mystérieux ou trop techniques.

À la base de toutes les langues se trouve une grande banalité ... ignorée de tous les linguistes : les mots (sons ou morphèmes) ne servent qu'à référencer les objets et les relations. À partir de là - l'histoire forme les grammaires, et les enfants l'apprennent avec une facilité prodigieuse, parce que la référence d'objet ou de relation est un méta-concept inné, a priori, et ce rapport est la seule *méta-grammaire universelle* que l'*apprentissage universel* instrumentalise. Les linguistes suivent le chemin inverse ; ce qui est sensé pour une machine est erroné pour l'homme. Des *universaux linguistiques* (N.Chomsky) n'existent pas.

La *philosophie du langage*, si galvaudée outre-Atlantique, n'a aucun thème valable ; n'est possible que la *poésie du langage*, l'étude des déviations tropiques ; le langage a deux faces, l'interne (morphologie, syntaxe, logique, grammaire) et l'externe (associations avec des objets et relations du modèle représentatif) - je n'y vois aucune place pour un regard

philosophique. Quant au sens, il se forme déjà au-delà du langage, avec des valeurs de vérité et de substitutions ; et il ne peut pas sortir du psychologisme.

La langue, ce sont des matériaux de construction, plus les normes de leur résistance ; le discours personnel, c'est l'œuvre d'un architecte, bâtie sur ses représentations, face aux exigences de la réalité ; la langue ne peut avoir de *relations algébriques* qu'avec des représentations, et donc toute idée d'un isomorphisme quelconque entre la langue et la réalité (Wittgenstein) est une pure absurdité. Et lorsque la langue suit de trop près la représentation, disparaît toute créativité de l'ange et s'installe le mal de la bête : *Le mal radical - la chute du langage dans la représentation* – J.Derrida.

Ni la langue, ni, encore moins, la logique ne représentent le monde (comme le pense Wittgenstein) ; elles ne font qu'en interroger des représentations. Le monde, lui, est plein de beau, de bon et de mystérieux ; mais je me demande, si j'habite le même monde que Wittgenstein, pour qui celui-ci est démuné et d'éthique et d'esthétique, et, en plus : *On n'y trouve aucun mystère - Das Rätsel gibt es nicht*, tout en le sentant à ses frontières.

Ma vision-compréhension est, en grande partie, un emprunt au patrimoine commun des hommes, mais mon regard, c'est ma vision-crédation, qui commence par un détachement, par volonté ou par révélation, du monde connu, nommé. Nommer ne fait pas partie des prérogatives du regard (mais référencer, relier des noms avec de bons connecteurs - oui) ; le regard, c'est une projection du verbe sur un modèle du monde. *Théorie* voulait dire, jadis, - *regard*. Le regard est réduction de toute observation en introspection.

Dans une représentation, toute catégorie, projetée sur la réalité ou sur le

langage, devient, respectivement, une allégorie ou une tautologie, c'est à dire qu'aucune homologie ne peut exister entre représentation et réalité et que le langage n'apporte rien à la représentation.

Dans une représentation, les substances auraient pu s'appeler $s_1, s_2, \dots, s_{857}, \dots$, et les relations - $r_1, r_2, \dots, r_{964}, \dots$, sans qu'aucune trace d'une langue vivante n'y intervienne. La langue enveloppe une représentation déjà prête ; dans le cas d'une langue indo-européenne, les noms s'associent avec les substances, les verbes - avec les relations, les adjectifs et adverbes - avec les valeurs. La grammaire interne achève ce travail, pour permettre de formuler des requêtes logiques du monde modélisé. Dans l'exploration du monde, les propositions sont donc la fin et non pas le début.

On peut juger du sérieux des métaphysiciens, en citant cette perle de leur père : *Il y a identité entre : un homme, homme existant, homme*. Le premier : une variable, s'unifiant avec des instances de l'homme. Le deuxième : ou bien le terme *existant* est méta-langagier et il s'y agit de la simple existence en tant qu'instance ; ou bien *existant* est un attribut temporel et il s'agit des instances existantes au moment de la requête ; ou bien *existant* est un attribut booléen et il s'agit des instances, dont cet attribut vaut *vrai*. Le troisième : une étiquette langagière, collée à la classe correspondante. On est très loin d'une identité.

La réalité est époustouflante de perfection, le langage est merveilleux comme système et inépuisable comme outil ; mais on explore la perfection réelle par des outils représentationnels et non pas langagiers ; l'imperfection de ces projections doit être imputée aux modèles et non pas au langage.

Deux points de vue sur le langage, bien que diamétralement opposés, sont niais au même point. L'aberration de Wittgenstein : *L'essence du*

langage est une image de l'essence du monde - Das Wesen der Sprache ist ein Bild des Wesens der Welt - l'essence du langage étant sa grammaire, totalement indépendante du monde. La bêtise, à trois étages, de R.Barthes : *En termes topologiques, on ne peut faire coïncider un ordre pluridimensionnel (le réel) et un ordre unidimensionnel (le langage)* - 1. l'auteur ignore tout des isomorphismes (on n'a pas besoin de topologie, pour les établir) ; 2. le réel n'est pas pluridimensionnel, mais a une infinité de dimensions (tout modèle signifié, en revanche, est pluridimensionnel) ; 3. la non-coïncidence doit se constater du réel avec son modèle et non pas avec un langage, qui ne représente rien du tout (il ne représente pas, il présente la chose !).

Pour les conceptualistes, les noms s'attachent toujours aux objets de la représentation (et jamais – aux choses réelles) ; on n'interroge jamais la réalité, mais ses représentations – d'où des innombrables erreurs des réalistes, de J.Mill à E.Husserl, faisant une différence entre jugements et propositions. Les nominalistes, qui renvoient aux relations entre les noms eux-mêmes, font pire.

Un grand paradoxe, dont, à ma connaissance, ne s'aperçut que **Valéry** : la composante la plus expressive du discours n'est pas de nature langagière ! Les métaphores ne naissent ni dans la langue ni dans *les choses mêmes*, mais dans le modèle sous-jacent, où l'inévidence ou la subtilité du chemin vers les objets référencés créent des images ou des sensations ; exactement les mêmes signifiants, au-dessus d'un autre modèle ou dans une autre langue, auraient pu ne produire aucun effet tropique. La langue n'offre que des ressources phonétiques, lexicales, morphologiques, syntaxiques, qui, en tant qu'outils, ne suffisent, en général, qu'aux dilettantes.

Le mot peut être vu sous deux angles : linguistique et instrumental. Dans le premier cas, il fait partie d'un vocabulaire, sans aucun autre élément de

structuration que la morphologie et la syntaxe. Dans le second cas, il est étiquette d'un concept, faisant partie d'un vaste réseau sémantique. Dans le premier cas, le vocabulaire comprend des unités lexicales, prenant en compte la logique : les déterminants, les connecteurs, la négation, les quantificateurs. Dans le second cas, parmi les mots figurent des variables, des méta-concepts : les classes, les liens syntaxiques, les attributs, les passerelles tropiques ; certains verbes, *être*, *avoir*, verbes modaux, reflètent la sémantique du sujet ou des liens pré-câblés. Cette vision, parfaitement bien comprise par [St Augustin](#), est complètement ignorée par nos contemporains.

Les grammaires s'adaptent aux représentations, et presque jamais l'inverse, comme le pense, pourtant, [Nietzsche](#) : *Le plus vieux fonds métaphysique s'est incorporé aux catégories grammaticales - Der älteste Bestand von Metaphysik verleiht sich in den grammatischen Kategorien*. Ce fonds, quand il est profond, ne porte presque aucune trace des langues.

Le langage (moins la sonorité et la gesticulation) nous plonge totalement dans un modèle, sans aucun débordement sur la réalité ; dire que *le langage est émergence claire-obscur de l'être* - [Heidegger](#) - *die Sprache ist eine lichtend-verbergende Ankunft des Seins* est reconnaître le néant de l'être. À moins que la réalité soit réceptacle de l'étant, l'être ne faisant que résumer le fond avéré du modèle...

Le regard philosophique sur la langue commence par un constat pré-langagier : avant qu'une phrase ne soit formée, tout homme focalise son attention, et en particulier ces désirs *modaux*, sur les objets de ses représentations. Seulement, ensuite intervient la grammaire. Et représenter veut dire tracer les frontières : *La grammaire n'est que la partie universelle de l'art de séparer et d'unir* - [F.Schlegel](#) - *Die Grammatik ist nur der philosophische Teil der universellen Scheidungs-*

und Verbindungskunst.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde, ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Dans la représentation, les images ne sont que des attributs d'objets, comme, d'ailleurs, les noms. C'est l'objet lui-même (faisant partie d'un réseau spatial) qui est la première cible du désir, débouchant sur la pensée (prenant la forme d'un réseau temporel). La première grammaire de la pensée ne serait donc ni iconique ni onomastique ni pragmatique, mais thymique.

Socrate, maître de Platon, l'Athénien ayant bu la cigüe, l'ami d'Aristote lui étant moins cher que la vérité – ce sont des références d'objets. *Dépendre de, reposer sur, se fier à* – ce sont des références de relations. Des combinaisons de ces deux types de référence, munies de connecteurs logiques et syntaxiquement correctes, forment des propositions. Tout y est limpide, à comparer avec des *groupes verbaux ou nominaux* des linguistes

ou avec des *combinaisons de représentations et de concepts* (Hegel) des philosophes. Les premiers ne voient même pas les représentations, et les seconds placent celles-ci déjà, prématurément, dans le langage.

Réalité, modèle, langage - trois espèces aux fécondations croisées imprévisibles. L'une des plus stupéfiantes est l'aventure entre *ontos* (chose du modèle) et *logos* (mot du langage) engendrant *onto-logie* (être de la réalité).

Décrire l'usage d'un clou ou le goût d'un fromage relève des mêmes ressources représentationnelles et langagières que pour décrire l'émoi d'une âme, écoutant une sonate, ou la peine d'un cœur, saisi par une compassion. La distance entre un discours et la réalité correspondante est toujours du même ordre. Il est donc bête d'affirmer, que *les propositions ne peuvent rien exprimer de Supérieur* - Wittgenstein - *Sätze können nichts Höheres ausdrücken*, puisque dans l'Inférieur, elles n'ont pas plus de compétences.

Tout spécialiste en Intelligence Artificielle sait, qu'au-dessus d'une représentation il n'y a pas un seul, mais bien deux langages : langage d'une pure logique, proche des langages de programmation (prédicats déduisant des classes d'objets, des liens sémantiques, des valeurs d'attributs), et langage (pseudo-)naturel (tournures de phrases, associées aux relations). Tout n'est que rigueur dans le premier ; le second admet des tropes, des styles, des ambiguïtés. Mais toute grammaire naturelle s'inspire de la grammaire artificielle, pure, universelle et logique (structures profonde et surfacique de N.Chomsky).

Platon et Aristote placent les idées soit dans le réel ici-bas soit dans le représenté la-haut, tandis que leur place est dans le langagier intermédiaire. *Les idées sont à titre de modèles, des paradigmes, dans l'éternité de la Nature* - Platon. Dans notre condition humaine, nous

devons nous contenter des ombres, à l'intérieur de notre caverne, ombres appelées mots. Toutefois, c'est d'abord dans le monde fermé des représentations que le mot nous renvoie, avant de se décanter dans le monde ouvert des idées. Les objets eux-mêmes restent en dehors de la caverne, pour mieux orienter notre lumière ou pour intensifier nos ombres.

Unités sémantiques : ce ne sont ni les mots ni les phrases ni les discours, mais les références d'objets et de relations (donc, nous renvoyant à la représentation sous-jacente), regroupées en formules logiques (donc, dans le langage lui-même, puisque la logique fait partie du langage).

Intuitivement, il est clair qu'on ne peut explorer ou exprimer la réalité qu'à travers des structures et des logiques. Mais quand les philosophes (surtout *analytiques*) sont assez aveugles, pour ne pas voir la place de la représentation dans une épistémologie, il ne leur reste, comme matériau, que la langue. D'où ces aberrations invraisemblables : *L'essence s'exprime dans la grammaire* - Wittgenstein - *Das Wesen ist in der Grammatik ausgesprochen*. Cette misérable grammaire, qui n'est qu'un habillage structurel au-dessus d'une logique et qui n'entre en aucun contact avec l'essence des choses (que seul effleure le lexique) !

Le langage est là pour traduire nos faits, nos idées ou nos états d'âme, qui, ensuite, seraient projetés sur une représentation (pour les hommes de rêve) ou sur la réalité (pour les hommes d'action). *Le langage est une transition, qui doit se réaliser d'abord en représentation et en dernière instance, en perception complète des choses mêmes* – Valéry.

Autre est la lumière perçue par l'œil ; autre la lumière que l'œil peut percevoir ; autre enfin la lumière imprimée dans l'âme, qui la conçoit - St Augustin - *Alia est enim lux quae sentitur oculis ; alia qua per oculos sentiatur ; haec lux qua ista manifesta sunt, utique intux in anima est*. Une

langue vivante, un modèle conceptuel, une image conçue - [Aristote](#) eût partagé la même *vision ternaire*, que les philosophes analytiques abaissent à une *terne division* binaire.

Ce n'est même pas des mots, mais leurs initiales, que nous voyons dans la nature - G.Lichtenberg - *Wir sehen in der Natur nicht Wörter, sonder immer nur Anfangsbuchstaben von Wörtern*. C'est mieux que des phrases tout entières, que prétend lire le sot. Mais je pense (et un Chinois serait d'accord avec moi) qu'on voit plutôt une catégorie : un substantif - pour s'arrêter, un verbe - pour bouger, un adjectif - pour peindre, un signe de ponctuation - pour soupirer ou sangloter.

La langue n'en est que l'habit ; la royale nudité de la pensée n'en ressort que grandie. *La langue est le corps de la pensée. C'est dans le mot que nous pensons* - [Hegel](#) - *Die Sprache ist der Leib des Denkens. Wir denken im Worte*. Peu importe que le sens, l'esprit de la pensée, soit hors la langue, celle-ci en porte les sens : le désir, la séduction, la promesse. Mais les sens s'éveillent en moi ; les objets et les liens sémantiques entre eux, visés par les sens, sont, la plupart du temps, dans la représentation ; les relations syntaxiques, que j'interroge, relèvent de la logique. Il ne reste au mot qu'envelopper ces élans, ces tentatives d'accès à l'extra-langagier. Dans le mot, nous nous exprimons ; nos pensées naissent et s'impriment hors la langue.

Dans l'Univers, tout parle ; et même l'idéal de sa large aile envoie une ombre ou un signal - E.Poe - *All Nature speaks, and ev'n ideal things flap shadowy sounds from visionary wings*. Le silence, lui aussi, y a sa place : c'est l'art de rester dans le soleil, sans jeter d'ombre. Le langage est toujours une projection de modèles ; le soleil est la réalité, l'écran de ta Caverne – ton intelligence, les ombres projetées – ta création, faite de perceptions, d'images, de mots, fondus dans des métaphores.

La langue contribue à échafauder des concepts, cette tombe du regard - Nietzsche - An dem Bau der Begriffe, der Begräbnisstätte der Anschauung, arbeitet die Sprache. Le regard ne doit que très peu au choix des concepts, choix, qui ne doit presque rien à la langue. C'est, d'ailleurs, l'une des définitions même du regard que d'être indépendant du libre arbitre du concepteur. La mise au tombeau du regard, c'est l'oubli du langage et l'auto-identification avec les concepts.

La liberté implique le langage, qui crée la possibilité de l'intervalle conscient - Valéry. Mon cher Maître, dans la chaîne de l'acte, vous placez mal le langage. La liberté intervient entre le désir et le choix, où se déroulent les *où* et *quand*, les *pourquoi* et *comment*, qui sont des requêtes extra-langagières. Le langage n'est impliqué qu'à partir de l'embarras, pour atteindre un objet ou désigner une relation.

La parole, c'est la représentation et la présentation du réel et de l'irréel - Heidegger - Sprechen ist ein Vorstellen und Darstellen des Wirklichen und Unwirklichen. Tous les philosophes attribuent ce rôle au langage, tandis que celui-ci ne fait que référencer les objets, réels ou irréels, qui sont déjà présents sous une forme mentale et non langagière. Parler, c'est évoquer, indiquer, signaler, viser, attirer, orienter, focaliser, et non - représenter.

Dans le modélisé et verbalisé - peu de traces de divin ; n'est vraiment divin que le réel ; dans les premiers on trie, dans le dernier on prie : *Il faut user des moyens humains, comme s'il n'y avait pas de divins, et des divins, comme s'il n'y avait pas d'humains - B.Gracián - Hanse de procurar los medios humanos como si no hubiese divinos, y los divinos como si no hubiese humanos.*

On est superficiel, lorsqu'on se tient sur une seule des facettes existentielles : la réalité, la représentation, le langage. On est profond, lorsqu'on est capable de s'en tenir à distance égale. On a de la hauteur,

lorsque la noblesse, le talent et le tempérament couronnent un regard profond.

La vague consolation est le premier volet d'une philosophie noble, là où la religion s'y prend avec des dogmes nets et définitifs. Le discours sur le langage, inséré entre la représentation et la réalité, tel est le second volet philosophique, où la science fournit des solides théories et l'art – des images inexplicables. Le philosophe n'a ni le fanatisme du prêtre ni la maîtrise du savant ni le don de l'artiste, il ne lui restent que des métaphores. Au lieu de cette humble résolution, les philosophes médiocres s'accrochent aux *concepts*, domaine, où ils sont incompetents et ridicules.

Pour éviter le bavardage philosophique autour d'une *chose*, G.B.Vico propose une liste exhaustive de questions liminaires à se poser au sujet de cette *chose* : son existence, sa position spatio-temporelle, ses attributs. Il ne comprend pas, que le bavardage le plus vicieux naît de l'occultation du *lieu* de l'existence elle-même – le langage, la réalité, la représentation ? Impardonnable pour un philosophe *topique*.

La vérité n'est jamais vivante. Dès qu'on laisse entrer la vie (la réalité), dans un modèle (dépositaire de vérités), une rupture épistémique (dans le langage ou dans le modèle) éclate, et un nouveau système de vérités s'installe. La vérité est monotone, intemporelle, sans mouvement vital (la vérité est *cadavérique* - [Hegel](#) - *leblose Knochen eines Skeletts*) : *En logique, nul mouvement ne doit devenir, car le logique ne fait qu'être* - une étonnante rigueur technique de Kierkegaard.

Plus que la vérité elle-même, on devrait apprécier ce qui élève au rang de vérité ou en prive, c'est-à-dire les instruments, qui créent des langages et des modèles de la réalité. L'homme est davantage instrument que dépositaire de la vérité, et [St Augustin](#) a tort : *La vérité habite à*

l'intérieur de l'homme - In interiore homine habitat veritas.

Le langage ne représente pas la réalité. La tâche de représentation, c'est la conception (structures, attributions, règles comportementales) qui n'est pas d'essence langagière. Le langage, c'est essentiellement la formulation de problèmes.

La vérité se dégage de l'interrogation, dans un langage provisoire, des modèles furtifs de la réalité. Ni l'éternité ni l'infini, ces attributs de la seule réalité, n'accompagnent ni bénissent cette naissance. Toute vérité est un enfant bien légitime de ses parents, langage et théorie, sans Annonciations du Verbe ni Visitations par l'Esprit Saint. Bien que J.Milton pense le contraire : *La vérité ne vient au monde qu'en bâtard - Truth never comes into the world but like a bastard*. La mathématique semble en être la marraine.

Le dogmatique et l'aporétique n'ont aucune raison de se vouer des anathèmes et des hargnes. On n'a même pas besoin d'être ironique, pour savoir être dogmatique, dans un langage et modèle fixes, et être aporétique, dès qu'un nouveau langage ou modèle se mettent à poindre. Le dogmatique s'intéresse aux vérités, l'aporétique - à ce qui les fait naître et périr, l'ironique - à leurs habits.

La vérité n'a aucun rapport avec la validité (le pragmatisme) ni avec la certitude (le psychologisme) ; elle est une relation linguo-conceptuelle.

La philosophie peut prétendre aux facettes esthétique, éthique, mystique, mais nullement - à la véridique. Mieux, la connaissance philosophique n'existe pas, bien que la philosophie de la connaissance soit vaste et féconde. La vérité naît entre le langage et le modèle, tandis que la philosophie est dédiée à la relation entre le modèle et la réalité.

Les philosophes sont de grands pollueurs du débat sur la vérité ; les seuls, qui y ont leur mot à dire, sont les logiciens, les linguistes et, surtout, - les cognitivistes ; c'est la qualité des représentations qui, pour dégager des vérités, compte plus que la correction du langage ou la rigueur de la logique.

Si le vrai de l'homme ne loge que dans le langage, la vérité de Dieu est la possibilité même du langage, elle en est la méta-grammaire, anti-réflexive. Le langage de Dieu échappe à toute grammaire. C'est ce que voulait dire F.Tiouttchev : *La pensée articulée est mensonge - Мысль изречённая есть ложь*. L'esclave inconscient croit qu'est libre celui qui peut ne pas mentir. La vérité logique (celle qui s'établit dans le contexte d'une représentation) est un mensonge ontologique (puisque l'ontologie du réel n'a pas de langage, et aucune représentation n'est homomorphe à la réalité).

Ils cherchent le néant et la vérité non pas dans la représentation ou le langage, mais dans - la réalité ! On devine une négation mécanique : le vrai et l'être, élevés, depuis [Aristote](#), au grade de perfections, avec l'un et le bien. Mais ni le vrai ni le bien n'appartiennent à la réalité (la seule perfection) : le vrai s'établit dans le langage (deux couches, conceptuelle et langagière, au-dessus du réel), et le bien, condamné à ne jamais quitter son foyer - notre cœur, une chimère immortelle.

On peut bâtir des modèles rigoureux et cohérents, et qui ne reflètent pas la réalité ; ce qui permet de les distinguer des modèles du réel s'appelle vérité *canonique* (Épicure), qui n'est soumise qu'aux sens ; la vérité de la *diction* est contrôlée, en plus, par le langage et par l'intellect.

Dans les contradictions d'un sot, avec lui-même, on devine un regard monolithique, mais inconsistant, sur la réalité. Dans les contradictions d'un sage, on découvre un conflit entre des modèles différents (couches,

angles ou points de vue), mais se servant des mêmes «interfaces» langagières (et la contradiction gît dans le langage). Le sot est terrorisé par ses contradictions ; le sage s'en réjouit, car il vit, simultanément, la merveilleuse richesse du langage, du modèle et de la réalité.

Contradiction et ses apparences : on la constate d'abord dans la langue ; en théorie, la langue est un instrument bâti par-dessus une représentation (et l'on appellera ce couple - langage), mais en pratique, la langue s'en émancipe, de diverses représentations pouvant lui servir de cadre. La contradiction peut donc être surmontée par un recours, ironique et intelligent, aux langages différents ; il n'en restera qu'apparence. Mais le cynisme et la bêtise s'accommodent de la contradiction au sein d'un même langage. L'intelligent est donc celui qui représente mieux et plus.

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve - Heidegger - Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités, dans la demeure de l'être, édifiée en mots - beau tableau !

On aurait dû disposer de trois mots différents, là où l'on n'emploie qu'un seul - *vérité* : le vrai dans une représentation est proclamé par le libre arbitre du concepteur, le vrai dans un langage apparaît, à partir des requêtes, au bout d'une chaîne déductive, le vrai dans la réalité est reconnu par la liberté de notre intelligence, hors toute représentation et hors tout langage, - le modèle, l'image, l'être.

Ils parlent de latence (*Verborgenheit*) des vérités, qu'il s'agit de dévoiler ;

mais le nombre de vérités (d'idées ou de propositions vraies), même dans un système aussi pauvre que l'arithmétique, est infini. *Recherche* de vérités est une expression sottise. L'*étude* de vérités se réduit surtout à la création de bonnes représentations (postulats, axiomes) et à la formulation de bonnes requêtes (hypothèses, théorèmes).

Galilée confond vérité et sens, lorsqu'il se moque de ceux qui *cherchent la vérité dans la confrontation des textes - vera autem in confrontatione textuum esse quaerenda* - on cherche l'adéquation du modèle au réel, on établit la vérité des requêtes du modèle, on peaufine le modèle en fonction du sens dégagé.

La question de véracité ou de fausseté des pensées est si mécanique et commune, qu'elle ne devrait pas te préoccuper. On peut bien peindre les deux. Une pensée est fautive à cause de l'une des trois raisons : on s'embrouille dans le langage, on s'embrouille dans le modèle courant, on invente un nouveau langage ou un nouveau modèle, ce qui, automatiquement, rend la pensée - fautive. Une pensée, juste dans ce qui est déjà fixe, est une platitude ; dans une invention, elle est belle, grâce au style dans la langue, ou à l'intelligence dans le modèle.

Intuitivement, on répartit la vérité entre trois sphères : la réalité, le langage, la représentation. Le superficiel privilégie la première, le technicien - la deuxième, le profond - la troisième. *Le vrai et le faux sont des attributs du langage, non des choses. Et là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté* - Th.Hobbes - *'True' and 'false' are attributes of speech, not of things. And where speech is not, there is neither 'truth' nor 'falsehood'* - il faudrait l'expliquer à St Thomas, Descartes, Spinoza, Kant, H.Bergson, pour qui la vérité est une conformité avec les choses (confusion entre vérité et validité). Mais, campées dans le langage lui-même, les vérités sont stériles. On leur apporte de la vie en insérant entre le langage et les choses - un modèle de référence, modèle de l'univers,

qui n'est ni langagier ni réel.

Écrire pour que le vrai ne le soit plus est une ambition minable (le seul but de l'écriture étant le beau), mais c'est un effet collatéral incontournable de toute création : qu'on innove un langage ou qu'on produise de nouveaux modèles, la négation surgira, pour redessiner les nouvelles frontières du vrai, tout en dessinant la nouvelle source du beau. Mais faire le contraire, c'est à dire nier ce qui se nie soi-même, est plus naïf voire plus stérile.

La perfection est attribut de la seule réalité, donc, entre autres, de la matière. La vérité est imparfaite, comme l'est tout langage et tout modèle, au sein desquels la vérité est parfaite, c'est à dire ne peut pas être mise en doute. *La Vérité est la Magnificence parfaite, non souillée par la matière* - le Trismégiste. La vérité est cet air, dont parle I.Pavlov : *Aussi parfaites que soient les ailes d'un oiseau, elles ne sauraient jamais le propulser vers le haut, sans s'appuyer sur l'air ; les faits sont l'air de la science* - *Как ни совершенно крыло птицы, оно никогда не смогло бы поднять её ввысь, не опираясь на воздух. Факты - воздух науки*, mais les poètes chantent, imparfaitement et en oubliant l'air du temps, - la perfection de l'aile, de la hauteur et du feu ascendant !

La vérité en tant qu'adéquation ([Spinoza](#)) ou en tant que dévoilement de l'être ([Heidegger](#)), ce sont deux abus de langage, puisque l'adéquation s'établit *après* la démonstration de la vérité (au sein d'un langage et à partir des requêtes) et le dévoilement n'est qu'un passage vers la représentation, *avant* toute requête (sans requêtes et sans leurs preuves – point de vérités).

Le champ des vérités se crée par le langage, c'est à dire par des concepts ou par des mots, tous les deux ne quittant pas des yeux la réalité, où n'est présente que l'indicible et inconcevable vérité de Dieu. Donc, il est trivial de dire, que *La vérité aussi s'invente* – A.Machado - *También la*

verdad se inventa - elle est toujours une invention de notre esprit. Et elle s'écroule (dans un nouveau langage) aussi naturellement que le mensonge (dans le langage courant). Il suffit de la secouer avec quelques nouvelles variables endiablées.

Le vrai d'une requête (le seul vrai constructible) se loge dans une représentation, interrogée par un langage ; on peut pallier à tout manque de viabilité moyennant une modification architecturale ou acoustique, spatiale ou temporelle. Et lorsque ce bon sens est confirmé par le sens tout court, le vrai modélisé rejoint le vrai primordial, l'être mondain.

Le régime du vrai ne peut être qu'aristocratique (le pouvoir y revenant à ceux qui maîtrisent la représentation et le langage – prérogative des élites) ; dès qu'on veuille adjoindre au vrai le possible, on glisse vers la république (où toute voix a le même poids). Pour gérer le vrai moderne, approximatif et contingent, la royauté est de trop, la loi du marché suffit. L'imagination est la déesse des mensonges annonciateurs, qui ne visitent que des porteurs immaculés de vérités à crucifier. Vu par un vrai annexionniste, l'imagination est toute provinciale, mais elle est *caput mundi* d'un bel irrédentiste.

La vérité appartient au langage (langue, avec sa logique syntaxique, plus représentation, avec sa logique sémantique) ; son contraire, intuitif ou purement langagier, pourrait appartenir à un autre langage et y être non moins vrai ; et les langages ne sont que des traductions différentes de la même réalité. *Vérité signifie traduction et valeur de traduction ; réalité signifie l'intraduit – le texte original même* - Valéry. Pour l'enrichissement de vérités, les heurts frontaliers sont plus prometteurs que les barrières langagières ou douanières. Savoir manier la vérité, c'est savoir franchir les frontières des langages.

Une fine couche représentative et langagière couvre la réalité et reçoit la

vérité ; toute vérité est donc superficielle, sans aucun lien avec la hauteur poétique, mais gardant parfois quelques traces de la profondeur philosophique. *Toute vérité est profonde* – H.Melville - *All truth is profound* - ce qui est *largement* exagéré.

Pas de vérité sans requête, pas de requête sans langage, pas de langage sans représentation, pas de représentation sans réalité. Où cherches-tu la vérité ? Le plus superficiel et arrogant dira – dans la réalité, et le plus profond et humble – dans la requête.

La parole, c'est à dire la requête, porte notre liberté, cette synthèse du talent, du goût et du tempérament ; la vérité en ressort, mais appuyée davantage par le libre arbitre de la représentation sous-jacente, elle est donc une conformation d'engagement ; la liberté reste auréolée de son dégagement, elle se traduit en musique et non pas en vérités. Quand la parole amène une révision du langage, on dit : *On accède à la vérité dans et par la liberté* – N.Berdiaev - *Истина познается в свободе и через свободу*.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

Les natures basses endossent la contradiction avec autant de désinvolture

que les natures élevées. La différence se trouve ailleurs. La contradiction appartient au langage bâti au-dessus d'un modèle. Le sot vit des contradictions au sein d'un même langage ou modèle, lâches et flous. Le subtil est celui qui est capable de créer des modèles multiples et de construire des langages à rigueurs variables ; ses contradictions se logent dans des univers incompatibles, mais intérieurement cohérents.

Quand on parle de vérité en termes d'adéquation, trois sortes d'opération intellectuelle sous-jacente, et souvent confondues, sont possibles : l'ordre (introduction axiomatique de concepts dans la représentation), la requête (proposition langagière sur les relations entre les concepts), l'intuition (confrontation de propositions, vraies ou fausses, avec la réalité, donation de sens). Il est à noter, que la réalité est absente dans le deuxième cas ; la représentation – dans le troisième ; le langage – dans le premier et le troisième.

Tout ce qui s'exprime et s'évalue à *vrai* dans un langage concerne la représentation et seulement par un ricochet – la réalité. La vérité du réel est indicible, au sens propre du mot ; tout ce qui se verbalise ne touche pas au réel, en est un écart. *La vérité n'est jamais autre chose qu'une apparence qui parvient à dominer, donc une erreur* - Heidegger - *Wahrheit ist immer nur zur Herrschaft gekommene Scheinbarkeit, d.h. Irrtum* - la vérité dominante s'appelle doxa. Mais l'erreur, contrairement à ce que tu penses, avec Nietzsche, n'existe que dans les représentations et non pas dans le monde.

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstration (*adaequatio*), dans la démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être

philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans trop de dégâts, mais en en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

Si l'intuition (l'usage des connaissances aprioriques ou câblées) vise des objets *justes*, c'est à dire se trouvant bien dans une représentation et vérifiant les propriétés pressenties, elle ne génère pas pour autant une vérité, elle en prépare des prémisses. Pas de vérités sans références langagières d'objets, sans formes prédicatives de relations.

Nos sens, nos désirs sont dans la réalité, mais notre langage s'adresse à la représentation, il y est plongé entièrement. Cette séparation embrouille la détermination de la place de la vérité des propositions. La vérité *technique*, prouvée à partir du langage, mais projetée, pour validation, sur la réalité, constitue le sens, que les phénoménologues appelleront, abusivement, *vérité originaire*.

Les vérités ne logent jamais dans la raison ; leur maison, c'est le langage, bâti sur le sol des représentations. L'enchantement naît de cette communication avec le profond. Mais dans la platitude du réel, ce frisson peut, et doit, tourner en mensonge. *Notre raison, par ses vérités puisées en elle-même, crée, de notre univers, un royaume enchanté de mensonges* – L.Chestov - *Наш разум, на основе в нём самом почерпнутых истин, создаёт из нашей Вселенной зачарованное царство лжи.*

Le sens, c'est une passerelle extra-langagière et extra-conceptuelle entre ce que nous concevons dans une représentation et ce que nous percevons dans la réalité correspondante, la validation de l'essence (le problème) par l'être (le mystère), face à l'étant (la solution).

Toute représentation est partiellement fautive (inadéquate) ; néanmoins,

tout critère de vérité (des propositions) ne peut s'appuyer que sur une représentation. À ne pas confondre avec la vérité de la représentation (le libre arbitre) ou avec la vérité du sens (la liberté).

Tout changement de langage (langage = langue + représentation) provoque la mort de certaines vérités. L'inventivité des hommes et la validation par la réalité mieux comprise font périr des vérités fragiles. Il faut inverser l'adage des pédants dévitalisés : *Fiat veritas, pereat vita* - s'occuper de la vie éternelle et mystérieuse, pour se débarrasser de vérités caduques et plates.

On ne connaît la chose réelle que par et à travers ses représentations individuelles. N'importe quel plouc a parfaitement le droit de prétendre à en détenir des connaissances et des vérités, quels que soient ses concepts bancals ou son langage primitif. La *chose en soi* n'est prise au sérieux que par les sots.

L'existence est pensable dans trois domaines : la réalité, la représentation, le langage ; elle est établie par des interprètes et elle n'a pas beaucoup de sens dans les passages entre ces domaines. La vérité s'établit entre un langage et une représentation ; son *existence* a aussi peu de sens que celle du nombre de substitutions dans la requête même. Ce que les philosophes appellent *vérité* n'est, le plus souvent, que la validation d'une représentation ou l'attribution de sens à une requête réussie – la justification du libre arbitre.

Tant d'hommes tant de représentations, tant de représentations tant de discours, tant de discours tant de vérités, – et après et malgré cette évidence, le philosophe académique cherche la vérité unique, qui dissiperait toutes les doxas des indoctes...

Adæquatio rei et intellectus ne mérite pas le nom de vérité, c'est un

constat intuitif, résultant de cette chaîne rigoureuse : une proposition, sa correction syntaxique, sa démonstration, les substitutions en réseau, la signification de ce réseau, et d'une confrontation du sens dégagé avec la réalité modélisée. Et cette confrontation échappe à toute formalisation ; notre liberté s'y réduit à la contemplation jugementale extra-conceptuelle. La satisfaction confirme (elle est là, la vérité du sens accepté) et l'insatisfaction infirme (la vérité inacceptable de la proposition) notre représentation.

La Vérité est une propriété d'une proposition langagière (transformée en formule logique et démontrée dans le contexte d'une représentation), et le Sens est un résumé intuitif (ni langagier ni conceptuel) des substitutions effectuées dans la proposition (formule) démontrée (et donc débarrassée complètement du langage) et visant à confirmer (la *vérité* des scolastiques et charlatans) ou à infirmer la représentation sous-jacente. Comment les tenants de la philosophie analytique ou de la *French theory* américanisée peuvent-ils partir du seul langage (et oublier la représentation), pour aboutir au sens ?

La vérité (le nécessaire) résulte du dialogue entre le langage et le modèle (le possible), la fiction - de celui entre le modèle et la réalité (le suffisant). Le libre échange entre la réalité et le langage s'appelle fiction. *La fiction doit coller au possible. Pas la vérité* - M.Twain - *Fiction is obliged to stick to possibilities. Truth isn't.*

La vérité n'est pas une chose à découvrir, mais une chose à créer - Nietzsche - *Die Wahrheit ist nicht etwas, das zu entdecken wäre, - sondern etwas, das zu schaffen ist.* Les deux sont possibles, mais la première préexiste, elle est tautologique dans un modèle figé, la seconde naît d'une révision du modèle ou du langage.

Les gens bien élevés contredisent les autres, le sage se contredit soi-

même - O.Wilde - *The well-bred contradict other people. The wise contradict themselves.* Le paradoxe du sage se joue entre deux modèles ou deux langages différents, où la compatibilité n'a pas de sens. Le sot se noie au milieu d'un même modèle ou langage. Par une subtile substitution, le sage peut tomber d'accord avec le sot, qui n'est d'accord qu'avec lui-mêmes.

Plus on serre ce qu'on tient, plus on se trouve approcher de l'inintelligible, du dissemblable - la vérité ne ressemble à rien - Valéry. Tu veux dire réalité, le réceptacle des vérités asymptotiques, la formule hors tout langage intelligible. Elle ressemble au seul point de notre liberté d'où nous tendons nos rayons ou puisons notre volume.

Être sans cesse vrai envers des vérités sans cesse changeantes - N.Barney. Je suis vrai, si je garde ma position (ou pose), face aux propositions (ou choses), avec le langage, la représentation ou la réalité changeants. Je suis vrai, parce que je sais les réinventer : le langage - par ma poésie, la représentation - par ma philosophie, la réalité - par mes contraintes.

La vérité signifie l'adéquation entre la représentation et la réalité - E.Levinas. Plus précis que [St Augustin](#) et Averroès (la représentation -> l'intellect), mais y garder la réalité informalisable (la vérité étant toujours formelle) est aussi creux. La vérité réside entièrement dans la représentation, interrogée par un langage. La validation (que vous appelez vérité) de nos modèles est affaire d'intuition intellectuelle, hors de tout formalisme. [Heidegger](#) appelle le fond de cette validation - l'être, qu'il identifie avec la validation même : *Sein und Grund sind das Selbe.*

Le langage s'interprète comme manifestation de la vérité - E.Levinas. La vérité intéressante n'est pas un fait cachottier, que le langage déniche. La vérité potentielle, à l'origine, a la forme d'une hypothèse langagière,

portant sur une représentation, et elle vient à se manifester grâce à un interprète logique (extra-langagier) de requêtes associées à ces hypothèses. Le langage n'a presque aucun contact direct avec la réalité ; il s'adresse à la représentation, ce dépositaire, cette base de vérités à démontrer. Les vérités-faits n'ont pas besoin de langage.

Deux manières d'*amplifier* le possible : modifier le modèle - par ajout, suppression, substitution - ou inventer de nouvelles requêtes, représentation ou interrogation. Deux manières de *filtrer* le nécessaire : conditionner le modèle par des hypothèses topiques et le langage - d'hypostases tropiques.

Désirer, c'est avoir une requête à soumettre. Le sot, qui imagine, que les mots représentent le monde, trouve son désir plein. Le désir du sage est vide, et il ne cherche qu'à être rempli par l'interprète le plus inspiré. Remplir, c'est substituer aux inconnues - des représentations d'au-delà des mots. Si l'on manque d'inconnues, si l'on ne cherche pas à s'unifier avec le monde, même imaginaire, on méritera le mot de M.Lermontov : *L'homme le plus vide est celui qui n'est rempli que de soi - Тот самый пустой человек, кто наполнен собою*, à moins que ce vide artificiel ne serve que pour y accueillir une musique ou une voix de Dieu.

Je suis inondé de cette lumière, qui existe avant tout langage et ne vaut que par sa source mystérieuse, refusant toute reproduction verbale. *Les pensées sont les ombres de nos sentiments - Nietzsche - Die Gedanken sind die Schatten unserer Empfindungen*. Quand on tient à l'intensité, tout reflet par le mot prend inexorablement la consistance des ombres.

Pour percer le mystère de la lumière *en soi*, nous sommes réduits à la Caverne *platonicienne* ou aux phénomènes *kantiens* ; mais le mystère de la vie fait partie de la réalité lumineuse, tandis que le vrai gouffre se trouve entre le *mystère* réel, comprenant les phénomènes, et le *problème*

de la représentation, dans laquelle lumière et ombres ont le même statut. C'est la *solution* langagière qui nous escamote et déforme cette triade.

Deux seules visions du monde méritent notre respect ou notre admiration : la scientifique et la poétique. Trois étapes en déterminent la valeur : la qualité des principes, sur lesquels se bâtit le modèle, la richesse et l'harmonie de la représentation, l'élégance et la complexité des requêtes, auxquelles est soumis le modèle, - la profondeur, l'ampleur, la hauteur. Aucune autre vision n'assure une égale puissance de ces trois dimensions.

L'inconscient se réduit aux réflexes ; ce n'est pas l'inconscient qui constitue le soi inconnu, mais la conscience inarticulable : l'éthique, l'esthétique, la mystique, ce qui échappe à la conscience articulée autour des sensations, concepts ou mots, conscience du soi connu. Deux péchés des temps modernes : l'oubli du soi inconnu ou, pire, sa réduction au soi connu.

C'est l'anonymat de mes clartés ou obscurités qui les rend dignes de mes recherches. Les noms définitifs ne fixent souvent que des clartés pétrifiées ou des obscurités sans essor. On reconnaît une intelligence par sa faculté de manipuler de l'innommé, se décomposant d'après le caprice des concepts et des contraintes. Sortir une chose de l'ordinaire est plus difficile que de la tirer de l'inconnu.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

J'entends la musique de mon soi inconnu, c'est à dire son élan, son intensité et sa mélodie ; ce langage défie tout verbalisme, toute représentation ; pourtant, il s'agit de le traduire par mon soi connu, maître

du verbe et du concept. *Il n'y a de choses belles que celles que la folie dicte et que la raison écrit* – A.Gide.

Nous vivons au milieu des changements permanents de modèles et de langages, mais le sens (donné par nous et non pas par Dieu) en résulte après une confrontation avec l'immuable réalité (ou l'être). On a beau tourner autour du passager, on retourne toujours à l'éternel. *L'être, dénué de sens et de fins, sans aboutissement dans un néant, c'est l'éternel retour* - Nietzsche - *Das Dasein, ohne Sinn und Ziel, ohne ein Finale ins Nichts : die ewige Wiederkehr.*

Avec le doute créateur grandit non pas l'incertitude, mais la faculté de bâtir de nouveaux modèles et, donc, de nouveaux langages.

La matière et l'esprit sont deux modèles nullement antagonistes ; aux hommes, on devrait tenir le langage matériel de l'égalité et à soi-même - le langage spirituel de la liberté. Le drame est que l'homme moderne fait l'inverse.

La vision populaire consiste à réduire l'abstrait au concret ; il existent donc l'histoire, la mathématique, la peinture populaires, mais il n'existe pas de philosophie populaire, puisque la consolation par la création et le langage par-dessus la représentation sont des abstractions irréductibles. Mais il existe la populace philosophique : raisonneuse, argotique, mécanique.

La philosophie est la seule branche de la poésie qui soit utile ; dès qu'on commence à s'interroger sur l'utilité de la poésie, on devient prosateur ou ... philosophe. La poésie brillait surtout aux époques, où son inutilité indiscutable fut flagrante. L'utilité de la philosophie est double : nous consoler, hypocritement, ou dessiner, habilement, des frontières entre la réalité, la représentation et le langage. La poésie, elle, nous désespère ou se noie dans le pur langage.

À l'origine, *consoler* voulait dire *aplatir, égaliser*, tandis que j'aimerais l'associer avec la dimension verticale – dans l'angoisse terrestre, quitter la pesanteur du réel, se fier à la grâce céleste - verbale, picturale ou musicale.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots...

Trois sortes d'audace font reconnaître un maître : l'audace pré-langagière (Cioran), l'audace de langue (Rilke, B.Pasternak), l'audace de concepts (Valéry). Et Shakespeare en est le plus grand, car il a l'audace de les pratiquer toutes les trois, même sans posséder la profondeur des premiers. Le talent veut gloser sur les autres, le génie peut oser la confiance en son propre soi inconnu.

Ce qui est authentique, ou fidèle à l'original : des empreintes du réel, des étiquettes sur le représenté. Mais la création, c'est la traduction en une *autre* langue, une (re)invention libre. L'authenticité, c'est de la servilité. Mais ce n'est pas tout écart qui témoigne de la liberté, et encore moins de la beauté : *En s'éloignant de la représentation littérale, on aboutit à plus de beauté et plus de grandeur* – H.Matisse – heureusement, c'est beaucoup plus incertain.

Le contenu du vrai découle de sa forme : un fond (la représentation), une proposition (le langage), un interprète (la logique), une donation de sens (la liberté). Le contenu du beau : une sensibilité (la noblesse), une

création (le talent), une harmonie (la musique). Mais le Bien est un pur contenu, refusant toute mise en forme ; il n'est qu'un appel d'un fond, tout écho, en tant que tentative de s'ériger en forme, défigurant la voix originelle. Il est le contraire de la mathématique, cette pure forme sans contenu.

Le vrai est dans la réponse du langage, et le bien est dans la question du regard ; la qualité du vrai est dans la profondeur, celle du bien - dans la hauteur de la (re)quête. Mais pour un modèle donné, les réponses sont mutuellement exclusives. La liberté d'en changer fait partie de nos mystères.

Quand on évalue l'ennui de ne trouver autour de soi que ce qui existe, ou, pire, l'horreur d'être cerné uniquement par ce qui cogite, on reconnaît à [Descartes](#) l'immense mérite d'un dualisme vivifiant, se moquant et de la logique et de l'Histoire. Avec lui, enfin, on peut penser l'inexistant et exister sans penser. Et en bon mathématicien, contrairement à Nicolas de Cuse ou à [Spinoza](#), il n'abandonne pas l'homme aux seuls réalité ou langage, mais le force à passer par la représentation.

Toute mise en place d'une représentation doit respecter la rigueur et la cohérence d'un méta-paradigme apriorique, contenant certaines notions de base, telles que : graphe de concepts, réseau sémantique, scénario, sujet, essence, événement, et que tout informaticien moderne maîtrise sans peine. Mais quand les pédants ou les bavards, [Aristote](#) et [Kant](#) y compris, tâtonnent autour de ce sujet, cela donne un verbiage amphigourique, appelé métaphysique. Le cogniticien s'appuie sur une grammaire, et le métaphysicien – sur des vœux pieux.

L'informaticien, modélisant le monde en langages *orientés-objets*, ricanerait en apprenant, que *en philosophie, la désobjectivation et la désorientation étaient tenues de s'énoncer dans la métaphore poétique –*

A.Badiou. Les philosophes ignoreraient, que la métaphore naquît de la confrontation entre la représentation (où l'objet est incontournable) et la langue (qui cherche à accéder à ces objets).

Quand on a fait le tour complet de la réalité, de la représentation et du langage, on en aura retiré, respectivement, la noblesse, l'intelligence et le talent, pour en épouser, successivement, le matérialisme, l'idéalisme et le verbalisme ; avec la matière on apprend l'art des contraintes, avec les idées - la technique des buts, avec les mots - le vertige des moyens ; et l'on finit dans l'immobilité et l'invisibilité du talent, que ne trahit que la musique de l'œuvre.

L'ironie s'impose, lorsqu'on comprend qu'un mensonge inventif peut mener plus haut qu'une vérité stagnante, sur une échelle langagière, la seule où se mesurent les vérités. *Mensonge se mettant au-dessus de la vérité - la jactance ; celui qui en est en-dessous - l'ironie* - Thomas d'Aquin - *Mendacium quod transcendit veritatem in majus - ad jactantiam ; et in mendacium quod deficit a veritate in minus - ad ironiam*. Les vérités elles-mêmes n'ont pas de hauteur, et leur profondeur se réduit à la richesse du langage, c'est à dire la représentation plus le discours. Quand le langage n'évolue pas, tout discours est de la jactance, dans la platitude.

Ceux qui observent et trouvent et ceux qui agissent et cherchent, les contemplatifs et les actifs, n'ont ni les mêmes représentations ni les mêmes requêtes. Se rencontrent-ils jamais ? Dans la réalité, où il n'y a ni langage ni regard, autant dire nulle part. Trouvère et chercheur s'ignorent. Mais celui-ci se reproduit et pullule, et celui-là est frappé de stérilité et d'imminente extinction.

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers -

création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

Même linguistiquement, l'action est insignifiante : elle est un signifié sans signifiant.

L'homme, ce sont ses modèles. Qui servent d'appuis ou de ponts entre langage et réalité, entre le mot et l'acte (*logos* et *ergon*) : un passage trivial, décrire l'acte par le mot, et un passage subtil, deviner dans le mot l'acte initiatique.

Les produits de nos mains deviennent parties de la réalité, mais l'essence des fruits de notre esprit reste dans nos représentations. Pour nos mains, la réalité formule des cahiers des charges, supervise les finitions, réceptionne l'édifice habitable. Nous demeurons dans le réel. La démarche est la même avec l'esprit, mais le savoir, qu'échafaude la représentation, s'attache à celle-ci, sans contact immédiat avec la réalité ; il se formule dans un langage, et tout langage est bâti au-dessus d'un modèle, sans avoir de sens absolu. Dans *Je sais que je ne sais rien* socratique, le premier verbe concerne la représentation, et le second - la réalité.

La représentation sert de fond pour trois manifestations rationnelles de l'homme : l'action, le langage, la pensée. Mais elle ne figure que très vaguement dans les trois manifestations irrationnelles : le génie, la passion, la créativité.

L'amour et le bien sont les seules choses qui puissent se passer de langage pour être crues : *La seule chose vraie en soi, c'est l'amour* - V.Rozanov - *На земле единственное, в себе самом истинное - это любовь*. L'amour, c'est le chassé-croisé du beau et du mystère. Rencontre à leur origine commune, qui est le bien. Les autres vérités sont pour soi, enfermées dans des langages, appuyées par une représentation et

prouvées par une logique.

En paroles, le Français appelle de ses vœux le chaos et lance un non orgueilleux au monde, mais en pratique il est obnubilé par la logique, tempérée par un oui harmonieux. L'Allemand, en paroles, veut découvrir de l'ordre partout dans le monde, auquel il adresse un oui humble ou héroïque, mais en pratique il se permet tant d'écarts comportementaux, dictés par un non de poète. Le non est dans le langage, et l'idée - dans la pensée. Le chaos survit aux mots, mais succombe aux concepts. Vénérer l'ordre, c'est renoncer au mot final et chercher l'idée minimale.

Les larmes de la réalité, les armes du modèle, les charmes du langage - la hauteur, la profondeur, l'étendue - la vie complète est un va-et-vient dans ces trois dimensions, ponctué de projections : platitudes de nous, flèches de toi, points de moi.

Le langage : en amont - une représentation, des vérités déclaratives, inconditionnelles, en aval - des requêtes, leur vérité déductible ; le langage est à mi-chemin entre les mystères du désir (libre arbitre) et du sens (liberté), avec la logique au centre.

Dans le vrai, le langage est l'outil et la représentation - la matière ; dans le beau, c'est l'inverse. Et puisque dans les jugements de valeur doit dominer la matière, le beau surclasse le vrai. L'outil est la maîtrise des buts collectifs, et la matière est la noblesse des contraintes personnelles.

Les philosophes définissent la vérité comme conformité de la pensée avec l'objet ; cette opération se réduit à la non-contradiction avec les faits avérés (obligatoires dans toute représentation) et à la validation intuitive et subjective, elle ne peut donc pas être complètement formalisée. Tandis que la vérité sérieuse s'établit rigoureusement dans l'enchaînement logique : la représentation, le discours, la formule logique, la

démonstration. **Descartes** est avec les ignares : *On ne peut donner aucune définition de logique, qui aide à connaître sa [vérité] nature.*

Le langage peut être vu sous trois angles : l'instrumental (attachement à la représentation), le grammatical (structures internes), le métaphorique (partant de la représentation sous-jacente) – le libre arbitre, les contraintes, la liberté.

Les idées, les sentiments, les actes, les sons ont leurs langages, qui traduisent ou représentent leurs modèles respectifs. Mais le Bien n'a pas de langage ; il n'est ni lumière ni chaleur ni force. C'est le Mal qui est langagièrement bien outillé : anti-humaniste dans l'idée, mécanique dans le sentiment, inhérent dans l'acte, sans musique dans ses bruits.

Dans l'espace spirituel, comme dans un espace métrique, on peut désigner un élément par une valeur fini ou par un processus infini convergeant. *La pensée et le langage contiennent un mouvement vers la limite, vers le mystère* - Berdiaev - *В мысли и в языке присутствует движение к пределу к тайне.*

L'origine de ces deux bêtises : *la pensée engendre le réel* (**Hegel**) ou *la pensée n'est qu'un reflet du réel* (K.Marx) est la même – l'oubli de la représentation. La pensée ne se formule que par-dessus une représentation ; la réalité ne se reflète que dans une représentation.

Quand tu ne t'occupes que de l'esprit (la représentation calculante) et des muscles (la volonté agissante), tu peux clamer, objectivement et bêtement, que ta philosophie se passe de consolations (**Schopenhauer** - *meine Philosophie ist trostlos*). Heureusement, il existe aussi une représentation palpitante et une volonté désirante, qui n'ont qu'une seule protectrice – la consolation.

Dans la définition de la *vérité philosophique (intellectus – rei)*, comment faut-il comprendre *rei* ? - m'est avis, que c'est seulement en fonction des buts atteints. Et je ne vois ces buts que dans l'admiration du mot (qui se mesure avec nos sentiments indicibles) et dans la consolation de l'âme (face aux terribles verdicts que l'esprit formule à l'égard de nos destinées personnelles). Si les idées, telles que *chose en soi, esprit absolu, fonction représentative du mot*, apportent de l'enthousiasme à leurs adeptes, elles sont *vraies* pour la *réalité* philosophique. Mais bêtes ou triviales.

Je vois trois clans adversaires de la philosophie : le robot et le mouton (la raison ou l'imitation s'opposent à l'âme et à la personnalité du philosophe), les linguistes (qui observent la langue de l'intérieur de sa grammaire, tandis que le philosophe y voit une couche instrumentale au-dessus des représentations), la religion (avec ses promesses, placées dans le réel, tandis que la consolation philosophique provient du rêve).

Dire que Dieu est la Nature ([Spinoza](#)) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu créa cette nature merveilleuse, couronnée par la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facultés – le cœur, l'âme, l'esprit ; mais si le Bien reste une étincelle divine, réchauffant notre cœur mais intraduisible en actes, la Beauté et la Vérité (l'art et la science) sont des œuvres entièrement humaines. L'art est affaire de sensibilité et de génie ; la science est affaire de représentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui prête, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut-être inexistant.

Le rêve est un chant, né de l'attirance de mon âme pour l'inaccessible ; ce qui est accessible à mes sens constitue la réalité. La représentation du rêve s'appelle l'art ; la représentation de la réalité s'appelle le savoir, dont le contenu le plus rigoureux s'appelle la science. Dans tous les cas, la représentation relève entièrement de l'intelligible et non pas du sensible

comme le pensent **Aristote** et **Kant** : *Un jeu aveugle des représentations, c'est à dire moins qu'un rêve - Ein blindes Spiel der Vorstellungen, d. h. weniger als ein Traum.*

Le Langage et l'Interprétation

La totalité du langage se réduit aux formules logiques et aux références d'objets et relations (de l'un et du multiple ; la grammaire universelle engendrant une langue interne). Pas de quoi fouetter un chat. Mais, tel un musicien, je l'interprète, face à mon univers silencieux, et mon âme, en chef d'orchestre ou en casserole attachée à mon corps, fait entendre une mélodie ou un grincement, un soupir ou un bâillement. *En langage poétique, le signe acquiert une valeur à part, créant une espèce d'accompagnement du signifié* - R.Jakobson - *In poetic language, the sign takes on an autonomous value and creates a sort of accompaniment to the signified*, et comme dans un opéra, la musique libre l'emporte souvent sur le livret imposé. *Même l'interprétation et l'emploi des mots suppose une création libre* - N.Chomsky - *Even the interpretation and use of words involves a process of free creation*.

En dessinant, produire du chant - tâche du mot à portée seulement des meilleurs interprètes ; la langue est là, pour *porter le sens et le chant* - F.Hölderlin - *deuten und singen*. Les mots substitués aux taches et sons, pour générer un arbre unificateur - *échange pur autour de son essence*, comme l'appelle Rilke - *um das eigne Sein rein eingetauscht*. La naissance de cet arbre est fascinante, puisque la loi de son espace est dictée par le caprice de son temps : *Tout signe linguistique se positionne sur deux axes : celui de la simultanéité et celui de la succession* - R.Jakobson - *Every linguistic sign is located on two axes : the axis of simultaneity and that of succession* - notre interprète linguistique débrouille tant de voisinages imprévisibles et de renversements de chronologie (dus aux *précédenances* des opérateurs linguistiques), avant de former des racines, des ramages et des canopées.

On peut décortiquer le langage de l'intérieur, indépendamment du modèle de l'univers ; mais pour interpréter un discours, on ne peut pas se passer de modèle. *Une fois qu'il a donné à la pensée une orientation correcte, le langage peut disparaître pour faire place à un parcours mental* - Épicure (la sentence est du pur Valéry, qui, curieusement, appelait le modèle - Non-Langage).

Tout énoncé a l'ambition de tourner en arbre. L'arbre de l'esprit-requêteur va s'unifier avec l'arbre de l'esprit-interprète. Les cas stériles : l'arbre de départ sans variables, cas minéralogique, ou l'arbre d'arrivée n'ayant pas gagné en ramages, cas prosaïque. Le mot, c'est une pensée se reconnaissant dans un arbre vivant, cas poétique. Il devient regard à hauteur d'arbre, lorsque à l'arrivée on se trouve avec plus de variables qu'au départ. *Comment ne pas vivre au sommet de la synthèse, quand l'air du monde fait parler et l'arbre et l'homme ?* - G.Bachelard.

Dans la perception d'un énoncé, le mouvement - des mots vers le sens - en termes d'intérêt ou d'intensité, peut être ascendant, plan ou descendant. Tantôt on confère l'expression et tantôt on la remplit. Sur cette échelle, la poésie et la philosophie sont aux antipodes.

Les mots forment un chemin ; son parcours, l'accès aux objets, l'image d'un réseau, qui est idée, - sont affaire du voyageur, de l'interprète, du lecteur. Les mots d'auteur sont souvenirs des aventures des choses.

Dans toutes les langues, la compréhension d'une phrase doit aboutir à l'accès aux objets ; le processus de cet accès s'appelle interprétation (s'appuyant sur une grammaire) ; dans les langues indo-européennes, la priorité chronologique, après les connecteurs logiques et la négation syntaxique, est donnée aux verbes, mais il doit exister des langues, où c'est le nom ou la préposition, qui jouent ce rôle, ce qui serait,

respectivement, plus pragmatique ou plus abstrait.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème* - Heidegger - *Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden.*

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle Wittgenstein ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage (Valéry). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

La pensée est spatiale (une structure, réseau ou arbre), et l'énoncé (élocution ou écriture) est temporel. Pourtant, il faut savoir passer de l'un à l'autre ; c'est l'objet d'une méta-grammaire, traduisant des structures (communes pour tous les hommes) en suites de références (dont l'ordre dépend de la grammaire d'une langue particulière et du style d'un homme particulier) et vice versa ; ces méta-grammaires permettent de classer toutes les langues du monde. Un jour, on inventera une langue artificielle spatiale, un espéranto conceptuel, où l'on ne lira plus de gauche à droite, ni de haut en bas, mais où l'on se mettra tout de suite à interpréter les idées, en choisissant soi-même le début et le parcours de sa recherche.

La fonction principale du langage dans la philosophie n'est ni

l'herméneutique (Heidegger) ni l'analytique (Wittgenstein), mais la poétique - la qualité du chemin mental, qui mène de la référence à l'objet, de l'étiquette à la structure, de l'immédiat à la métaphore, de l'intemporel au mouvement, du factuel à l'émotionnel, du neutre à l'intense.

Notre cerveau dispose de trois admirables machines : la raison spatiale (visant les structures – nœuds et arêtes), la grammaire temporelle (se pliant à la syntaxe et à la lexicologie), l'interprète spatio-temporel du discours (s'appuyant sur la logique et la *précédence* des opérateurs). Et la merveille du passage de relais entre ces machines est tout aussi prodigieuse.

La mathématique n'est pas le langage principal de la nature, elle n'en est que l'ontologie, c'est à dire le casting des rôles. Mais son dramaturge avait également pensé au langage des décors et à celui du jeu des interprètes, au fond de la scène et à la hauteur du paradis. Le langage, c'est la forme ; quant au fond, c'est toujours la même clé - *Deus ex machina*.

Le seul degré de création, qui nous soit accessible, est la traduction. Du lisible (l'interprétation ou la parodie) ou de l'illisible (la transmutation ou la métamorphose), mais toujours dans une langue des mots. *La véritable créativité commence souvent là où s'arrête le langage* – J.Koestler - *True creativity often starts where language ends*. La langue d'idées n'appartient qu'à Dieu de la médiation. Là où s'arrête le langage s'arrête la création, mais peut se mettre en branle la créativité.

Une proposition est une structure spatiale ; son interprétation aurait dû pouvoir commencer par n'importe quel *nœud*. Mais une structure temporelle, interne à la proposition, - des constructions elliptiques, des références contextuelles – obligent à tenir compte de la relation de succession entre les *mots*.

Le sens n'est jamais dans la chose ni dans le mot ; il naît d'une confrontation triadique entre l'auteur d'une question, son interprète et un maître du réel. Tout dialogue est l'attribution de sens, et sans dialogue point de sens, même dans des choses, qui prétendent en avoir. L'erreur est de donner un sens préalable aux choses (la liberté d'une donation de sens, au lieu du libre arbitre d'une conception) ou aux mots : *Les philosophes cherchent aux mots un sens et supposent au langage une sorte de substance «existentielle»* - Valéry. À preuve, voyez, par exemple, la croisade de Heidegger, pour déconstruire la métaphysique et faire ressusciter une authentique ontologie, et qui se réduit, en tant que justification et contenu, à la morne grammaire du verbe indo-européen être.

Mon coup de cœur, mon coup de plume, mon coup de pied, ce n'est pas moi, ils génèrent un discours, qui mène au soi. Le moi, immédiat et spontané, n'existe pas. Il faut renoncer à la mesquinerie de son quant-à-soi, pour s'en apercevoir. *J'échange le moi, maître de lui-même, contre le soi, disciple du texte* – P.Ricœur.

Il ne faut pas qu'un aphorisme se mette à compter dans la vie ; qu'il résonne, pour tester l'acoustique de ton âme, mais qu'il ne raisonne pas, pour que l'esprit ne se prenne pas pour son seul interprète. Que l'esprit soit chef d'orchestre, et l'âme - et l'instrument et l'interprète.

Rapprochements inacceptables : les *sens* et le *sens*, *Sinn* et *Sinne*. En anglais et en russe, ces mots ne se touchent pas, s'excluent.

Toute la littérature est dans *le sens changeant de mots*. *Le mot changeant de sens* est sans intérêt.

Un mot est vraiment *dernier* non pas parce qu'il clôt une chaîne d'autres mots, mais parce qu'il n'a pas besoin d'un suivant. L'idéal est, qu'il soit, en

même temps, la consécration du premier. Par l'humilité d'une conclusion en points de suspension recueillis.

Dans le mot, ni l'on ne se dénude ni l'on ne se dissimule, dans le mot on crée, on crée une requête, nécessairement ironique (*ironie* voulant dire interrogation), et dans laquelle je dois briller soit par ma présence soit par mon absence. Au cours de l'interprétation de cette requête se produisent des rencontres inattendues des objets (*Protokollsätze*) qui, hors de mon discours, pouvaient s'ignorer. Parmi les subjugués par le mot, on trouve surtout poètes ou tyrans, ces amateurs des régions inexplorées, vers lesquelles les mots bâtissent des ponts.

Ils appellent idée un discours avec un grand degré d'abstraction dans les termes. Activité à portée des machines ! Le mot, en revanche, est un discours, qui intrigue par sa construction, où la structure, la logique, la proximité des termes quelconques appellent une interprétation par des outils imprévisibles.

Une aile accrochée au mauvais endroit peut servir d'excellent ballast : *bonne foi, bonhomme, bon sens* - une chute de foi, d'homme, de sens.

Guillemets de bienvenue, déconstruction verbale, monstres de morphologie - l'activisme de [Heidegger](#). Je lui préfère cet immobilisme - monstres de grammaire de la création, conception métaphorique, points de suspension en guise d'adieu... La déconstruction est toujours la même manie de (re-)bâtir un système, en ne comprenant pas que seuls les commencements métaphoriques et émotifs sont dignes d'être portés par notre souffle, vers une fin, qui n'est pas à nous.

Ils réduisent la vie aux gérondifs (H.Bergson, Ortega y Gasset) ou aux participes (K.Marx, Sartre), aux aspects ou aux respects. La vie est la recherche de verbes-interprètes, intemporels et iconoclastes, et qui

mettent en musique les choses-notes muettes, qui s'inscrivent dans l'esprit et les yeux.

Deux défauts d'écoute privent mon discours de toute musicalité : que je n'entendes plus la voix de l'inexistant, ou que la traduction, c'est à dire l'interprétation, soit exclue de mes échos. Il ne me resteront que des références mécaniques de quelques morceaux d'algorithmes, dictés par des robots. *Parler, c'est traduire - d'une langue angélique en une langue humaine, de la pensée vers les mots* - J.G.Hamann - *Reden ist übersetzen - aus einer Engelsprache in eine Menschensprache, Gedanken in Worte* - seulement, l'ange ne parle ni en pensées ni même en notes, mais en appels inaudibles, indicibles, qu'il s'agit de traduire.

Essai de définition de contraires : le contraire de *retour* s'appellerait *changement*, celui d'*éternel* - *fermé*, celui de *même* - *grossi* ; c'est avec de telles contraintes qu'on trouve la meilleure interprétation de l'*éternel retour du même*.

Ce n'est pas dans l'évalué que l'intensité réside, mais dans l'évaluer : évaluer (*schätzen*), pour produire un trésor (*den Schatz*) ; jouir ou jouer, pour aboutir au joyau.

Deux sens du mot *signifier* : soit une finalité - former un arbre de signes, soit une source - renvoyer à l'origine inarticulable. Et c'est dans le sens respectif qu'on dira, que le soi connu est ce qu'il signifie, et que le soi inconnu signifie ce qu'il est.

La pensée est un arbre à variables, l'énoncé en est un mouvement, l'interprétation est le suivi du mouvement, aboutissant à l'arbre unifié.

Production de discours : intentions - formule logique - objets et relations - remplissage de la formule avec des références langagières d'objets et

relations. Interprétation de discours : formule logique - accès, à partir des références, aux objets et relations. Ce qui rend la compréhension possible, c'est la proximité des modèles du locuteur et de l'interprète, modèles, qui contiennent les objets et relations.

Une ivresse du regard débouchant sur une glossolalie miraculeuse - tel fut le but insensé de ce livre. Mais le vrai regard, comme le vrai verbe, ne peut naître que dans un dialogue. La langue doit me dévisager et me parler, en anticipant, et m'apporter sa dose de foi et de griserie. La ventriloquie, c'est à dire la création à mon insu, doit avoir sa place, dans la peinture de mes passions. Sans mystifier le cerveau ni démystifier l'âme. Le français resta un grand muet, et dans mon délire, aucun autochtone du pays du rêve ne reconnut son idiome natal.

Le sage est dans l'image, et le poète - dans la requête ; représenter avant d'avoir trouvé le langage et d'interpréter ; chanter avant d'avoir trouvé le sens, avant la pitié et avant la honte. *Un signe, tels nous sommes, dépourvus de sens. Sans douleur nous sommes ; et, dans l'étrangeté, presque perdîmes le langage* - F.Hölderlin - *Ein Zeichen sind wir, deutungslos. Schmerzlos sind wir und haben fast die Sprache in der Fremde verloren.*

Le génie découvre, que *tout parle dans l'univers* ; il est la rencontre de deux interprètes : de celui qui sait lire la partition de l'Autre et de celui qui sait la rendre : *Le génie apporte une langue et une voix aux instincts muets* - E.Renan. Les mal-entendants ont raison de voir dans le silence du monde l'origine de leur angoisse ; pensant rendre la voix lointaine de Pascal, ils ne rendent que la faiblesse de leurs propres cordes. L'angoisse, c'est ta voix ne dépassant le silence ni en puissance ni en mélodies.

La solution poétique du sens : la pureté de l'arbre, surgi de l'unification des *idées* problématiques et inconciliables. *Tout le mystère est là : établir*

les identités secrètes, au nom d'une centrale pureté – S.Mallarmé.

Dans la reconnaissance d'un fait d'art, le besoin de traduction en est l'un des premiers signes de qualité. *Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère* - M.Proust. Les grands auteurs sont des acteurs d'une pièce, où les mots se traduisent, instantanément, en émotions.

Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus – Ch.Péguy. Le premier cherche à y mettre le son, pour qu'on y découvre le sens et en vibre ; le second y met du sens, sans osciller.

Comme cette lumière interstellaire traverse longtemps l'univers avant de nous atteindre, l'image défigurée de ton étoile ne se dessine qu'après ton départ - Rilke - *Denn wie das Licht von manchem Sterne lange im Weltraum geht, bis es uns endlich trifft, erscheint erst lang nach unsrem Untergange von unsrem Stern seine entstellte Schrift*. Ne te décourage donc pas à envoyer de la lumière de ton étoile, dans le vide, et apprends à déchiffrer le scintillement des étoiles, déjà éteintes, des autres.

Les limites de ma langue sont les limites de mon monde - Wittgenstein - *Die Grenzen meiner Sprache sind die Grenzen meiner Welt*. Ce monde ressemble à celui de la Panthère de Rilke, et dont la frontière serait sa cage. Ce monde est clos (comme la *maison de l'être*), et l'homme est un Ouvert (par le toit ouvert sur son étoile, dans ses *ruines*). La langue est une généralisation de la logique, donc elle ne s'occupe de la forme, tandis que le monde, c'est un contenu. La langue n'est qu'une machine à interroger les modèles du monde. On étend ses limites en introduisant, dans ses requêtes, de plus en plus de variables et en s'intéressant aux liens, qui ne sautent pas aux yeux. Qui ne sait pas questionner, ne sait pas voir non plus.

C'est bien l'arbre qui me parle. Mais il fallait qu'il trouve les mots de mon pauvre langage – R.Char. Quand le flux devient un arbre, il est vidé de ses mots d'origine ; je l'unifierai avec mon arbre et essayerai de comprendre l'union née avec mes mots à moi.

Le mot *idée* renvoie L'habitat unique de l'intelligence est le cerveau ; et lorsqu'on tente de lui attribuer une résidence secondaire du côté du cœur, les indigènes naïfs et fervents la rejettent ou l'isolent. Ses quatre nervures sont : concevoir, interroger, résoudre, interpréter. Quatre motifs langagiers les tapissent : les concepts, les mots, les logiques, les dialogues. Sa raison d'être est dictée soit par les pieds mesurant la solidité du plancher, soit par les yeux, qui clament la hauteur du plafond percé.

Dans un langage courant fermé, le sceptique prétend voir le vrai et son contraire ; l'anti-sceptique voit comment changer de langage, pour rendre le vrai courant - faux et son contraire – vrai.

L'être est dans la vérité des choses ; l'étant - dans la vérité des propositions. Sans pouvoir rien formuler sur le premier, on doit se fier aux formules du second.

L'herméneutique cherche à unifier deux textes, c'est à dire deux arbres, par substitutions ; le résultat, ce n'est pas une équivalence, mais un enrichissement, par ramifications, de chacun des arbres. Dans le meilleur des cas, ton arbre s'unifie avec celui de ton pair, ton adversaire ou ton maître, pour aboutir à une vérité plus haute.

L'art, lui aussi, offre des langages ; et là où il y a langage, il y a vérité. Seulement voilà, contrairement aux langages formels, celui de l'art est interprété non pas par une logique, mais par le goût. La vérité artistique est le plaisir. Mais même cette vérité n'est pas un objet recherché, elle n'est qu'un effet collatéral d'une création d'images ; on ne cherche pas

dans l'art, on y trouve. Heidegger inverse les rôles : *L'art est là où jaillit l'éclaircie de la vérité de l'être - Die Kunst entsteht, indem die Wahrheit des Seins gelichtet ist.*

Certains imaginent, qu'il suffise qu'une idée soit *claire et distincte*, pour être vraie : *La vérité est une notion si transcendantement claire, qu'il est impossible de l'ignorer* - Descartes, tandis que d'autres, moins touchés peut-être par la transcendance, mais pétris de logique, réclament, que l'idée soit formulée dans un bon langage, prouvée par un bon interprète et munie d'un bon sens.

Dans l'évaluation de valeurs de vérité, je sous-estime la part de la vie. Le langage n'est pas tout ; dans les références d'objets et de relations, la vie - c'est-à-dire le savoir, la rigueur et la droiture de l'homme - intervient et peut bouleverser toute interprétation logico-linguistique. Et la post-vérité psycho-linguistique peut être plus révélatrice que la pré-vérité logique ; et ce passage fait partie de la naissance du sens.

Le bien n'est ni dans la pensée ni dans les choses (le cœur en est la source, la demeure et le juge) ; le beau est également réparti entre la pensée et la chose (l'âme contenant un reflet fidèle du monde) ; le vrai est dans la pensée et non pas dans la chose (l'esprit ne sachant interpréter que ce qui s'articule dans un langage).

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

La vérité est une réponse (l'interprétation logique) à une requête, et le sens – une conclusion (l'interprétation empirique) de cette réponse. Les pauvres en outillages langagier, logique ou intellectuel parlent de *dévoilement* comme d'un synonyme de vérité et de sens – mauvais usage de l'étymologie du mot grec *aléthéia*.

L'allégorie est le passage d'un langage à un autre, et la vérité ne quitte jamais les frontières d'un langage. Le sensible est muet, c'est l'intelligible qui lui sert d'interprète. *Le visible n'a que la vérité d'une allégorie* - F.Schlegel - *Alles Sichtbare hat nur die Wahrheit einer Allegorie*.

Dès qu'on a pensé quelque chose, chercher en quel sens le contraire est vrai – S.Weil. J'aurais toléré quelques délices en compagnie de la vérité conquise, avant de chercher le nouveau langage. Le *sens* contraire est bien une innovation langagière : syntaxique - des attouchements inattendus de vocables ; sémantique - des ressorts pressentis des rapports paradoxaux ; pragmatique - le libre arbitre des passions.

Étant donnée une *pensée*, plus facilement on passe d'une traduction à une autre, plus forte est l'impression, que la construction, c'est-à-dire le mot, est la seule réalité digne d'être préservée et que les pensées n'existent pas.

La fin de l'intellectuel a les mêmes causes que celles du guérisseur ou du devin : l'expert s'intéressant à l'être, au savoir, au langage, à la liberté et arrivant aux conclusions plus pertinentes que l'intuition décousue du commentateur oisif et charlatan.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir

l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais inentamé, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

Nous avons trois interprètes : le langagier, le conceptuel, l'applicatif. Qui génèrent l'expression, le contenu, le sens. Et ces trois ne coïncident jamais.

Les *souçonneux*, Marx et Freud, placent, respectivement, la valeur (la conscience de classe) et le sens (de l'inconscient) avant le discours, ce qui correspondrait plutôt à la focalisation et aux intentions ; les valeurs naissent au cours de l'interprétation (l'axiologie plutôt que l'herméneutique) et le sens est un effet des substitutions.

Le travail de l'intelligence - créer un espace de clarté : voir des objets mieux cernés, pratiquer un langage plus élaboré de leur manipulation, interpréter leurs répercussions avec plus de rigueur. Le vrai maître des lieux doit y introduire un cycle crépusculaire et ne pas compter sur l'éclairage de la rue.

L'ennui de ces pitoyables sages, qui *ne disent pas tout ce qu'ils pensent, mais pensent tout ce qu'ils disent*. Je ne crois ni en penseurs silencieux ni en lecture unique du mot échappé.

Pour les autres, nous sommes surtout un paysage, et pour nous-mêmes - un climat. Reflets de nos actions ou de nos émotions. *Chacun est le climat de son intelligence* - A.Lamartine. L'œil saisit le paysage, le regard

s'imprègne du climat. Que ce soit intelligent ou bête, que ce soit le pays ou la langue, qui illustrent cette leçon de météorologie sentimentale, - on est le concentré de son parallèle, la cordialité de l'esprit, ou de son méridien, la spiritualité du cœur.

Ramener au langage tout ce qui est mental est l'indigence de la philosophie anglo-saxonne. *Toute conscience est affaire de langage* - R.Rorty - *All conscience is a matter of language*. Leur misérable *tournant linguistique* ne comprend pas, que ni les intentions, ni les références d'objets, ni l'interprétation de requêtes, ni la substitution de termes, ni le dialogue menant au sens ne font partie du langage.

Le sage sait, que la vraie création est celle d'un langage, dans lequel les réponses soient contenues dans la question. C'est un don beaucoup plus rare que ceux de poser de bonnes questions ou d'apporter de justes réponses. Affaire d'interprètes et de substitutions. La réponse crée une entente mécanique avec la question, mais encore davantage - une attente organique d'un langage, où elle n'en serait plus ; et M.Blanchot force le trait : *La réponse est le malheur de la question* - elle est son propre malheur !

Dans tout verbe indo-européen se trouve un procédé d'unification ou de substitution, mais *être*, c'est surtout les contraintes qui réduisent le champ de substitutions possibles. *Être, c'est s'unir ; être, c'est être uni ; être, c'est unir* - Teilhard de Chardin.

Il faut être au moins deux pour signifier, et le sens, entre les deux, en fait un troisième - Plotin. Naïf et génial ! C'est ainsi que naît le sens en Intelligence Artificielle, tandis que tout le bavardage du signifiant/signifié réduit cette belle triade à quelque chose de monolithique, algorithmique et ... réel. Le sens est le résumé irréel d'un dialogue. L'interpellant et l'interpellé ont beau être, le plus souvent, le même homme, ce sont deux

machines différentes qui tournent. La vraie machine maîtrisera un jour tous les rouages du *signans* et *signatum* (St Augustin), mais seul l'homme peut manipuler organiquement leurs mélanges contre nature.

Le chef-d'œuvre de raisonnement est de découvrir le point, où il faut cesser de raisonner – J.Maistre. Le sot, chancelant ou labile dans ses raisons, y voit la justification humoristique de ses charabias. Le sage sait, que raisonner ironiquement, c'est changer de langage (aux *points de chefs-d'œuvre*).

Approfondir une pensée, c'est l'éprouver par des rôles de plus en plus difficiles – Valéry. En plus, ses passages devraient être si radicaux, qu'au lieu d'admirer la pensée on se mettrait à admirer le langage du nouveau rôle. On ne peut pas être un grand acteur, si l'on ne convainc que dans un seul rôle.

Un sot a, évidemment, plus de doutes qu'un sage, mais ceux-ci s'adressent aux objets, où l'éclairage commun a déjà tout clarifié. L'intelligence, c'est la bonne direction du doute qui est celle d'un nouveau langage ou d'un nouvel interprète, plutôt que l'acharnement sur le même objet, pour y trouver une faille.

Incapables de munir le monde d'un sens, les plus bêtes des nihilistes le proclament absurde et se vautrent dans le *dévoilement du néant*. Tandis que tant de lectures, c'est à dire d'interprétations, au sens musical, se présentent à celui qui possède son propre regard et maîtrise les gammes de l'intelligence (le langage créé et les requêtes bien formulées, à l'origine du sens, que je donne plutôt que je ne le lis). Les plus sots n'entendent même pas le bruit des choses et s'effraient de leur silence. Ce n'est pas le sens qui manque à ce monde, mais bien la musique.

Une obscurité peut surgir suite à une raison trop faible ou bien à un

sentiment trop fort. *Plus on est envahi par le doute, plus on s'attache à une fausse lucidité d'esprit avec l'espoir d'éclaircir par le raisonnement ce que le sentiment a rendu trouble et obscur* – A.Moravia - *Quanto più ci si sente dubbiosi, tanto più ci si aggrappa ad una falsa lucidità della mente, quasi sperando di chiarire con la ragione ciò che il sentimento intorbida e rende oscuro*. On devine une belle triade de plus : sentiment-esprit-clarté. Leurs places, cependant, sont mal indiquées. Le vrai sentiment pousse vers la clarté, c'est l'esprit qui la dissipe ou, mieux, la met à sa place, c'est-à-dire dans une pile de clartés numérotée par des langages.

Le cerveau complète l'œil et l'oreille, sans sortir de la platitude des images. C'est l'âme qui les interprète dans un langage à reliefs musicaux. On vit dans l'espace de l'esprit et dans le temps de l'âme.

Un discours porte vraiment un message, quand il en appelle à plus d'un interprète, qui se complètent, pour un déchiffrement secret. Mais on se fie d'habitude, aux services d'un seul, le cerveau de service. J'encrypte bien mon message, quand je le retraduis dans un langage des notes, mystifiant les poids et interprétant les chiffres.

Si la vie est un jeu, ce n'est ni le jeu d'échecs, trop géométrique, ni un jeu de hasard, pas assez analytique, mais un jeu algébrique, où il s'agit d'inventer, en permanence, de nouvelles règles et de nouveaux enjeux. Hélas, nous sommes réduits au rôle d'interprète onirocritique d'une langue, que nous ne maîtrisons pas, et *traduttore - traditore* - en même temps transmetteur et traître, entretenant la tradition de la tradition. Vivre, c'est savoir résister à l'éveil. Il faut corriger Calderón : la vie est de plus en plus une veille, sobre et collective, et c'est de mon songe, enivré et solitaire, que je devrais tenter de faire ma vraie vie.

Comme l'œil reconstitue une image spatiale à partir d'un tableau peint en deux dimensions, l'esprit, dans un texte, cette matrice spatio-temporelle à

quatre dimensions, doit saisir l'intuition des espaces au nombre infini de dimensions, la fascination des points d'origine, de l'étendue des métriques et de la hauteur des projections.

Ma répulsion pour la dissertation vient aussi de cette observation, que le langage des questions et celui des réponses sont radicalement différents. La langue n'est un outil plein que dans le premier cas ; dans le second, on s'occupe de substitutions de termes, fournies par un interprète conceptuel et non langagier. Seul le premier langage est vraiment expressif ; le second est essentiellement mécanique.

Le talent, c'est l'écoute fidèle de notre âme, de notre soi inconnu, infini, inarticulable. Sans le talent, on écoute et copie le monde. L'art, c'est le plagiat de ce soi. *Non, nous ne créons pas ! nous plagions nos âmes* - Hugo. On ne crée qu'en traduisant ; j'interprète mon âme étrangère, et elle, barbare, quand elle se met à parler notre langue de mots, elle nous plagie !

Entre l'esprit et la lettre, ces langages divins, s'insère le concept, cette invention humaine. On peut comparer ces trois langages interprétatifs, dans l'exemple des trois regards sur les Saintes Écritures : l'esprit elliptique des Juifs, la lettre hyperbolique des Musulmans, le concept parabolique des Chrétiens. Et puisque le progrès n'est jamais divin (Dieu se plaçant du côté de l'immuable), les Chrétiens sont les seuls à progresser.

L'antithèse de l'action serait peut-être le mot, symbole des images, qui ne s'incrustedent ni dans le sol ni dans les murs et qui refusent aux mains le rôle d'interprète entre l'âme et les yeux. Plus la liberté d'agir est grande, plus les actes de basse extraction fraternisent avec la noblesse déchu des mots. Plus on fait plier la tête au reptile laborieux, plus doux est le sommeil du volatile verbeux.

Tes actes parlent si fort, que je n'entends pas ce que tu dis - R.W.Emerson
- *What you do speaks so loudly that I cannot hear what you say*. Au lieu de chercher à entendre la force ou l'étendue de ce qu'il dit, tu aurais dû tenter de voir la hauteur de ce qu'il chante, ou au moins, la profondeur de ce qui le fait chanter. Préférer les yeux aux oreilles.

L'âme n'a pas de mots à elle. La poésie seule, en bousculant les dictionnaires, peut jouer à l'interprète imposteur, l'illusion naissant dans l'étrangeté des arabesques et des idéogrammes, à la prononciation gutturale imprévisible. Toute illusion de la vie est plus sonore que la vie, question de la disposition des bonnes cordes. L'âme n'a que des ailes : *L'amour, c'est la paire d'ailes, dont Dieu a pourvu l'âme, pour qu'elle s'élève à Lui* - Michel-Ange - *Amore 'mpenna l'ale, né l'alto vol al suo creatore, l'alma ascende*.

Indifférence face aux écrits, où des choses apparaissent avant des états d'âme. On devrait avoir l'impression, que ce n'est pas la main, mais quelque chose d'immatériel, mais intense, qui trace les mots. La mélodie qu'on entend devrait avoir déjà existé, en puissance, dans notre âme de lecteur.

Avec du talent, le délire des mots devient un rêve ; sans le talent, il tourne à un misérable verbiage. C'est sûrement un misérable qui dit : *Là où un homme rêve et délire, un autre se lève et interprète* – P.Ricœur – cet homme debout, sans doute, interprète des balivernes. Et vive l'homme couché, homme du rêve !

Dans un contexte littéraire, la musique, c'est surtout la musique symphonique, où s'affirme le compositeur-esprit, brille l'interprète-âme et où nos sens sont des instruments ; et je suggérerais que ce n'est pas l'ouïe qui devrait être le plus sollicités de ces instruments, mais le toucher,

la caresse. En dernière instance, ce sont nos sens qui devraient animer nos mots. En poésie, ce mouvement se complète, en s'inversant, et devient : *l'écoute réciproque de l'élan et du mot* – O.Mandelstam – *соподчиненность порыва и текста*.

Chacun porte en soi une corde poétique : le créateur-esprit souffle le thème et la mesure et choisit les instruments, l'âme y introduit la mélodie et fournit l'interprète. Quand l'âme est poétique, l'interprétation se fait souffle-à-souffle. *La poésie est une expression de la pensée, entre la langue parlée et la musique* – S.Mallarmé. Et si une pensée naît, par hasard, de la poésie, ou de la musique, c'est par un effet de bord d'une traduction mot-à-mot. Dans la langue originaire, la pensée est l'invité de dernière minute.

Chaque fois que vous trouvez mon mot trop clair, je suis sûr, que vous ne me comprenez pas. *Ce qui devient clair cesse d'être de moi* - Nietzsche - *Eine Sache, die sich aufklärt, hört auf, uns etwas anzugehn*.

La musique ne peut sauver un discours que s'il est impénétrable. Les obscurités pénétrables (S.Mallarmé et Valéry) dépendent beaucoup moins de la musique ; une fois l'œuvre pénétrée, ou bien on s'aperçoit, que le tambourinage est son interprétation la plus juste (S.Mallarmé), ou bien qu'une orchestration, plus subtile qu'à première ouïe, s'impose à notre esprit (Valéry).

Que trouve-t-on dans son âme ? - une musique silencieuse, une peinture des yeux fermés, une raison d'avant le Verbe, des attirances sans objets, et la tâche humaine d'introspection est tout de traduction ; je n'y vois aucune place pour la dissimulation, le refoulement, l'aliénation - toutes les philosophies du soupçon (et même l'école *nietzschéenne* de suspicion - *die Schule des Verdachts* - lorsqu'elle s'écarte du mépris - *der Verachtung*) ne s'adressent pas à l'homme, mais au robot, qui s'imagine, que ses copies

sont plus authentiques que ses dissimulations.

Le monde se présente à nous comme un chaos de sons et de sens ; seule une fine oreille peut y déceler des messages musicaux, permettant à un philosophe d'en esquisser le fond et à un poète – de reconstituer une nouvelle harmonie de sons et de sens. *Celui qui, à travers le brouhaha, entendit une phrase entière et la mit en mots est un génie* - A.Blok - *Гениален тот, кто сквозь ветер расслышал целую фразу, сложил слова.*

Des curiosités de l'origine des mots : *désespoir* - épuiser l'espoir ; *Verzweiflung* - aller au bout du doute ; *отчаяние* - rejeter tout espoir. *Déception* - éloigner du sens, *Enttäuschung* - se débarrasser de l'illusion, *разочарование* - cesser d'être subjugué. La dernière triade est évocatrice : la logique, le rêve, la passion se chargent de la même chose.

L'origine du mot *sens* (celui qu'on donne à une idée) : en français, on l'associe à sa source - à nos *sens* ; en russe (*с-мысл* – *co-idée*), on y voit un accompagnement de l'idée ; en allemand (*Bedeutung* – *fabrication d'interprétation*), on en fait le processus même d'accès ou de maîtrise.

Quel impardonnable cocktail d'acceptions que le mot *rêve* - *Traum* - *dream* ! Mettre sous un même vocable ce qui nous hante, inconscients, dans nos sommeils, et ce qu'anime notre conscience, rivale du cerveau ! Le russe les sépare très nettement : *сон* - *мечта*. Interprétation de *рêves-сны* - de la voyance, de l'artisanat ; interprétation de *рêves-мечты* - le contenu même de l'art, de nos meilleures visions ! En tout cas, le verbe *rêver* ne se conjugue plus qu'au passé (au chapitre *Rêve*, chez les non-rêveurs S.Freud ou [Valéry](#), - aucune trace d'un rêve au présent). Le nom de *Morphée* – faiseur de formes ! - nous rappelle, que le bon sommeil est créateur de rêves, dans les deux acceptions du mot !

Le comble de la solitude : souffrir de ne pas avoir quelqu'un suffisamment

attaché à moi pour m'abandonner. Les degrés inférieurs, moins pénibles : on m'oublie, on me lâche... C'est mon regard qui détermine le rang de mon prochain - mouton, robot ou Dieu : *Dieu seul a le privilège de nous abandonner. Les hommes ne peuvent que nous lâcher* – Cioran.

La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. *Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion* - F.Bacon - *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion*. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

L'univers est gris et silencieux. Les yeux et les oreilles inventent les sons et les couleurs - B.Russell - *The universe is grey and silent. Eyes and ears invent sounds and colours*. Mais la cervelle fait plus souvent l'inverse, en réduisant à la grisaille existentielle ce qui avait de bonnes chances d'être universellement chatoyant. Avant toute interprétation, il n'y a que le silence. Qu'est l'homme sans interprétation, c'est à dire sans regard ? - un objet, tandis que tout sujet commence par le dialogue ; et, heureusement, le monde nous parle, comme nous parle la langue. Mais le cerveau dote l'œil et l'oreille de tant de langages, dont parlent La Fontaine ou Poe.

Ma force est de n'avoir trouvé réponse à rien – Cioran. Mais que celui qui n'a pas beaucoup *cherché* ne s'en félicite pas ! L'ironie intelligente consiste à savoir réécrire tout point d'exclamation en un nouveau point d'interrogation. L'art de la ponctuation distingue les hommes plus précisément que l'ordre de leurs mots et le poids de leurs points finals.

L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes. L'évaluateur, c'est l'artiste qui considère les «perspectives» et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur – G.Deleuze. Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

La meilleure chance de préserver le statut de parole vivante est d'en ériger une statue, de la pétrifier dans une belle formule. Ce qui est statufié s'interprète en vers, source de toute vie.

Pour exister virtuellement, c'est à dire dans le rêve, il faut renoncer à l'existence *câblée*. Comme, en renonçant au sens courant des mots, la poésie élève le mot jusqu'au concept sonore, le son précédant le sens, la musique dominant le bruit.

La vie heureuse, dont prétend s'occuper une philosophie hédoniste, n'est pas à portée des discours. Si le verbe fut élu, pour y placer une part du divin, la vie humaine alors ne serait faite que pour aboutir à un beau livre (aboutissement verbal, mais qui devrait s'interdire d'aboutir !). Tout autre aboutissement est soit banal (force ou chance) soit épouvantable (beauté ou amour). Le Verbe essaya de s'incarner en un corps (son porte-parole minaudant : *Jouis !* devant une impuissante d'amour) ou en un livre (le même jouvenceau ricanant : *Lis !* sous le nez d'un puissant analphabète) - deux désastres d'une sagesse, infidèle à sa hauteur.

La vérité légitime, sur ses fonts baptismaux, mérite attendrissement ; la vérité sous perfusion de mots ne m'inspire aucune pitié, elle devrait être abandonnée de plumes et d'étoiles. La bâtardise de tout mensonge saute aux yeux de tout préposé aux enfants trouvés, mais une belle ascendance peut se découvrir à la lecture de registres secrets.

Tout *oui* définitif est anti-artistique. La négation aristocratique est une falsification de mon propre *oui* et non de celui des autres. Ce n'est pas un rejet, mais une réévaluation, réinterprétation, relecture, métamorphose de tout plan en bande de Moebius. Le contraire du *oui* n'est pas la mutinerie du *non* mais la révolte du langage. Le rejet en tant que projet est minable, comme l'est le sujet en tant que rejet ; la révolte et le révolté, honneur des rues, déshonneur des ruines.

Ce qui parle en notre nom peut s'appeler cœur, âme ou esprit ; pour nous rendre justice, notre interlocuteur doit disposer de trois interprètes ; et il soumettra notre discours au jugement, respectivement, du Bien, du Beau, du Vrai et saura sacrifier les deux critères secondaires ; mais on s'y trompe souvent : *Les mouvements du corps et de l'âme, du langage et de la raison, doivent cesser devant la vérité* - H.Arendt - *The movements of body and soul as well as of speech and reasoning must cease before truth*.

La *fidélité* (comme *faithful* ou la *верность* russe) renvoie à la *foi*, tandis que la *Treue* allemande – à la *vérité* (le *true* anglais). Et de la *vérité* – une belle remontée jusqu'à l'*arbre* : *true* – *tree* (le *dérévo* – *дерево* – russe).

Mes préférences ascendantes dans l'usage des mots : pensant le vrai, lançant le bon, dansant le beau.

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

Quand on prend la nécessité éthique (le devoir, dans la réalité) pour nécessité logique (l'effet inévitable, dans la représentation), on est piètre logicien, piètre linguiste et piètre philosophe, en proclamant, docte : *la liberté est une nécessité consciente* (Hegel) ou *la nécessité est un fruit de la liberté* (Berdiaev).

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue (E.Husserl) adresse à un empiriste (D.Hume) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire *se constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

Index des Auteurs

Anselme	29	Einstein A.	41	Koestler J.	124
Arendt H.	143	Emerson R.W.	138	Lacan J.	30,34
Aristote	6,7,17,38, 39,68,70,72,89,93, 95,99,114,120	Épictète	48,72	La Fontaine J.	141
St Augustin	29,40, 74,91,94,98,109, 135	Épicure	99,122	Lamartine A.	133
Averroès	109	Feuerbach L.	51	Leibniz W.	45,67
Bachelard G.	26,122	Freud S.	133,140	Lermontov M.	110
Bacon F.	16,141	Gadamer H.G.	23	Levinas E.	15,74, 109,109
Badiou A.	114	Galilée G.	101	Lichtenberg G.	95
Bakhtine M.	86	Gide A.	112	Lulle R.	67
Barney N.	109	Goethe W.	16,63	Machado A.	102
Barthes R.	90	Gracián B.	96	Maistre J.	135
Benjamin W.	48,60,79	Habermas J.	82	Mallarmé S.	11,16, 128,139
Berdiaev N.	104,118, 143	Hamann J.G.	69,127	Mandelstam O.	139
Bergson H.	101,126	Hegel J.G.	8,15, 36,43,46,47,55,56, 58,63,72,73,75,93, 95,97,118,143	Marx K.	118,126,133
Blanchot M.	134	Heidegger M.	11,12, 19,29,35,36,49,57, 61-63,67,73,74,82, 84,91,96,100,102,105, 109,123-126,131	Matisse H.	113
Blok A.	140	Héraclite	28	Maupassant G.	24
Boèce	40	Hobbes Th.	101	Melville H.	104
Camus A.	68	Hölderlin F.	83,84, 121,128	Merleau-Ponty M.	15, 66
Char R.	63,130	Hugo V.	137	Michel-Ange	138
Chestov L.	33,106	Hume D.	144	Mill J.	90
Chomsky N.	24,55, 87,93,121	Husserl E.	8,34,43,90, 144	Milton J.	98
Cicéron	41	Iskander F.	9	Moravia A.	136
Cioran E.	113,141, 141	Jakobson R.	121,121	Nabokov V.	53
Debray R.	30	Kant E.	4,6,11, 35,42,55,67,68,70, 72,84,101,110,114, 120	Nicolas de Cuse	7, 114
Deleuze G.	17,142	Kierkegaard S.	97	Nietzsche F.	5,6,22, 40,44,45,50,60,85, 91,96,105,108,110, 112,139
Derrida J.	53,88			Ortega y Gasset J.	126
Descartes R.	8,9, 22,33,43,47,84,101, 114,118,131			Parménide	54,58, 61,75
Me Eckhart	73			Pascal B.	128
				Pasternak B.	81,113

Pavlov I.	102	Rozanov V.	116	Trismégiste	102
Péguy Ch.	129	Russell B.	141	Tsvétaeva M.	73
Pessoa F.	72	Saint Exupéry	32	Twain M.	108
Platon	11,17,19, 44,55,68,73,75,82, 93,110	Sartre J.-P.	55,75,126	Valéry P.	17,26, 41,43,54,72,72,79, 81,90,94,96,103,109, 113,122,123,125,135, 139,140
Plotin	12,58,134	Schelling F.	47	Vico G.	97
Poe A.	95,141	Schiller F.	35	Weil S.	12,73,132
Protagoras	13,38	Schlegel F.	91,132	Wilde O.	108
Proust M.	76,129	Schopenhauer A.	49, 50,52,55,65,66,118	Wittgenstein L.	12, 16-18,25,26,27,38, 43,49,57,63,64,67, 71,80,88,90,93,94, 123,124,129
Pyrrhon	11,43,82,	Searle R.	14,25		
Quintilien	24	Shakespeare W.	33, 113		
Renan E.	128	Socrate	116		
Ricœur P.	3,23,125, 138	Spinoza B.	8,11, 67,101,102,114,119		
Rilke R.M.	113,121, 129	Teilhard de Ch.	134		
Rimbaud A.	32	Thomas d'Aquin	29, 40,40,101,115		
Rorty R.	134	Tiouttchev F.	99		

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Le Langage et la Représentation	61
Le Langage et l'Interprétation	121
Index des Auteurs	145



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/20_RepLanInt.pdf